LA REVUE DE PARIS

AOUT

MARÉCHAL JUIN	Mécanisme d'un Abandon
ROBERT D'HARCOURT ..	L'Allemagne et son Armée
MARC BERNARD	La Route de Don Quichotte
LORD DUNSANY	La Porte étincelante (Adaptation de Paul Morand)
BERTRAND DE LA SALLE	Une Visite à Lord Dunsany
PIERRE BESSAND-MASSENET	Un Agent royaliste sous la Révolution
ARMAND LANOUX	La Nuit de Tempelhof (fin)
YVONNE PAGNIEZ	Iowa, État du Haut Maïs
PIERRE GRIMAL	Situation de Le Nôtre
HENRI D'AMFREVILLE ...	La Carabine
ALBERT DUCROCQ	L'Automation, Révolution industrielle
MARCEL THIÉBAUT	Green, Camus, Peyrefitte

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, EMMANUEL BERL, ANDRÉ RIVOLLET, LOUIS KOELTZ, JEAN ALAZARD, JEAN MISTLER, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
MARECHAL JUIN	Mécanisme d'un Abandon	3
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne et son Armée	11
MARC BERNARD	La Route de Don Quichotte	25
LORD DUNSANY	La Porte étincelante.. (Adaptation de Paul Morand.)	32
BERTRAND DE LA SALLE	Une Visite à Lord Dunsany	39
PIERRE BESSAND-MASSENET	Un Agent royaliste sous la Révolution	44
ARMAND LANOUX	La Nuit de Tempelhof (fin)	63
YVONNE PAGNIEZ	Iowa, Etat du Haut Maïs	95
PIERRE GRIMAL	Situation de Le Nôtre	117
HENRI D'AMFREVILLE	La Carabine	131
ALBERT DUCROCQ	L'Automation, Révolution industrielle	141
MARCEL THIEBAUT	Green, Camus, Peyrefitte	147
Le Mois à Paris		158

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

MONSIEUR BONAVENTURE
par **Jean-Louis BORY**

TROIS POÈMES
par **Patrice de LA TOUR DU PIN**

HITLER A VIENNE
par **Maurice BAUMONT**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger :** Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.160

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7	**Belgique :** En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne :** s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au **Brésil :** s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine :** s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1956.

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux ; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques ; du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : **149 fr.**

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

INFORMATIONS FINANCIÈRES

COMPAGNIE DE SAINT-GOBAIN

L'Assemblée générale ordinaire du 25 juin 1956 a voté les résolutions proposées par le Conseil d'administration et a notamment fixé le dividende à 550 francs net pour chacune des actions au nominal de 5 000 francs, ce dividende s'appliquant au capital social actuel de 12 456 910 000 francs, alors que le précédent rémunérait un capital de 7 007 015 000 francs. L'Assemblée extraordinaire qui a suivi a donné au Conseil d'administration l'autorisation d'augmenter éventuellement le capital social, en une ou plusieurs fois, d'une somme de 10 milliards de francs au maximum, l'autorisation antérieure étant annulée pour la part non encore utilisée soit 4 385 775 000 francs. Cette augmentation de capital serait réalisée soir par l'émission d'actions de numéraire nouvelles, soit par l'incorporation de bénéfices ou de réserves, soit par l'emploi successif ou simultané de l'un et l'autre de ces procédés. Le Conseil n'a pas l'intention d'utiliser prochainement cette autorisation.

CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée générale ordinaire du CRÉDIT NATIONAL s'est tenue le 25 juin 1956. Elle a fixé à 450 francs nets d'impôts par action ancienne et à 225 francs net d'impôts par action nouvelle le dividende de l'exercice 1955. Une Assemblée générale extraordinaire réunie à la même date a décidé la modification des articles 3, 7 et 58 des statuts.

AVEZ-VOUS FAIT CE CALCUL ?

si vous êtes acheteur de la

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 190 francs
Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 158 francs
vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 francs

abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la **REVUE DE PARIS**
114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

MÉCANISME D'UN ABANDON

par le Maréchal Juin

La dégradation de nos positions nord-africaines, poursuivie depuis deux ans à un rythme accéléré, a fini, semble-t-il, par émouvoir les consciences françaises qui, jusque-là, n'y prenaient point garde. Une volonté plus nettement affirmée de ne point s'en laisser imposer davantage, en Algérie tout au moins, s'est dégagée dans le pays. Elle s'est traduite sans retard par l'envoi massif en Afrique du Nord de renforts dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir et la mise en application de nouvelles méthodes de plus en plus efficaces si l'on en juge d'après les résultats obtenus depuis lors par nos forces d'intervention.

Aussi bien, l'espoir commence-t-il à renaître dans les cœurs, à la pensée d'un redressement possible par la vertu du choc psychologique ainsi produit et du doute introduit dans le camp de la rébellion sur l'issue d'une lutte sauvage entreprise sans raisons valables et dans la fièvre engendrée par une poussée malsaine de racisme et de fanatisme religieux.

Cependant, pour rassurante qu'elle soit, la situation en Algérie n'est pas sans s'assombrir quelque peu quand on la regarde par réflexion dans le troublant miroir des deux anciens protectorats qui l'encadrent. A considérer de près l'effondrement en chaîne survenu dans ces deux territoires, à entendre les surenchères et autres rodomontades auxquelles on s'y

livre et qui nous sont journellement transmises sur des ondes que nous leur avons passées, comment ne pas éprouver quelque inquiétude pour la sécurité de notre courtine algérienne étirée entre deux bastions de moins en moins contrôlables et susceptibles de se muer d'un moment à l'autre en redoutables places d'armes offensives ?

Au Maroc, notamment, où l'on se plaisait à voir, il n'y a pas si longtemps, un rempart solide et comme un mur de soutènement pour l'ensemble de l'Afrique mineure, voici que des brèches se montrent largement béantes par où s'y pourraient déverser sur l'Algérie d'importants renforts de choc.

Devant la permanence d'un tel danger, on comprend que les gens de chez nous qui en prennent une vue exacte et ne peuvent se faire à l'idée humiliante de voir une œuvre française chavirer dans l'absurdité, s'échauffent et cherchent à savoir ce qui nous vaut cette infortune, les erreurs qu'on a bien pu commettre.

Ces pages n'ont nullement la prétention de leur apporter toute la lumière sur ces points. Elles ne sont que le reflet de la pensée critique d'un observateur attentif devant le dénouement précipité d'un drame ayant présenté, comme au théâtre antique, une remarquable unité de temps, de lieu et d'action.

***

Et d'abord il convient d'écarter, dès le principe, toute relation de cause à effet entre la déposition du sultan Mohamed V survenue en août 1953 et les événements dont le Maroc devint ensuite le théâtre. La crise dynastique, en particulier, ne s'y est greffée qu'après coup sur une crise autrement plus grave, ouverte depuis déjà longtemps par une conjuration extérieure dans l'unique dessein de ruiner notre établissement en Afrique du Nord. Que ladite conjuration ait pris prétexte d'un incident fortuit pour souffler sur ces braises, rien de plus naturel, le zèle des partisans se réchauffant mieux sur des noms artificiellement rendus légendaires que sur des idées abstraites. Mais qu'on ne vienne pas nous dire que les fellagha de Tunisie et les égorgeurs d'Algérie ne sont entrés en campagne que pour ramener Sidi Mohamed Ben Youssef sur son trône. N'en eût-il jamais été éloigné que le terrorisme eût tout de même fait son apparition sur l'ensemble des terres maghrébines, parce que déjà prévu de longue date dans un plan concerté de soulèvement général.

Au reste, au Maroc même, les massacres de décembre 1952 en avaient été une première manifestation, celle-là même qui devait accentuer la rupture entre le sultan et les chefs traditionnels ayant derrière eux l'immense majorité du peuple des campagnes.

Sidi Mohamed ben Youssef n'était plus en effet dans la ligne qu'avait suivie son auguste père le sultan Moulay Youssef. Depuis le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, troublé par ce qu'il voyait et enten-

dait, soumis à toutes sortes d'influences, il s'était insensiblement laissé entraîner sur le plan du nationalisme le plus intransigeant et le plus agressif : celui du parti de l'Istiqlal. Il ne devait plus s'en dégager, retenu sans doute par un de ces serments réputés inviolables prêtés sur le Coran en un instant d'exaltation.

Le 10 avril 1947, à Tanger, jetant le masque, il avait prononcé un discours où il n'était question que de l'Orient vers lequel se détournaient entièrement ses regards. Il n'y était fait aucune mention de la France et de ses bienfaits. Nommé quelques jours après résident général à Rabat par le Gouvernement de M. Ramadier, en réaction contre un tel discours jugé offensant pour la nation protectrice, je constatai moi-même avec effarement combien le souverain avait évolué. Lui que j'avais connu naguère, dans les années qui marquèrent l'achèvement de la pacification ou précédèrent la guerre, si sage et si mesuré dans ses propos et jugements, si plein d'attention reconnaissante pour la France toujours secourable et généreuse, voici qu'il apparaissait maintenant comme un être fermé dissimulant son regard derrière des lunettes noires, se butant sur des mots, opposant l'entêtement et l'obstruction systématique de son oncle Moulay Hafid même aux projets de réforme devant faciliter l'acheminement du Maroc vers un régime d'autonomie interne. A la vérité, il n'avait plus qu'une idée en tête : affranchir au plus vite son pays du traité de Fès, être l'homme de la Libération, celui qu'une propagande iconographique et sonore encensait déjà comme un autre El Mansour, le sultan Saadien surnommé le Victorieux.

Au nouveau ministre des États-Unis à Tanger, Mr Plitt, que je lui avais amené un jour de novembre 1947 pour présentation de ses lettres de créance, je l'entendis dire, à propos du général de Gaulle dont le nom avait été prononcé dans la conversation : « Nous avons ici beaucoup d'admiration pour le général de Gaulle qui nous a donné un si magnifique exemple de résistance à l'occupant », ce qui en disait long sur son sentiment.

Aussi bien mes rapports avec le Palais furent-ils caractérisés au cours des cinquante-deux mois que je passai à Rabat par des séries alternées de tension et de détente. Détente quand Sa Majesté n'était pas trop aiguillonnée par l'Istiqlal, et s'apercevait que je ne prenais pas ombrage de son nationalisme, que je le déclarais même légitime. Raidissement, par contre, et relations pleines d'aigreur quand il fallait freiner des impatiences qui n'avaient aucune notion des temps nécessaires et faire comprendre que la nation marocaine n'était pas encore parvenue à un point tel de son développement qu'on pût la lâcher dans le bleu et lui permettre d'exercer sans contrôle ses devoirs d'État.

En ces périodes de tension, j'étais par bonheur suffisamment armé pour résister à d'inacceptables prétentions. Les instructions que j'avais reçues du Gouvernement lors de ma nomination envisageaient en effet, en cas d'obstruction du Palais qui paralyserait l'appareil législatif et par consé-

quent toutes les initiatives en matière de réformes, « soit une abdication volontaire, soit une déposition provoquée par l'autorité française elle-même » ; et la directive gouvernementale ajoutait : « ce risque est dès à présent accepté et il paraît désirable que Sa Majesté en ait pleinement l'impression ».

Cette arme, je n'eus, je l'avoue, à m'en servir que comme d'un moyen d'intimidation, notamment en février 1951 pour éviter au sultan que sa brouille retentissante avec le Glaoui, pacha de Marrakech, survenue le jour du Mouloud à propos des menées de l'Istiqlal, n'eût pour lui des suites fâcheuses.

L'incident avait fait éclat dans les tribus de l'intérieur où le Glaoui comptait de puissants amis et j'avais pris sur moi de demander à Sa Majesté chérifienne de bien vouloir ramener l'apaisement en faisant une déclaration publique qui, sans réprouver l'idéologie du parti en question, eût désavoué à tout le moins les méthodes de violence qu'il employait. Je ne lui demandais rien de plus, en somme, que de prononcer les paroles par lesquelles Elle a cru devoir elle-même et tout récemment flétrir le terrorisme.

C'était bien peu de chose, en vérité, ce que je demandais là et cependant le sultan ne se rendit à mes raisons qu'après bien des tergiversations et au tout dernier moment sous la pression de manifestations qui prenaient une allure inquiétante pour lui. J'en éprouvai personnellement un grand soulagement et pus dès lors, après la signature d'un protocole satisfaisant sur tous les points, me retourner vers les grands chefs traditionnels et les convaincre qu'ils n'avaient plus qu'à rentrer tranquillement chez eux.

L'affaire devait rebondir deux ans plus tard sous mon successeur, le général Guillaume, à la suite des troubles sanglants fomentés à Casablanca en décembre 1952. Elle devait avoir en août 1953 le dénouement que l'on sait et qui ne manqua pas de surprendre tant par sa soudaineté que par les modalités de la déposition de Sidi Mohamed V. Le général Guillaume n'y était pour rien car il n'avait plus en mains les directives que j'avais reçues moi-même. Il n'avait pu que transmettre au Gouvernement de M. Laniel, deux mois auparavant, la motion de résolution des conjurés de l'intérieur et il semble bien qu'en agissant vite l'aventure eût pu avoir un dénouement semblable à celui de février 1951. Mais voilà, il n'était personne en France qui ne crût que le Sultan était intouchable, qu'il ne se trouverait jamais un Gouvernement pour tolérer qu'il fût déposé à la suite d'un coup d'État intérieur. Sidi Mohamed V en était lui-même bien persuadé et ce fut la cause de sa perte. On n'avait en effet oublié qu'une chose, c'est qu'il est difficile de faire tirer à chaud sur ses meilleurs amis.

Ce ne devait être pourtant qu'une révolution sans lendemain, pour s'être figée dans un conservatisme rétrograde sous prétexte qu'il fallait d'abord rétablir l'ordre à peine troublé par les attentats de quelques terroristes urbains. C'était proprement faire le jeu de l'opposition, en

déconsidérant le pieux et honnête Moulay Ben Arafa qui avait succédé au sultan exilé. Ce dernier devait bientôt en tirer avantage, servi en cela par une indéniable intelligence politique.

Deux années durant, ses fidèles et les nombreux complaisants qu'il comptait à Paris s'employèrent inlassablement à enrichir sa légende et à faire le siège de nos dirigeants en s'arrangeant pour qu'ils ne vissent que leur clan et n'entendissent que leur thèse. On ne résiste pas indéfiniment à une telle tactique d'isolement et d'habile persuasion pratiquée hors du milieu réel avec un art consommé.

⁂

Lorsque M. Edgar Faure prit le pouvoir au printemps de 1955, la question marocaine était entière, le Gouvernement précédent que dirigeait M. Mendès-France n'ayant pas cru devoir encore l'aborder. Bien qu'il parût urgent de la résoudre, le nouveau chef du Gouvernement entendit prendre tout le temps de la réflexion, temps qui se prolongea jusque vers la fin du mois de juin. Nous fûmes quelques-uns à cette époque à attirer son attention sur les dangers que présenterait une solution qui, bon gré mal gré, aboutirait inéluctablement au retour de Sidi Mohamed Ben Youssef sur le trône. Nous estimions, sans mettre en cause la personnalité du souverain exilé, que dès l'instant que le Gouvernement n'avait pu faire autrement, vu les circonstances, que de reconnaître le successeur qu'une conjuration intérieure s'appuyant sur des populations rurales lui avait donné, ce Gouvernement se devait de faire un essai loyal avec Ben Arafa en sortant de l'immobilisme pour redonner vigueur et autorité souveraine à ce qui n'avait été jusque là qu'une fiction gouvernementale.

Nous estimions également que toute solution, qu'on agitait déjà, d'appel à un troisième homme par le moyen d'un Conseil de Régence, outre qu'elle constituerait un aveu de faiblesse, ne ferait qu'entretenir l'agitation par la vacance du trône et conduirait inévitablement au retour de Ben Youssef.

Or, ce retour, il était facile d'en prévoir les premières conséquences. Il donnerait le signal d'impitoyables règlements de compte où la plupart des amis sincères de notre pays seraient probablement sacrifiés ; et l'on assisterait alors à une détérioration rapide du bled, c'est-à-dire du seul élément solide du Maroc, représenté par le monde des campagnes, celui des laboureurs, des pasteurs et des guerriers. Cette détérioration proviendrait de la création soudaine d'un grand vide administratif qu'on ne pourrait combler, faute d'un nombre suffisant d'équipes de relève capables de s'imposer et d'exercer l'autorité. Ce serait infailliblement le retour subit au zéro de 1912, à l'anarchie foncière du bled Siba.

Nous eûmes assez vite le sentiment de prêcher dans le désert. Il devint même clair vers la fin du mois de juin que le siège du président du Conseil était fait. Il avait pris la décision de rappeler notre résident

général à Rabat, M. Francis Lacoste, auquel il reprochait un manque de suite dans les idées, ce qui voulait dire au fond une orientation qui n'était plus en conformité avec la sienne propre. Il venait surtout de recevoir, apportée d'Antsirabé par un émissaire bien connu de Sidi Mohamed Ben Youssef, une note fixant les modalités d'une restauration.

Cette note résumait d'une façon claire tout un ensemble de propositions dont certaines avaient déjà transpiré et présentait un plan comportant plusieurs étapes. C'était d'abord le retour en France du sultan exilé et de sa famille, puis l'institution d'un Conseil de Régence, une fois obtenue la renonciation formelle au trône du sultan Ben Arafa. Ce Conseil de Régence désignerait ensuite un gouvernement représentatif sur lequel il s'appuierait pour demander au bout de quelques mois à Sa Majesté le sultan de reprendre effectivement le pouvoir à Rabat, en attendant qu'une Assemblée marocaine librement élue établisse les institutions constitutionnelles que le souverain s'engagerait par avance à respecter.

La note ajoutait, pour qu'on ne se méprenne pas sur le désintéressement et les nobles sentiments de Sa Majesté, que celle-ci était décidée à abdiquer peu après au profit d'un membre de la famille impériale et qu'enfin il était possible d'affirmer qu'Elle n'était pas irréductiblement opposée à l'oubli des fautes d'un rebelle comme le Glaoui pour peu que celui-ci acceptât seulement de venir faire auprès d'Elle amende honorable.

Il n'y était pas encore question, pour n'affoler personne, de retour à l'indépendance par l'abrogation du traité de Fès, mais elle était péremptoire quant au reste, précisant que toute autre formule ne saurait être qu'illusoire et vouée à l'échec.

Il ne fait aucun doute que ce fut là le plan adopté par M. Edgar Faure au début de juillet. Et j'imagine même qu'ayant décidé de le suivre à la lettre, il prit aussi, et au même moment, la résolution d'employer autant de résidents généraux qu'il en faudrait, chacune des étapes prévues étant de nature à user son homme. Supposition toute gratuite bien sûr, uniquement fondée sur le génie quelque peu diabolique prêté à M. Edgar Faure, mais que la suite des événements devait confirmer.

Encore fallait-il que ces hommes, dont le chef du Gouvernement envisageait de faire des proconsuls, répondissent à ce qu'il attendait d'eux ; on en trouve toujours, avec un peu de discernement, pour l'accomplissement des grandes comme des petites choses, grâce à une sorte d'harmonie préétablie, ou de prédestination.

Je reverrai toujours le président du Conseil annoncer en se frottant les mains qu'il avait découvert un homme sans complexe pour remplacer M. Francis Lacoste. C'était de M. Grandval qu'il s'agissait. Sans complexe ! Cela voulait dire sans doute énergique et incompétent sur le sujet. Qu'attendait-il de lui au juste ? Oh ! simplement qu'il essuyât les plâtres et amorçât l'exécution du plan dans un milieu qu'il savait bourré d'explosifs et en cherchant à rompre si possible le front intérieur non entamé jusque-là. C'était l'exposer à de rudes chocs et même accompagnés de

massacres comme il s'en produit toujours en pays d'Islam quand on veut trop brusquement changer l'ordre des facteurs.

Il ne semble pas qu'au départ M. Grandval ait eu une notion claire de la tâche qui lui était assignée. Sa lettre au Président de la République pour protester contre un aboutissement entrevu tardivement, à savoir le retour de Sidi Mohamed Ben Youssef, en ferait foi. Mais il avait accompli l'essentiel de ce qu'on attendait de lui, c'est-à-dire servi de bélier pour ébranler les murs et M. Edgar Faure, sur sa demande, le remplaça sans regret.

Son successeur, un général, n'était pas, lui, sans posséder une profonde expérience du Maroc pour avoir fait toute une brillante carrière aux Affaires Indigènes de ce pays. Mais il était aussi sans complexe en ce sens qu'il désirait depuis fort longtemps le poste de résident général à Rabat et ne vivait que dans le moment sans jamais regarder au-delà ; avec cela, habile à démêler des situations embrouillées, en serrant de près l'opportunité des événements.

Seulement, ce qu'on lui demandait cette fois c'était d'accomplir la deuxième étape, c'est-à-dire d'éloigner du trône le sultan Ben Arafa ; et ce n'était pas chose commode en raison de l'attitude adoptée au Maroc par certains groupements. Le devina-t-il dès son arrivée à Rabat ? Ce qui est certain c'est qu'il sembla pendant quelques jours ignorer sa mission, s'attachant plus particulièrement à calmer les appréhensions des Français et des Marocains de l'intérieur. Puis, lorsque M. Edgar Faure, impatienté, emboucha le cor d'Hernani pour le rappeler à son devoir, il s'arrangea pour laisser à d'autres le soin de faire l'opération. Mais ce jeu l'avait placé en porte-à-faux et, sur sa demande, il fut lui aussi remplacé.

Restait la troisième étape, consistant à ramener Sidi Mohamed V au pouvoir. Elle fut rendue sans objet par la lettre de soumission adressée par le Glaoui au sultan encore à Madagascar. Après le départ de Ben Arafa, le grand seigneur berbère du Sud avait fini par comprendre que le Gouvernement français l'avait abandonné et qu'il ne lui restait plus dans ces conditions qu'à solliciter l'aman pour éviter que, lui disparu, la grande maison des Glaoua ne volât en éclats. Il était d'ailleurs à bout de force, épuisé par un mal implacable qu'il avait pendant trop longtemps négligé. Son geste devait entraîner la dislocation immédiate de la cohésion intérieure dont il avait été l'âme et rendre plus facile la tâche confiée à M. Dubois, successeur du général de Latour. Le sultan rappelé représentant la dernière carte et les instructions nouvelles ne prescrivant plus que de se montrer tout miel et tout sucre avec lui, on ne pouvait certainement pas trouver de meilleur candidat que M. Dubois pour sourire et complaire. Il dépassa même la mesure, mais il faut dire à sa décharge que les dirigeants de Paris en étaient en grande partie responsables.

Nul n'avait songé en effet, lors des premiers contacts officiels pris à

Antsirabé avec le sultan, à faire entendre à celui-ci qu'un régime de transition, à fixer d'entente avec l'Espagne, était absolument nécessaire, vu l'insuffisance et le manque d'expérience des équipes de relève, si l'on voulait éviter que l'anarchie ne s'installât partout où l'armature politique et administrative se montrerait défaillante. A Paris, lors des préliminaires de La Celle-Saint-Cloud, on ne s'en était pas préoccupé davantage ; en sorte que M. Dubois ne prit point garde à maintenir le contrôle ferme et vigilant qui s'imposait pendant au moins tout le temps de la passation des pouvoirs laquelle, au surplus, ne pouvait se faire que graduellement et par paliers. Bien au contraire, des instructions paralysantes furent données par ses services politiques aux contrôleurs. Elles ne leur recommandaient rien de moins que de ne plus se mêler des affaires marocaines, de laisser faire, autrement dit. Il est vrai que ces instructions s'inspiraient de l'idée qu'il fallait tout sacrifier à une expérience que d'aucuns trouvaient passionnante.

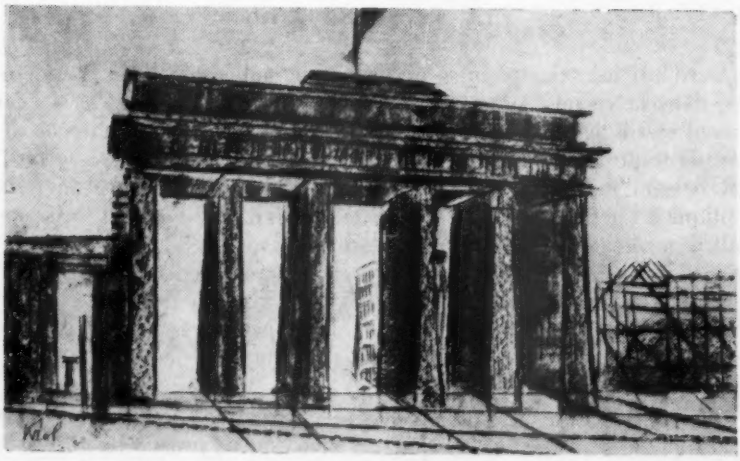
C'était prendre une part de responsabilité dans le désordre intérieur et rendre un bien mauvais service à Sidi Mohamed V qui, dès son arrivée à Rabat, allait se trouver débordé.

On le vit bientôt, en effet, se débattre au milieu de courants divers, centrifuges pour la plupart, et incontrôlables ; puis, aux prises avec les mille difficultés de la gabegie et de l'anarchie envahissantes, provenant non seulement de la carence intérieure mais accrues chaque jour par les concessions françaises se succédant en rafales. « On ne vous demandait qu'un verre d'eau et c'est la mer à boire que vous nous avez donnée », aurait dit récemment le chef du Gouvernement Si Bekkaï. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas ses congénères emportés sur le tapis magique de réclamer bien davantage.

Crise de croissance, dira-t-on. Sans doute — mais qui dure depuis des siècles et que la France était hier à la veille de conduire heureusement à son terme. Elle y a brusquement renoncé par faiblesse, atteinte au vif d'une forme nouvelle de pusillanimité maladive tenant de la crainte, de l'objection de conscience ou de sottise. Les premiers symptômes en sont apparus lors de l'avènement du nazisme entre les deux guerres et Munich est son nom. Elle se manifeste aujourd'hui par un violent désir de négocier, négocier pour négocier, et sans avoir jamais la volonté de dire non, pas encore... ou à condition que... ce qui est vouloir d'avance se contenter du salaire de la peur, fait surtout de mépris, et perdre sur bien des tableaux.

Souhaitons que le magnifique exemple, que donnent en ce moment nos soldats en Algérie, secoue notre pays comme le fit naguère le roman de l'énergie nationale et le retienne sur la pente d'un inquiétant destin.

MARÉCHAL JUIN,
de l'Académie française



L'ALLEMAGNE ET SON ARMÉE

par Robert d'Harcourt

Konrad Adenauer touche au but que, depuis des années, il poursuit avec la légendaire ténacité qu'on lui connaît. Il a triomphé de presque tous les obstacles qui se dressaient sur sa route. L'armée allemande, obstinément voulue par lui, combattue inlassablement par l'opposition socialiste, subie dans une sorte de résignation irritée par la masse de la population et singulièrement par les premiers intéressés, les soldats de demain, l'armé allemande émerge lentement des décombres sous lesquels l'a ensevelie Hitler, s'inscrit lentement dans l'Histoire. Naissance difficile, naissance discutée. Aux débats orageux du Bundestag font écho, dans les profondeurs de la province, les parlotes interminables autour des chopes de bière du café de l'*Ours noir* et du *Cheval blanc*.

A l'Est, les choses marchent plus rondement. On ne parle pas, on agit. Il a suffi, à Berlin-Est, d'une seule séance à la Chambre d'enregistrement qu'est la « Chambre du Peuple » pour adopter — avec l'unanimité qui est la règle de ce parlement caricatural — la création d'une « armée nationale du Peuple ».

A l'Ouest, l'étoile d'Adenauer pâlit. Il est le premier à prendre conscience de ce déclin. Il mesure d'un œil clair (il a toujours été ennemi des illusions) l'ampleur de la vague de désaffection que lui vaut le réarmement dans son propre peuple. Il sait qu'il ne retrouverait plus

aujourd'hui les triomphantes majorités de septembre 1953. Cette lucidité dans la vision ne l'empêche pas de poursuivre son but avec l'entêtement rectiligne qui est sa marque. Cette armée qu'on lui reproche, il la veut de toutes les forces de son vieux cœur. Non pas que sur le tard il soit devenu militariste (le mot même prend quelque chose de risible appliqué à l'homme dont un publiciste allemand a dit avec justesse qu'il était « le plus décidé des civils »), mais parce qu'il y voit d'abord le signe de la souveraineté reconquise par son pays, ensuite un impératif moral (« si nous voulons être défendus, nous avons le devoir de coopérer à notre défense ! »), enfin, et par-dessus tout peut-être, la matérialisation de l'appartenance sans retour de la République fédérale au front de l'Ouest, face à la menace de l'Est.

« Le vieux n'a que ses soldats en tête », dit en bougonnant l'Allemand de la rue, qui sait bien tout ce que son pays doit de prospérité au « vieux Monsieur » (*der alte Herr*) de Bonn, mais dont l'issue de l'aventure nazie a fait un antimilitariste renforcé. « Ses soldats », Adenauer les aura.

Dans la petite ville rhénane d'Andernach, au début de cette année, il s'est déjà donné à lui-même la satisfaction de passer en revue la première armée allemande de l'après-guerre. Une toute petite armée, une armée-miniature de mille cinq cents hommes bien équipés, bien harnachés, mais avec des brodequins lacés, sans bottes, ce qui les distingue de leurs devanciers d'une Wehrmacht qui a laissé de mauvais souvenirs dans le monde.

A l'heure même où il passe en revue ses soldats, le chancelier répète, à Andernach, les paroles qu'il a toujours profondément et sincèrement pensées : « Le seul et unique but de notre réarmement est de contribuer au maintien de la paix ».

Il n'y a qu'un malheur, c'est que, juste à la même heure, sont prononcées les mêmes paroles devant d'autres soldats allemands, mais cette fois de l'autre côté du rideau de fer, devant une autre armée allemande qui naît en même temps que celle de la République fédérale et en est la réplique. En annonçant la création de l'« armée du peuple », le ministre de la Défense de la « République démocratique allemande », Willi Stoph, lui aussi, proclame qu'il ne veut que la paix, menacée cette fois par « l'agressivité des impérialistes de l'Ouest ». C'est le drame allemand de l'après-guerre, ce parallélisme presque mathématique des mesures prises par Bonn et par Pankow, cet engrenage mécanique des actions et des réactions. A la fondation de la République fédérale succède la fondation de la « République Démocratique Allemande » de l'Est (D.D.R.). A la réforme monétaire de l'Ouest, celle de l'Est. Les Accords de Paris, avec leur corollaire : la souveraineté accordée à Bonn, déclenchent l'intégration de Pankow au pacte militaire de Varsovie, avec la souveraineté accordée par Moscou à la D.D.R.

Méfiance a l'égard du « militaire ».

L'opposition a la conscription.

Rien ne peut mettre aujourd'hui dans un jour plus éclatant et qui a quelque chose de « grotesque dans l'odieux » (les mots sont d'un journaliste d'outre-Rhin) la déchirure de l'Allemagne, déchirure tous les jours plus profonde, que l'existence de ces deux armées allemandes dressées l'une en face de l'autre, toutes les deux adossées à d'immenses blocs militaires antagonistes.

Le tragique de cette situation de son peuple, nul doute que le patriote allemand qu'est Konrad Adenauer ne le ressente autant et plus que nul autre. Il inspire à l'un des meilleurs journalistes d'outre-Rhin les lignes qui suivent : « Pour le chancelier octogénaire, c'est une douloureuse constatation, parvenu au sommet de sa courbe et après tant de succès extérieurs, de voir devant lui deux armées allemandes affrontées dans l'hostilité. Il peut en souffrir, il ne doit pas s'en étonner. Rechercher comment tout cela eût pu être évité est aujourd'hui stérile. Une chose est sûre, c'est que la politique de Bonn, une politique à laquelle nous devons — nous le reconnaissons sans hésitation — des alliés puissants sur le plan extérieur et sur le plan interne un degré de prospérité économique que nous ne pouvions même pas rêver, une chose est sûre, c'est que cette politique devait nous mener là où nous sommes maintenant. Cette politique est aussi irréversible qu'est inchangeable la direction prise par MM. Grotewohl et Ulbricht désormais bien assis dans leur position. Les deux trains allemands ne peuvent plus être freinés et avancent en sens opposé. Mais la Terre est ronde, comme l'on sait. Fasse le Ciel qu'un jour ils ne se heurtent pas l'un à l'autre ! La « politique de force » aura-t-elle été, tout spécialement pour nous autres Allemands, une politique heureuse ? On peut en discuter. L'Histoire jugera. »

L'opposition a été le réflexe instinctif du peuple allemand devant la conscription. Cette réaction ne faiblit pas chez l'homme de la rue d'Allemagne occidentale (nous n'avons pas à nous occuper de l'autre Allemagne, de celle de l'Est, où la pensée libre n'a pas le droit de s'exprimer, où il n'existe pas d'opinion publique). Elle se traduit assez bien dans un tract récemment mis en circulation par les sociaux-démocrates, mais dont la portée dépasse les frontières du parti. Que trouvons-nous dans ce manifeste, qui reflète assez exactement le sentiment de la majorité allemande à l'heure présente et à la typographie ainsi qu'à la rédaction duquel des soins particuliers ont été apportés pour qu'il frappe à la fois les rétines

et les esprits ? Quelques formules simples et percutantes, qui se logeront dans les cervelles comme des balles dans une cible en bois tendre. Voici ce texte :

Le 6 mars, la loi militaire (Soldatengesetz) *a été adoptée par le Bundestag contre le vote des sociaux-démocrates. Elle est destinée à accélérer, en exécution des Accords de Paris, un réarmement qui est une catastrophe pour notre peuple. Quelles seront ses conséquences ? Dans un avenir prochain, les casernes vont recevoir des centaines de milliers de jeunes Allemands. Les pères et mères d'Allemagne vont devoir à nouveau trembler pour la vie de leurs enfants. Deux armées allemandes adossées à des blocs militaires antagonistes vont, sur le sol d'Allemagne, se dresser l'une en face de l'autre. La réunification va perdre ses chances.*

Le tract frappe juste. Ces arguments atteindront au point vif la sensibilité de l'Allemand moyen.

On lui répète bien, à cet Allemand de la rue, que la caserne de demain n'aura aucun rapport avec celle d'hier, qu'il n'y aura plus de place pour les brutalités du *Drill*, les aboiements de l'école de section et les vociférations du feldwebel Himmelstoss (la brute rabique du roman de Remarque : *A l'Ouest, rien de nouveau*), que le soldat de demain conservera sous l'uniforme sa mentalité de civil, sera un citoyen-soldat (*Bürgersoldat*), il reste sceptique. Il ne croit pas à l'idylle, il connaît les militaires de son pays et leur pente. Lui-même d'ailleurs, avec son sens atavique de l'obéissance, son instinct viscéral de la discipline militaire, est le premier à mettre en doute la viabilité d'une armée où les soldats seraient laissés libres de troquer l'uniforme contre le veston, leur entraînement terminé, et de ne pas saluer leurs officiers en ville.

Certains témoignages qu'il relève avec complaisance dans son journal favori le confirment dans son scepticisme touchant un changement d'esprit chez les chefs. Une feuille socialiste de Cologne offrait, il y a quelque temps, comme régal à ses lecteurs, un dialogue entre un rédacteur du journal et un général XXX. Première question (passablement simpliste !) du journaliste au général : « Estimez-vous, mon général, comme un avantage pour une nation de posséder une force armée ? » Réponse : « Le doute n'est pas permis. L'armée est le soutien de la diplomatie. Elle reste à l'arrière-plan dans la coulisse, pendant que les diplomates bavardent sur le devant de la scène. Elle appuie les revendications politiques. Pensez à Bismarck. » Nouvelle question : « Le fait, mon général, que vous ayez été interné après la guerre, de 1945 à 1951, ne vous a-t-il pas créé quelques difficultés ? » Sourire indulgent du général devant tant de juvénile candeur. « Mais bien au contraire, mon jeune ami ! Entre camarades, nous nous faisons une idée toute différente de l'internement. C'est d'être laissés en liberté après la guerre que nous

aurions considéré comme une honte. Presque tous nos grands chefs d'armée ont connu l'internement en forteresse. Pourquoi ? Parce qu'ils restaient fiers de leurs actes, fiers d'un passé d'honneur conforme à la vraie tradition prussienne. Au rebours de quelques camarades gangrenés par une mauvaise propagande défaitiste, nous sommes demeurés fidèles à notre serment militaire et nous nous sommes battus jusqu'à notre dernière cartouche. »

Le « jeune ami » ne se laisse pas décourager. Il brûle de savoir ce que le général pense des tendances nouvelles visant la création d'un esprit authentiquement démocratique dans l'armée allemande de demain. La riposte est coupante : « Vous n'avez pas, mon ami, été comme moi trente-cinq ans soldat. Vouloir introduire la démocratie dans l'armée et penser que celle-ci pourra garder un esprit combatif est une absurdité. Les hommes qui prétendent nous faire une armée nouvelle ne sont pas de vrais militaires. Ce sont des idéalistes, des romantiques, des rêveurs. Ils sont sincères. Ils croient à leur promesses. Moi, je n'y crois pas. Il y a des règles du jeu qui ne changent pas, des principes de base (*Grundbegriffe*) qu'on ne remplacera pas. Je mets parmi ces principes de base d'une armée véritable : l'obéissance aveugle chez le soldat, une discipline féroce, un dressage impitoyable (*unnachsichtiger Drill*). Mes camarades et moi nous veillerons à garder tout cela. Car, en fin de compte, c'est nous que l'on tiendra responsables de l'efficience combative de l'armée. »

Une suprême question brûle les lèvres de notre journaliste : « Mon général, souhaitez-vous, pour faire l'épreuve de cette vertu combative, une explication militaire (prudent euphémisme pour le mot « guerre » qui sonne mal) ? » Le général garde, devant l'indiscrétion du point d'interrogation, une sérénité imperturbable. « Le souhait dont vous me parlez serait, mon jeune ami, bien léger de ma part ! Je n'aurai toutefois pas à vous apprendre quel est l'état d'esprit de l'homme qui vient d'acquérir une auto toute neuve. Il ne l'a pas achetée pour la laisser au garage. »

Nous avons quelques raisons de croire que le général est fictif et tout le dialogue imaginaire. Les vrais généraux sont aujourd'hui en Allemagne plus circonspects en paroles, même quand, au fond d'eux-mêmes, ils pensent comme notre personnage. L'heure de la franchise sans voiles n'a pas encore sonné. La présence de l'occupant impose quelque retenue et la proximité de l'effondrement militaire quelque pudeur. Il reste que cette interview met en parfaite lumière l'idée que se fait des chefs militaires de demain un très large secteur de l'opinion allemande contemporaine. Nous répétons que ce reporter socialiste est ici le porte-parole de très nombreux Allemands en dehors de son parti. C'est bien sous ces couleurs que l'homme de la rue d'outre-Rhin voit le général de son pays, celui d'hier qui sera celui de demain, le général allemand éternel. Les belles paroles ne le font pas sortir de sa méfiance. Il n'attend rien de bon de ce qu'on lui prépare dans les officines de M. Blank.

L'exemple de Weimar.

Ces vues simples de l'Allemand moyen, cette crainte instinctive devant une réapparition sur la scène d'aujourd'hui du général d'hier et de tout ce qu'il représente et qui l'entoure trouvent une confirmation dans l'opinion du journaliste lucide qu'est Claus Jakobi, correspondant à Bonn de l'hebdomadaire *Spiegel*. Lui aussi ne dissimule pas l'inquiétude qui l'étreint devant la hâte fébrile, l'espèce d'avidité avec lesquelles sont poussés les préparatifs militaires de son pays. Bonn veut, devant la résistance perçue dans les profondeurs du pays, mettre les bouchées doubles et placer ce pays devant le fait accompli d'une armée constituée et debout. Devant cette hâte, notre journaliste ne peut se tenir d'évoquer la folle imprudence de « l'Apprenti Sorcier » de la légende, faisant surgir à son appel les esprits dangereux dont il sera impuissant à se rendre maître.

« On veut nous faire une armée nouvelle avec les officiers d'hier », ce qui n'est déjà pas loin de représenter une contradiction dans les termes. La gageure s'accentue quand, de ces officiers cristallisés dans leur mentalité de toujours, « on attend le dévouement à la République ». Notre témoin aperçoit un synchronisme qui l'inquiète entre la création de l'armée nouvelle et l'espèce de vide moral dans lequel se trouve aujourd'hui l'Allemagne. « L'esprit démocratique n'y est pas encore né, l'esprit militaire n'y est pas encore mort. » Dangereuse parenthèse. Dangereux *no man's land*, éminemment favorable aux entreprises d'un pouvoir militaire redevenant un État dans l'État.

Cette prédominance de l'élément militaire dans l'Allemagne de demain, notre témoin l'estime d'autant plus à redouter qu'elle ne se heurterait à l'intérieur qu'à de débiles obstacles. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, on ne peut pas parler d'une « fidélité républicaine » et encore moins « d'idéal républicain ». La République fédérale a été impuissante à créer un « sentiment de l'État » (*Staatsgefühl*). Elle ne possède pas d'idéal authentique parce que le régime qui l'a précédée a fait une trop copieuse consommation de faux idéals. Le nazisme a abusé des appels du pied, des mots d'ordre héroïques, des défilés et des étendards claquant au vent. L'orchestre hitlérien a abusé des cuivres. Tout cela est démonétisé. Un des aspects majeurs de l'Allemagne présente est la dévalorisation du vocabulaire vertical. Le titre d'un film qui fit battre le cœur des jeunes sous le IIIe Reich : *Tod, Trommeln, Fanfaren* (Mort, Tambours et Fanfares) recueillerait aujourd'hui un succès de fou rire. L'Allemand contemporain ne goûte plus du tout le romantisme de la mort. Il préfère les aspects de la vie. Il est réaliste et bourgeois. Longtemps traîné dans l'aventure et dans une aventure qui a mal fini, il s'installe dans le confortable. La République fédérale est la République des « estomacs pleins » (*volle Mägen*). L'Allemagne occidentale, écrit sévèrement notre observateur, ne

possède plus de symboles qu'elle respecte, plus de valeurs pour la défense desquelles elle serait prête à se sacrifier. »

En face de cet assoupissement dans le confortable (compréhensible après tant de virages), en face de cet esprit de digestion, le péril est une tradition militaire demeurée, elle, active et vivace. Dans cette tradition militaire, l'effondrement de 1945 a ouvert une césure, il n'a pas créé de rupture. « Tant que la démocratie n'aura pas grandi en Allemagne, tant qu'une génération n'aura pas passé, la question du loyalisme de l'armée à l'égard de l'État ne devra pas cesser d'être posée. » Aussi longtemps que le chancelier Adenauer sera à la barre, aussi longtemps que durera l'ère des vaches grasses, aucune inquiétude à avoir. Rien n'est aussi impopulaire que l'opposition à la prospérité. Mais que viennent les vaches maigres, que s'ouvre la succession de l'homme qui est le signe vivant de la prospérité, Konrad Adenauer, alors le tableau pourrait changer.

Consciente de la menace, la République de Bonn essaye de prendre ses sûretés contre le risque d'être débordée par les militaires. Débiles barrières destinées à céder à la première poussée. Il y a pire : les mesures que la crainte dicte à la République allemande ne se contentent pas d'être fragiles, elles aggravent le péril au lieu de l'écarter. Elles font, nous dit tout crûment notre témoin, penser à « l'homme qui se suicide par peur de la mort ». Qu'a en effet imaginé Bonn pour parer au péril ? Intégrer l'ensemble des services du commandement militaire ainsi que tout l'État-major dans un « ministère civil de la Défense », tout l'accent portant ici sur l'adjectif « civil » et les rassurantes perspectives qu'il entr'ouvre. Avant tout examen de la valeur d'un pareil organisme, une question liminaire se pose : quelle sera sa structure interne ? et quelle est la proportion envisagée des voix militaires et des voix civiles ? Nous apprenons, non sans étonnement, que dans la composition de ce ministère *civil* de la Défense entreront deux mille officiers contre mille civils. Arithmétique dans laquelle s'inscrit d'avance l'écrasante défaite des civils. Croit-on qu'il existe au monde pouvoir civil doté d'un estomac assez robuste pour « digérer pareil morceau » (*um einen solchen Brocken zu verdauen*) ? Il est fort à craindre que l'élément civil que l'on veut, conduit par un esprit de prudence, adjoindre à l'élément militaire dans l'intention de le contenir et de le neutraliser ne soit utilisé que comme un camouflage, comme un manteau que l'on laissera glisser de ses épaules dès qu'on se sentira assez fort pour se passer d'écrans.

L'attitude future de l'armée allemande, nous dit fort crûment notre témoin, sera la résultante de deux facteurs : « l'impuissance politique de Bonn, la situation géographique et militaire de la République fédérale ».

On tente, à Bonn, une expérience nouvelle dans l'histoire militaire de l'Allemagne et non exempte de péril. On prétend offrir au pays une armée « qui ne se propose pas de faire la guerre, mais de défendre la paix ». Détournée de sa destination naturelle, placée dans le vide, on peut

prévoir que cette armée « pacifique » se tournera vers des objectifs nouveaux. On lui interdit de penser à la guerre, elle fera de la politique. Réflexe naturel de compensation.

Il importe de bien voir le caractère de dérisoire insuffisance des programmes qu'on lui propose actuellement. « Défense du patrimoine et de la tradition de l'Occident chrétien », défense du parlementarisme (tel qu'il se pratique sans grand éclat à Bonn) — ce sont là des mots sonores, ce ne sont pas buts suffisants, objectifs « rentables » pour des militaires. Ceux-ci s'orienteront vers d'autres pensées, plus réalistes, entre lesquelles se place au premier rang la pensée de la réunification. On s'étonnerait que des officiers ne ressentent pas comme une insulte la ligne brutale née de la défaite et coupant en deux leur pays et ne considèrent pas comme leur premier devoir d'essayer d'effacer cette tache sur la carte. Refaire l'unité allemande, voilà un objectif positif digne d'Allemands dignes de leur nom. Et voilà que surgit en même temps le danger sous la forme de la tentation, de cette tentation de l'Est qui traverse toute l'histoire de l'armée allemande. Moscou jouit ici d'une position de départ privilégiée. Moscou tient la tentation dans ses mains.

Nous avons jusqu'à présent cursivement résumé notre témoin. Laissons-le nous parler directement :

« L'Ouest a donné à l'Allemagne démocrate tout ce qu'il était en mesure de lui donner : la liberté, des dollars, la montée économique, la souveraineté, et une relative sécurité. C'est à l'Est de s'avancer maintenant en offrant au militaire allemand ce qui est cher à son cœur : plus d'hommes, plus de terre, les deux indispensables conditions pour que l'Allemagne puisse accéder au rôle de grande puissance et améliorer ses positions stratégiques. Quelle sera l'attitude de l'armée, dans cinq, dans dix ans, quand Adenauer ne sera plus là, si une faille, un beau jour, apparaît dans la maison dont le chancelier garantit aujourd'hui la solidité (une faille par exemple sous les aspects d'une crise économique) et si, à cette heure-là, le Kremlin nous offre la réunification aux conditions mêmes qu'Adenauer est présentement assez fort pour repousser ? Du général York jusqu'au général Seeckt, la tradition militaire allemande a régulièrement été orientée à l'Est. Ajoutez que la majorité des chefs militaires de demain est originaire des territoires actuellement situés derrière le rideau de fer.

» Platon a dénoncé, il y a plus de deux mille ans, le danger des chiens de berger dressés pour mettre de l'ordre dans le troupeau, mais qui, poussés par la faim ou leur mauvais naturel, sautent un jour comme des loups à la gorge des moutons dont ils sont chargés d'assurer la garde. Craignons pareille aventure et que nos militaires ne débordent et ne bousculent un jour les citoyens de notre République et ne deviennent pour eux des tyrans au lieu d'être des protecteurs. Craignons que les

chiens de berger, que la constellation politique mondiale a engagé notre chancelier à entretenir, ne fassent connaître aux moutons de Bonn le sort qu'ont connu leurs devanciers, les moutons de Weimar. »

Ombres a l'Horizon.

Les mêmes craintes devant les mêmes périls, nous les retrouverons ailleurs. Le sagace observateur de l'évolution de son pays qu'est Werner Friedmann nous dit son alarme devant une ascension rapide de l'armée, et la prompte domination du pouvoir civil par le pouvoir militaire qu'il ne peut s'empêcher de voir se dessiner à l'horizon de son pays. Une « armée démocratique », malgré la difficulté de principe d'une conciliation entre l'esprit de libre discussion, fondement d'une démocratie, et l'esprit de discipline, base de l'armée, une armée démocratique est possible pour les nations ayant derrière elles un long passé de libéralisme, une longue tradition de démocratie vécue et vivante. Il serait vain de chercher une telle tradition en Allemagne. La démocratie n'y prend pas son point d'appui sur une « conscience historique » (*Geschichtsbewusstsein*). Elle le prend sur une « conjoncture de prospérité ». Ce n'est pas une « foi intérieure », avec ce que le mot traduit d'élan dans l'adhésion, qui fait le démocrate en Allemagne, c'est la satisfaction donnée à des appétits, et cette optique d'indulgence envers un régime « ayant réussi » que notre témoin caractérise fort bien quand il l'appelle « la bienveillance de la satiété » (*Wohlwollen der Sattheit*). A ce bourgeois satisfait, nous pouvons demander une certaine reconnaissance réaliste à l'égard du régime qui lui a donné le bien-être. Ne lui demandons pas la ferveur.

C'est dans ce climat de détente et de confortable que va être créée cette chose dure : une armée nouvelle. Celle-ci « vient bien trop tôt ». Vouloir doter d'une armée une démocratie aussi jeune, « ne disposant encore dans le cœur des citoyens d'aucun humus où elle puisse s'enraciner », c'est exposer à la tempête du large un bateau « sortant du chantier et qui n'a pas fait encore ses preuves en mer ». Cet esquif nouveau-né, à quelles mains va-t-on le confier ? A des pilotes de l'ancienne école dont il est « impossible de se passer ». Prétendre mettre sur pied dans un temps record une « armée d'authentique qualité combative » sans avoir recours à l'expérience des techniciens d'hier est une impensable entreprise. Ces techniciens d'hier, quelle tradition et quelle mentalité représentent-ils ? D'hommes qui, par toutes leurs racines, « appartiennent à la tradition militaire allemande invariable depuis Moltke », d'hommes « dont les plus belles années coïncident avec le règne de la dictature brune », il y aurait en vérité belle candeur à attendre le comportement de « démocrates convaincus ». Les démocrates sincères d'Allemagne se voient ainsi jetés devant cet impératif dilemme : renoncer à posséder une armée, ou se donner une armée qui les combattra.

Les tendances réactionnaires « dont la montée se fait tous les jours

plus sensible » dans la République de Bonn ne sont pas « un phénomène dû au hasard ». En retrouvant la prospérité, l'Allemagne retrouve son esprit d'hier. Un irrésistible automatisme la ramène à son passé. Pourquoi changer ce qui a donné le bonheur ? « Les ventres pleins ne sont pas novateurs », écrit durement notre témoin.

Les hommes sincères qui aujourd'hui veulent créer en Allemagne une armée nouvelle pénétrée d'esprit démocratique ne rencontreront chez les militaires de carrière que l'indulgent haussement d'épaules dont bénéficient auprès des hommes de métier les généreuses chimères des amateurs. Leur zèle de réformateurs ne sera, au mieux, considéré par les officiers d'hier que comme une « aimable marotte d'outsiders étrangers au monde de la réalité ». Quoi qu'on fasse et quelles que soient la sincérité et la générosité des intentions, la coupure subsistera entre le démocrate pacifiste, étranger et instinctivement hostile au monde de pensée du militaire, et le professionnel, du concours duquel la République désireuse de posséder une armée est incapable de se passer et dont il serait étrangement naïf d'espérer qu'il puisse un jour « se muer en soutien de la démocratie ». Le fond de la mentalité de l'homme « qui n'a appris que le métier de la guerre », devant l'homme qui a réussi dans une vie civile où lui-même a échoué, est la rancune dans la méfiance. Ses préférences iront, par une pente naturelle et compréhensible, à un État « accordant à l'armée la priorité sur les catégories bourgeoises, priorité qui est chez nous en Allemagne une tradition historique ».

Voici sous quelles sombres couleurs notre témoin voit l'avenir de son peuple. « Le but vers lequel se dirigeront automatiquement les chefs de l'armée de demain sera la création d'un pouvoir dans l'État, pouvoir auquel seront subordonnées toutes les autres forces. Ce pouvoir militaire, la prudence l'inclinera pendant quelque temps à tolérer un contrôle civil. Cette prudence durera aussi longtemps que nous aurons à la tête de l'État un chef aussi profondément civil que Konrad Adenauer. Elle cessera d'elle-même quand s'ouvrira la succession du chancelier. Nous retrouverons la surestimation (traditionnelle chez nous) de l'uniforme, surestimation allant de pair avec la sous-estimation, non moins traditionnelle, des formes de la vie civile. Ce jour-là, l'armée ne se contentera pas de se soustraire au contrôle des civils. Le contrôle, c'est elle-même qui voudra l'exercer sur un État dont il y a des raisons de penser qu'il ne se trouvera pas toujours dans une situation économique aussi prospère qu'à l'heure actuelle. Nous avons les meilleures raisons de prendre au sérieux le danger d'une armée nouvelle se parant de tout ce qui a fait le prestige de l'armée d'hier, reprenant les étendards, les parades, les marches militaires d'un « glorieux passé », sous les ordres de chefs ambitieux dont il est vain d'attendre que l'on en fasse jamais d'honnêtes démocrates. Toute crise interne, tout ébranlement de la conjoncture

extérieure, ne pourraient qu'augmenter le risque de voir l'armée de demain devenir une puissance politique. Se refuser à reconnaître ces choses, ou les minimiser, c'est s'aveugler soi-même. »

A ces vues pessimistes, notre témoin fait succéder l'indication des moyens propres selon lui sinon à supprimer, du moins à atténuer le danger. Il souligne avec insistance l'intérêt majeur qu'il y aurait à ce que les voix de l'opposition socialiste, aujourd'hui absentes de la majorité au Parlement, ne demeurent pas exclues du vote final sanctionnant l'adoption définitive de l'armée nouvelle. Cette unanimité lui apparaît comme l'indispensable condition pour que cette armée puisse être « l'armée de la Nation » et non l'armée d'une caste. Votée par la droite et prisonnière du parti auquel elle devrait sa naissance, les chances seraient grandes de la voir reprendre les chemins les plus dangereux de son passé. La résistance qu'elle rencontrerait à gauche la pousserait « automatiquement » (*zwangsläufig*) toujours plus vers la droite, avec le résultat qui ne tarderait guère et qu'un passé récent a suffisamment fait connaître : « tout adversaire du militarisme se verrait déclaré ennemi de l'État, toute opposition serait stigmatisée du nom de haute trahison ».

« Ce jour-là (depuis beau temps il n'y aura plus d'Adenauer et sa place aura été prise par un successeur plus facile à manier !) ce jour-là, nous serons exactement revenus, malgré toutes les réelles différences entre Bonn et Weimar, au point de départ du destin qui nous a été funeste, au point d'origine de la fatalité allemande. »

Et voici les conclusions : « En se décidant à accorder sa ligne avec celle d'une opposition qui s'enfonce dans la mauvaise humeur, en ne se laissant pas totalement absorber par la politique étrangère et en n'oubliant pas que ce qui se joue à l'intérieur, c'est le sort même de la démocratie, Adenauer serait peut-être aujourd'hui encore en mesure de détourner le cours du destin. Mais malheur à nous si la machine militaire est une fois mise en branle écrasant sur son passage, selon la méthode qui lui a toujours réussi, toutes nos libertés civiles. »

« Adenauer pourrait *peut-être* aujourd'hui encore »... que de timidité dans cet espoir et de mélancolie dans ce « peut-être » !

Nous avons entendu des démocrates (précisons que les témoins cités ne sont pas des socialistes). Ils ne nous ont pas caché leur inquiétude devant des lendemains qu'éclairent les hiers. Elle est trop fraîche dans les mémoires la triste aventure de Weimar : un pouvoir civil comme honteux de lui-même devant le pouvoir militaire grandissant, s'effaçant pour ne pas tenir trop de place sur la scène, finalement abdiquant. A nos témoins il a paru qu'il y avait grande imprudence à faire, avec la hâte dont les services de Bonn donnent le spectacle, le dangereux présent d'une armée à une démocratie encore aussi mal assurée dans le cœur des citoyens, à une démocratie qui, pour l'immense majorité des Allemands, n'est pas une conquête à défendre, mais une prospérité matérielle à gar-

der. Pour l'Allemand d'aujourd'hui la démocratie n'est pas une *idée* (ayant sa racine dans un passé historique), encore moins un *idéal* ; elle est l'ère du confortable. Que ce confortable soit un jour menacé, que survienne une crise économique, que les esprits s'aigrissent en même temps que les estomacs se creusent, l'heure du « militaire » sonnera. Il s'imposera sans peine à un peuple dont la quiétude matérielle aura détendu le ressort. Il représentera l'élément dur vers lequel se tourne d'instinct le peuple dans les moments difficiles. Notons l'unanimité avec laquelle les meilleurs observateurs allemands voient dans une crise économique se produisant après le départ d'Adenauer l'heure du danger aigu. Danger d'autant plus grand qu'on ne voit pas à l'heure présente au chancelier de successeur approchant, même de loin, de sa taille. Lui-même n'aime pas beaucoup parler de sa succession, et à l'horizon n'apparaît pas de « dauphin ».

Vers quels lendemains vont nos voisins ? L'aiguille du baromètre allemand est déviée par les courants magnétiques qui traversent le monde, tout spécialement par ceux qui viennent de l'Est. La tactique nouvelle des Soviets a eu outre-Rhin le résultat qu'escomptaient ceux qui l'inauguraient : elle a décomposé, désagrégé l'opinion publique [1]. Le spectacle du désarroi des « grands » devant l'offensive-sourire a aggravé le dommage. L'Allemagne actuelle est la terre de toutes les incertitudes et de tous les scepticismes ; celle de demain apparaît comme le terrain de tous les possibles. Nous assistons à une lente remontée des dangereuses valeurs d'hier. Les spectres que l'on pouvait croire ensevelis sous les décombres reprennent leur puissance d'envoûtement. L'Allemagne n'est pas guérie de son passé. L'importance et l'insolence d'un nazi déclaré comme Schneider, en Sarre, sont un signe entre beaucoup d'autres. L'importance et l'insolence croissante de la « littérature » de réhabilitation du nazisme en sont un autre. La période de résipiscence (il n'y a jamais eu repentir) succédant à l'effondrement se clôt lentement. L'Allemand a encore devant lui les décombres calcinés témoignage de la folie hitlérienne, mais son œil ne les voit plus. La fumée des usines en plein essor les lui cache. La pureté d'intentions personnelle du chancelier Adenauer est éclatante, comme sa résolution de barrer la route à toutes les entreprises de résurrection d'un passé dont il connaît à la fois la puissance de vertige et l'aboutissement. Mais l'homme a quatre-vingts ans, il est seul, et malgré la confiance qu'il témoigne à son ministre des Affaires étrangères Heinrich Von Brentano, on ne lui voit pas, nous l'avons dit, de successeur. Le tragique de cette solitude s'aggrave du fait

1. Les plus flagrantes contradictions éclatent au sein du même parti sur les questions vitales de politique générale. Erich Ollenhauer, président du parti social-démocrate, affirme avec force le 25 mai de cette année devant la presse étrangère que « son parti ne pense même pas à résoudre la question allemande par des négociations bi-latérales entre Bonn et Moscou ». Exactement quinze jours plus tard, la délégation socialiste de la Hesse du Nord réclame « l'ouverture de pourparlers sur la réunification entre la République Fédérale et l'U.R.S.S., pourparlers ayant comme condition l'abandon des Accords de Paris ».

que, jusque dans son entourage immédiat, se rencontrent des hommes au passé troublant.

Comment, vue du dehors, apparaît l'Allemagne ? Comme une masse amorphe, jusqu'à ce jour sans remous, profondément dégoûtée de la politique, absorbée par la vie matérielle, gardant une vague nostalgie d'un passé de puissance. Au milieu d'elle, surgissent les profils inquiétants d'hommes qui regrettent ce passé qui fut *leur* passé, n'acceptent Adenauer que comme une étape, attendent leur heure, calculent leurs chances, qu'ils estiment augmentées par la conjoncture de réarmement.

L'Institut d'Allensbach, spécialisé dans le sondage psychologique de l'opinion publique, a posé récemment la question : quel est l'homme d'État allemand qui, selon vous, a fait le plus pour son pays ? Nous devrons retenir la réponse à ce Gallup. Bismarck vient en première ligne, immédiatement suivi par Hitler...

*
**

Que les indications arithmétiques et brutales d'un Gallup n'assombrissent pas trop nos vues sur l'avenir de l'Allemagne. L'Allemand a une vieille tendresse pour la force. Quand il pense à Hitler, pour lui donner le second rang dans la liste des personnages historiques ayant le mieux servi leur pays, il n'a pas dans l'esprit une aventure qui a fini dans l'effondrement et que pour rien au monde il ne voudrait recommencer ; il songe à l'homme qui, un bref instant, a tenu le monde dans ses mains. Les bombes au phosphore n'effacent pas de la toile une image éclatante.

Nous sera-t-il permis, relisant ces dépositions de démocrates vigilants, inquiets de l'avenir de leur pays, de penser, du dehors, qu'il y a peut-être quelque exagération dans leurs appréhensions ? Il nous a paru que nous n'avions pas le droit de ne pas faire entendre par le lecteur français cette sonnette d'alarme. Cependant, cette obsession d'un retour de l'aventure de Weimar est-elle tout-à-fait justifiée ? Les différences entre Bonn et Weimar sont manifestes.

Après 1918, il y avait en Allemagne une armée dont l'hostilité ouverte à l'égard de la République s'alimentait à deux sources : l'attachement à la monarchie, demeuré très vif dans le corps des officiers, la conviction que c'était le républicain (socialiste) qui avait par derrière assassiné l'armée en décomposant le moral de la nation (le fameux « coup de poignard dans le dos » !)

Ces deux raisons d'hostilité n'existent plus aujourd'hui. Un conflit est difficilement pensable entre la nouvelle armée naissante et un régime auquel elle doit justement sa naissance. Enfin, il y a, entre la démocratie de Weimar et celle de Bonn, cette différence fondamentale que la première a donné à l'Allemagne une économie dévastée, et la seconde une économie florissante, que l'Allemagne doit à la première la chute verti-

gineuse de sa monnaie (le dollar vaut 25 milliards de marks en octobre 1923) et à la seconde un mark devenu devise forte.

La clé du destin allemand, dans les années qui viennent, ne doit pas, nous semble-t-il, être cherchée en Allemagne même. L'avenir allemand, cet avenir auquel le grand âge du chancelier ramène invinciblement notre pensée, ne doit pas être considéré isolément et en marge d'un ensemble. Il sera une résultante, la résultante de la conjoncture mondiale et dépendra principalement de la cohésion des démocraties occidentales.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE DES LIVRES

MA MISSION AU MAROC

par Gilbert Grandval *(Plon, éditeur)*

M. Gilbert Grandval nous offre un récit détaillé de ce que fut sa mission au Maroc, du 7 juillet au 22 août 1955 : témoignage d'un homme clairvoyant, honnête et courageux qui décrit sans ménagement et sans parti-pris ce qu'il a fait, éprouvé et subi. La décision gouvernementale rapide qu'il sollicita en vain eût-elle permis d'éviter les massacres qui ensanglantèrent le Maroc (et l'Algérie) le 20 août. « Je n'oserais l'affirmer », dit-il. « Lorsque je considère la violence des désordres dans toute l'Afrique du Nord, le fanatisme de l'Islam, l'ampleur de la vague qui soulève tous les pays sous-développés, il m'arrive de me demander si mes desseins étaient vraiment à la mesure de cette mutation de l'histoire. La voix du cœur et celle de la raison pouvaient-elles encore se faire entendre ? » Peut-être touchons-nous ici au fond du problème. Le livre de M. Grandval nous montre un Président du Conseil lucide, mais paralysé par les oppositions qu'il rencontre au Parlement et au sein de sa propre « majorité » : crise du régime. Il nous montre des « dirigeants » sans cesse dépassés par l'événement, au point que tous les projets et contre-projets de cette époque nous paraissent aujourd'hui aussi dérisoires que la résistance des « immobilistes ». Si le recours à la force seule est évidemment vain, ce qui se passe dans le monde arabe n'en démontre pas moins que les contrats judicieusement débattus avec des « interlocuteurs valables » sont presque aussitôt remis en cause. « N'y aurait-il donc rien d'autre à opposer à la fatalité de l'histoire que la résistance sans espoir ou l'acquiescement sans rémission ? » Faux dilemme, soutient M. Grandval. « Action novatrice et autorité sont le double aspect d'une même sagesse. » Affirmation de foi, qu'on souhaiterait voir ratifiée par l'expérience.

P. F.

LE JARDIN DES CINQ SAISONS

par Robert Godet *(Julliard)*

Robert Godet nous avait déjà donné plusieurs livres savoureux sur la Turquie, l'Afghanistan et l'Inde. « L'essentiel, rappelle-t-il, est de bien savoir que les limites de nos vacances ne sont plus Plougastel ou Collioure, mais Ramsar ou Kirman. » Dédaignant l'avion (moins de douze heures de Paris à Téhéran), il est reparti pour l'Iran, avec sa compagne, deux valises et un stock de films, sur une 2 chevaux améliorée. « Voici, écrit-il modestement, quelques notes de la cacophonie ou de la musique concrète qu'émet le Moyen-Orient. » Suit un récit où — comme dans les ouvrages précédents — la drôlerie le dispute à l'intelligence : notations vives, réflexions d'un voyageur cultivé et lucide sur les civilisations, la politique, les sociétés, les religions et les philosophies, traits de mœurs, anecdotes, contes persans et images. Un seul reproche (à l'éditeur) : dans ce volume, qu'illustrent de bonnes photographies, une carte eût été la bienvenue. A l'écrivain voyageur (n'est-il pas allé depuis lors au Népal ?) un certificat d'allégresse : le lecteur ne s'ennuie pas une seule seconde.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 62.)

LA ROUTE DE DON QUICHOTTE

par Marc Bernard

Parlant d'un livre au style médiocre, certaines gens disent volontiers : « Il a été écrit dans une prison. » Sans doute n'ont-ils pas pensé que c'est le cas pour *Don Quichotte*.

Vers 1600, les portes de la prison de droit commun de Séville s'ouvraient devant Cervantès, accusé de malversation et de non-paiement de dettes. L'écrivain, âgé de cinquante-trois ans, manchot, réduit à la misère, allait vivre là pendant plusieurs mois.

Cette prison comptait alors mille huit cents détenus. Assassins, voleurs, faussaires, incendiaires, toutes les crapules, tous les malchanceux d'Andalousie étaient rassemblés dans des locaux immenses où ils chantaient, jouaient aux cartes, recevaient la visite de centaines de prostituées, buvaient et mangeaient dans les gargotes installées dans la prison même, tout cela au milieu d'un vacarme prodigieux. Chaque jour, à l'aube, les condamnés à mort partaient pour le gibet ; ceux qu'on allait interroger descendaient vers les salles de torture.

C'est là que Cervantès commença à écrire *Don Quichotte*. Il se proposait de s'en tenir à une nouvelle, mais, lorsqu'il fut libéré, les personnages auxquels il venait de donner vie lui parurent mériter mieux que quelques pages ; le livre eut bientôt le ton de l'épopée. Le Chevalier de la Triste Figure et son écuyer Sancho prirent des proportions gigantesques, tous deux furent jetés dans cet univers où vivent d'une existence éternelle les êtres qui peuplent les chefs-d'œuvre et qui nous paraissent plus réels que les vivants.

Quand le roman parut, en 1604, il ne payait pas de mine ; imprimé à l'aide de caractères médiocres, plein d'errata, rien dans son apparence ne faisait prévoir l'extraordinaire destinée qui allait être la sienne, et que trois siècles et demi plus tard les rares exemplaires qui resteraient se vendraient 1 million de francs.

Le succès fut immédiat, immense. Dès l'année de la publication, des fêtes furent organisées dans diverses villes d'Espagne en l'honneur de

Don Quichotte, de Sancho et de Dulcinée. Les éditions, les traductions se succédaient, et aussi les imitations, qui irritaient et désespéraient Cervantès et le poussèrent à écrire rapidement la deuxième partie de l'ouvrage. Peintres, graveurs, tapissiers se mirent à l'œuvre pour reproduire des scènes du roman.

Pourtant, l'écrivain joyeux, ainsi qu'on avait surnommé Cervantès, demeura pauvre. Sa compagne la plus fidèle, la misère, ne l'abandonna que onze ans plus tard, sur son lit de mort ; et paradoxalement, quand il fut porté dans un habit de franciscain jusqu'au cimetière, visage découvert, il était à ce point oublié que pas une inscription ne marqua l'emplacement où il était enterré, et que jamais on n'a retrouvé ses restes.

Trois cent cinquante ans après la publication de *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha,* nous nous sommes lancés sur les traces du héros de Cervantès ; nous avons suivi la route qu'il a parcourue, depuis son village natal jusqu'à Pedrola, au cœur de l'Aragon.

Argamasilla de Alba est un bourg situé au centre de la Manche ; c'est là que Cervantès a fait naître Don Quichotte. Semblable à tous les villages de cette province, ses maisons sont d'une blancheur aveuglante, peintes à la chaux, serties d'un soubassement noir. Le seul endroit où l'on puisse trouver quelque fraîcheur pendant les journées brûlantes d'été, c'est l'église, énorme, pareille à une forteresse.

Dans une chapelle de la Vierge se trouve un portrait qui, selon la légende, pourrait être celui du gentilhomme qui aurait servi de modèle pour Don Quichotte. L'hidalgo qui l'a offert en ex-voto à Marie, pour la remercier de l'avoir guéri, a un titre éclatant à cette identification avec le héros de Cervantès : il se déclare fou, publiquement. Et atteint d'une étrange folie. L'inscription votive nous apprend, en effet, que : « Notre-Dame apparut à ce chevalier alors qu'il souffrait d'une très grave infirmité, et qu'il avait été abandonné par les médecins, à la veille de Saint-Mathieu, en l'an 1600 ; et qu'il se recommanda à cette Dame, en lui promettant une lampe d'argent et tandis qu'il l'appelait de jour et de nuit à cause de la grande douleur qui tenait son cerveau dans une grande froideur... »

Ce gentilhomme au cerveau glacé portait un nom somptueux : Don Rodrigo Pacheco y Aviles de Soto Mayor. Agenouillé dans l'une des chapelles de Argamasilla de Alba, le regard levé vers sa Protectrice, Don Rodrigo nous propose l'énigme de son identité possible avec l'un des personnages littéraires parmi les plus illustres de tous les temps.

Le peintre *manchego,* Gregorio Prieto, me dit devant le portrait : « Dans la Manche, nous sommes tous fous. Ou par excès de bon sens, comme Sancho, ce qui n'est pas le moins grave ; ou par excès d'imagination, comme le Quichotte. »

Rien ne semble avoir changé là depuis trois siècles et demi. Battant

le blé sur l'aire (à l'aide de mules au poil luisant, le mufle serré dans une voilette qui les protège des mouches), les paysans sont pareils à ceux du XVIe siècle. On croirait voir les scènes champêtres des enluminures.

Ce qui demeure semblable aussi, ce sont les routes poudreuses où les roues des chars font s'envoler une poussière épaisse, cependant que des moutons blancs et noirs, portant chacun une sonnaille, s'avancent au ras du sol, entre les champs brûlés par le soleil. Les mêmes troupeaux que ceux qu'attaquait Don Quichotte.

Dans chaque village de la Manche que nous avons visité, vivent des hommes secs, au teint brun, au regard triste, pensif, que l'ennui de la solitude *manchega* consume. Avec l'admirable courtoisie espagnole et la grâce de grand seigneur qui appartient à ce peuple, ces gentilhommes-paysans nous ont fait les honneurs de leurs vieilles demeures. Pièces blanches, portes noires, fenêtres grillagées qui s'ouvrent sur des jardins minuscules, mais où les feuilles vertes sont un délice pour les yeux brûlés par la poussière et le soleil ; c'est dans ces maisons, dont quelques-unes datent du XVIe siècle, que nous ont été servis le vin glacé, les olives noires et le jambon *serrano*.

Ici, chaque parole a du prix, et le silence plus encore qui règne sur le patio et dans la maison fraîche. Des livres anciens sur les étagères, sur des tables, comme si ces hommes repliés sur le passé de la grandeur espagnole, refusaient de vivre dans notre temps. Les conquérants relisent leur histoire.

Tandis que nous roulions vers Toboso, mon impatience était vive : nous nous rapprochions de Dulcinée. Chacun de nous a aujourd'hui pour elle les yeux de Don Quichotte.

Toboso est un bourg qui dresse ses murs blancs au bord de la route. Deux femmes passent, montées sur le même cheval ; l'une est habillée de bleu, l'autre de rouge. Elles portent de grands chapeaux de paille qui rappellent ceux des Indiens du Mexique : leur visage est voilé par un linge blanc qui ne laisse voir que les yeux.

Lorsque nous parlons de Dulcinée à la première femme que nous rencontrons dans le village, elle se trouble comme si nous lui faisions un compliment ; son regard noir brille et sourit. A notre étonnement, elle nous conduit vers une maison en ruines et nous dit : « C'est là qu'elle vivait. » Et comme nous devons paraître incrédules, elle nous mène dans le patio à l'abandon et nous montre les armes de Dulcinée gravées dans la pierre.

Les habitants de Toboso, conscients de l'honneur que leur a fait Cervantès, ont une bibliothèque entière consacrée à *Don Quichotte*, et la maquette d'un monument à la gloire de cet ouvrage. Si on le réalisait, il couvrirait la moitié du bourg avec sa foule de personnages, ses fontaines, ses degrés de marbre ; mais le plâtre de la maquette s'effrite,

disparaît sous la poussière. Cependant, nul n'empêche les gens de Toboso d'y rêver.

Les laissant à leur songe, nous filons vers Campo de Criptana, l'un des lieux de l'épopée quichottesque, le plus célèbre peut-être puisque c'est là que le héros de Cervantès s'élança à l'attaque des moulins. De ces moulins de légende deux fonctionnent encore, ailes écartelées dans le ciel bleu et brûlant. Une barre énorme, faite de deux arbres liés par des anneaux de fer, sert à orienter les ailes.

C'est du bas de cette colline que Don Quichotte est parti à l'assaut. J'entends sur la terre sèche de la plaine *manchega* retentir les sabots de Rossinante. La route du chevalier errant n'est pas si précise qu'on puisse situer avec exactitude l'endroit par lequel, lance en avant, il est monté vers l'ennemi aux bras immenses, mais de là-haut on a l'impression qu'il est partout présent, venant des quatre points cardinaux.

De la quarantaine de moulins qui existaient au moment où Cervantès écrivit *Don Quichotte*, il en reste une douzaine, la plupart en ruines. L'un d'eux est couché, pareil à une colonne ; sans doute celui que combattit le Chevalier de la Triste Figure.

Des oiseaux font ripaille avec les grains tombés des sacs. Conduit par le meunier je monte au sommet de la tour ; la pièce est percée de lucarnes. On est à hauteur du ciel, et peut-être est-ce de l'avoir ainsi, autour de soi, si proche, qu'on ressent une paix d'une qualité si rare, que l'on savoure un silence à nul autre pareil. Les bois des engrenages (chêne et noyer), polis par l'usure, brillent au-dessus de la meule de granit immobile. Une matière grisâtre emplit une sorte de cuve ; quand je plonge ma main dedans, je la ressors blanche de farine. De me savoir chez un contemporain de Cervantès m'inspire du respect. Voilà enfin un témoin irrécusable ; comment douterait-on de la réalité de Don Quichotte dans un endroit pareil ?

Mais d'autres lieux nous appellent. Ce que va nous proposer notre prochain voyage c'est une énigme policière. Deux villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître Cervantès : Alcazar de San Juan et Alcala de Hénarès. L'une et l'autre possèdent un registre des actes de baptême où figure le nom de Miguel Cervantès. Bien que les érudits aient tranché en faveur de Alcala de Hénarès, les habitants de Alcazar de San Juan ne renoncent pas si facilement à leur illustre fils. Chacune des villes a une maison natale, avec une inscription lapidaire rappelant que c'est véritablement là que l'écrivain est né, et pas ailleurs. La moindre discussion sur ce sujet prend à Alcazar de San Juan un tour passionné ; si vous paraissez mettre en doute les raisons que l'on vous donne, vous êtes tenu pour hérétique, le fagot vous menace. La Sainte Inquisition littéraire est fin prête pour l'autodafé. Les franciscains, qui ont en charge l'église où se trouve l'acte de baptême, ne sont pas les moins exaltés.

A Alcàla de Hénarès, on est plus calme, car tous les cervantistes de

qualité s'accordent pour dire que c'est bien là que l'auteur de *Don Quichotte* est né. Mais il y a quelque flottement au sujet de la maison natale ; on en a changé plusieurs fois.

L'archiviste de la mairie, qui nous a fait visiter la ville, a quatre-vingts ans. C'est un Castillan racé, au beau visage. Il a choisi de vivre à l'époque de Cervantès ; meubles, tableaux, livres qui emplissent sa maison sont du XVIe siècle. On a l'impression de parler à un contemporain de l'écrivain.

Tandis que nous allons dans les rues d'Alcala, tout entières consacrées à la gloire cervantine (boutiques, bistrots ont des enseignes qui rappellent que Cervantès est un concitoyen), le vieil homme nous dit : « Venez, je vais vous montrer la maison que j'avais choisie pour être celle de Cervantès. Elle se trouve derrière l'église. C'est vous dire si elle est bien placée. Et parfaitement conservée. Alors que celle qu'on a prise est en ruines, sans caractère. Et remarquez qu'il n'est pas plus sûr que ce soit la bonne que celle que vous allez voir. Alors, ne valait-il pas mieux prendre la belle ? Pour les touristes ç'aurait été parfait : ils visitaient l'église et n'avaient plus ensuite qu'à traverser la rue. A Tolède, pour la maison du Greco, on ne s'y est pas pris autrement. »

L'indignation de mon interlocuteur me gagne. Oui, pourquoi n'a-t-on pas choisi cette maison à escalier de style, aux balcons ouvragés ? Dans le genre maison natale on ne fait pas mieux.

Le vieux guide allume une cigarette de la grosseur du pouce, hausse les épaules, rejette en arrière son sombrero noir : je le sens découragé par tant de sottise.

Quand je lui dis que les gens de Alcazar de San Juan revendiquent la paternité de Cervantès, il hoche la tête, me montre du doigt la terre brûlante : « Non, il est né ici, dit-il. Le seul ennui que nous ayons c'est pour la maison. » Les prétentions des San Juanistes n'ont pas l'air de l'inquiéter le moins du monde.

Mais nous n'avons pas le temps de prendre parti entre les deux villes rivales ; nous roulons déjà du côté de l'Èbre, vers les environs de Saragosse où d'admirables aventures devaient arriver à Don Quichotte et à Sancho ; entre autres celle de la barque et du château enchantés.

C'est la tête pleine du roman de Cervantès que j'approchais de ces endroits sacrés. L'Èbre ! Ce nom sonore, bref, me paraissait le gage de découvertes pleines d'enseignements poétiques. Mais là encore la puissante imagination de Don Quichotte a transmué en or le plomb vil : l'Ebre n'est qu'un ruisseau bourbeux, large de deux mètres. Quant au château, il se trouve au centre du village de Pedrola, à une trentaine de kilomètres de Saragosse, et il appartient encore, comme au temps de Cervantès, à la famille des ducs de Villahermosa.

C'est avec respect que nous avons franchi le portail que Don Quichotte et son écuyer avaient passé trois siècles et demi avant. A dire vrai, le

château, vu de la grand-rue du village, ressemble surtout à une maison de campagne ; point de tourelles ni de poivrières, point de donjons ni d'échauguettes. Les châteaux en Espagne, quand ils existent vraiment, ressemblent peu à ceux des bords de la Loire. Mais il n'en est aucun au monde qui ait des titres de gloire littéraire aussi éclatants, aussi unanimement reconnus que le château des Villahermosa.

Assis sur l'une des marches de l'escalier d'honneur — celui-là même que Don Quichotte et Sancho ont gravi, accompagnés par le duc et la duchesse — j'ai relu les chapitres qui ont pour cadre l'endroit où je me trouvais. C'était ici même que Sancho s'était vu confier le gouvernement de son île ; dans la cour que j'avais sous les yeux, lui et son maître, montés sur un cheval de bois, avaient fait un fantastique voyage céleste. C'était là également que la foi jurée par Don Quichotte à Dulcinée lui permit de résister aux charmes des demoiselles d'honneur de la duchesse...

Le grotesque et le sublime, l'émouvant et le comique, la féerie et la réalité qui entrecroisent sans cesse leurs fils dans l'œuvre de Cervantès prenaient dans un endroit pareil une vigueur neuve. Et plus encore en me souvenant que l'écrivain, captif des Maures, manchot, emprisonné deux fois dans sa patrie, réduit à la misère, a fait sa propre caricature en décrivant son héros.

Le majordome, un Espagnol au teint blanc, aux yeux bleus, voulut bien me faire visiter l'intérieur du château. Les fenêtres étaient fermées ; un enfant les ouvrait à mesure que nous passions de l'une à l'autre des vastes pièces ornées de portraits de famille, peints dans le style de Zurbaran ou de Velasquez. Tentures rouges, meubles noirs : j'avais l'impression de voir l'Espagne pour la première fois. Ce n'était pas une demeure que je découvrais, mais une âme, celle d'un peuple, avec son passé, sa gloire, présents sous mes yeux.

Comme les maisons de l'aristocratie arabe, le château des Villahermosa a deux aspects : la partie tournée vers la rue est d'une banalité proche de la laideur ; mais tandis que nous pénétrions plus profondément dans le château nous découvrions, par les fenêtres et les balcons, un jardin d'abord, puis un parc admirables. Toute la façade intérieure est recouverte de feuillage, à une exception près : le blason.

La tradition veut que Cervantès ait écrit la deuxième partie de *Don Quichotte* dans le château ; on montre même le fauteuil dans lequel il se serait assis, dur et étroit. Il paraît peu probable que le misérable écrivain ait été l'hôte d'une aussi illustre maison. Une inscription, dans la cage de l'escalier d'honneur, rappelle que Don Quichotte et Sancho ont été les hôtes du château. Tous deux, en levant la tête vers les armes des Villahermosa qui surmontent chaque porte, ont dû être ravis de voir qu'elles comportaient deux cornes d'abondance débordantes de fruits. La récompense de leurs exploits dut leur sembler enfin proche.

C'est ainsi que mêlant le songe à la réalité, les personnages du roman et ceux dont les portraits couvraient les murs, j'allais d'une salle à l'autre. Ce que j'ignorais encore c'est que la réalité l'emporterait une fois de plus sur la fiction, et que parmi les ancêtres des Villahermosa, il s'en trouvait un au moins qui s'égalait à Don Quichotte par son goût de l'absolu, par son sens héroïque de la foi. Je n'allais pas tarder à le découvrir.

Quand le majordome me conduisit sur un balcon d'où l'on dominait le jardin et le parc, je fus ébloui. Nous venions de parcourir mille kilomètres, depuis la Manche jusqu'à la capitale de l'Aragon, sur une terre brûlée ; la seule eau que nous avions rencontrée au cours de notre longue errance était celle de l'Ebre étroite, limoneuse ; et soudain, nous n'avions plus devant nous que des fleurs et des arbres splendides, une ombre fraîche qui plongeait le parc entier dans une nuit verte. Tout se passait comme si les enchanteurs, ennemis de Don Quichotte, avaient touché la terre de leurs baguettes pour lui donner cet aspect d'oasis.

« Vous n'avez pas tout vu », nous dit le majordome. Montant quelques marches, nous le suivîmes dans un couloir blanc, peint à la chaux. A mesure que nous avancions, nous découvrions que ce couloir était une rue, éclairée par des lucarnes sous un toit en soupente ; elle se brisait à angles droits, de sorte que, alors que nous croyions en avoir atteint le bout, elle se prolongeait, repartait dans une autre direction.

Tous les vingt mètres environ, nous passions devant une croix d'un rouge sombre ; sous chacune d'elles était tracé un chiffre romain, d'une façon maladroite, comme si la main qui l'avait peint eût tremblé.

Cette rue traversait les ruelles, les enjambait sur des arches. De temps à autre, par l'une des lucarnes, nous apercevions le village au-dessous de nous, puis nous remarchions sur les toits. Enfin, nous arrivâmes dans une loge qui s'ouvrait au-dessus du chœur de l'église, à hauteur des pointes des tuyaux d'orgues.

Tandis que nous revenions vers le château : « C'est une ancêtre des ducs qui a fait construire cette rue, dit notre guide. Ces croix, elle les a peintes avec son sang. »

Comme si ces paroles avaient eu le pouvoir de rappeler une ombre, à l'instant j'imaginai cette dame, vêtue de noir, dans le long couloir qui la reliait à l'église, veines ouvertes.

En revenant dans le parc tout retentissant du chant des oiseaux, frémissant au souffle du vent, je crus comprendre mieux que je ne l'avais fait jusque-là l'âme espagnole et l'œuvre de Cervantès, en découvrir le double et éternel aspect : l'un tourné vers le monde, l'autre vers l'absolu.

MARC BERNARD

LORD DUNSANY

par PAUL MORAND

ILLUSTRE *en Irlande, célèbre en Angleterre, de très bon renom en Amérique, lord Dunsany n'est pas connu en France ; c'est une étrange injustice.*

Si l'on se réfère aux dictionnaires biographiques, il ne se peut rien imaginer de plus conformiste que la personnalité de lord Dunsany. Descendant de la noble famille irlandaise des Plunkett, 18e *baron du nom, élevé à Oxford et à Sandhurst, ayant succédé au titre en* 1899, *fait la guerre des Boers dans les Coldstream Guards et celle de* 1914 *dans les Inniskilling Fusiliers, Edward John Moreton Dax Plunkett, baron Dunsany, chargé de diverses missions diplomatiques, veneur et joueur d'échecs, propriétaire de Dunsany Castle dans le Comté de Meath, vit dans sa maison natale du comté de Kent en gentilhomme terrien.*

*Mais si l'on se réfère à son œuvre de dramaturge, de romancier, de poète et de mémorialiste, le conformisme s'anéantit aussitôt. La fantaisie, depuis la plus légère jusqu'à la plus profonde, un génie aérien qui survole tout obstacle technique, maître d'une manière qui resta un demi-siècle sans imitateurs, lord Dunsany, qui fit les beaux jours de l'*Abbey Theatre *et des* Irish Players, *est le descendant direct de ces grands Irlandais qui jugèrent ou frondèrent leur époque et qui ont nom Congreve, Farqhuar, Goldsmith, Sheridan, jusqu'à Wilde et Shaw. Il est l'égal de Yeats et de Synge qui du moins, chez nous, ne sont pas ignorés.*

En adaptant quelques-unes de ses plus courtes pièces, j'ai cherché à rétablir cette liaison, négligée jusqu'ici, entre deux époques et voulu montrer que ce dramaturge de soixante-dix-sept ans est, à mon avis, un des pères de notre jeune théâtre. A Beckett, Ionescu, Hanotaux, Adamoff, etc., il a montré la voie. Dès 1909, *époque sinistre où l'art dramatique gisait dans les fers, Dunsany avait choisi le théâtre en liberté.*

P. M.

LA PORTE ÉTINCELANTE

un acte de LORD DUNSANY

Adaptation de PAUL MORAND

JIM, *voleur*
BILL, *voleur* } *morts, l'un et l'autre.*

L'action se déroule de nos jours.

Le lieu solitaire, situé anonymement parmi de gros blocs de rochers noirs, est parsemé de bouteilles de bière non débouchées. Au fond, un mur de granit à large appareil, dans quoi est ménagée la Porte du Ciel, toute en or, à deux battants. Au-dessus, l'abîme stellaire.

Au lever du rideau, Jim débouche avec lassitude une bouteille de bière. Il la couche avec un soin infini : elle est vide.

Un rire lointain, saugrenu, déplaisant, se fait entendre à la cantonade. (Le geste de Jim et ce même rire se répèteront pendant toute la pièce.)

Des bouteilles de bière, on en découvre partout, derrière les rochers ; il en descend sans arrêt des cintres, à portée de Jim. Il en ouvre un certain nombre : elles sont toutes vides.

JIM (*il en soupèse une*). — Celle-là doit-être pleine. (*Elle est vide comme les autres.*)

A gauche, une chanson se fait entendre. Entre Bill, portant au-dessus de l'œil la trace d'une balle. Il fredonne « Rule Britannia ».

BILL (*s'arrêtant de chanter*). — Mais... mais... Que vois-je : une bouteille de bière ! *La bouteille est vide. Bill contemple au loin l'espace étoilé.*) J'en ai ma claque de ces N. de D. de grandes étoiles, là, au-dessus, assez de cette muraille de rochers ! Je me morfonds sur cette chaussée depuis... depuis... (*Cherchant à se rappeler.*) Il doit bien y avoir vingt-quatre heures que le proprio de la maison que je... visitais a sorti son feu et m'a lâché ce pruneau... (*Il tâte son front.*) Il aurait pu vraiment s'en dispenser... J'allais tout de même pas le buter... J'en avais qu'à son argenterie... Pour faire drôle, ça m'a fait drôle... Tiens, une porte... Ma parole, c'est la Porte du Ciel !... Ça va... ça va... (*Il reste un temps à regarder en l'air.*) Celui-là, de mur, pas question de l'escalader... il n'en finit pas de monter.

(*Bill frappe à la Porte et attend.*)

JIM (*montrant la Porte.*). — C'est pas pour nous autres.

BILL. — Tiens, un mec... Il a été pendu, celui-là... Ma parole, c'est le vieux Jim !

JIM (*avec lassitude*). — Salut...

BILL. — Depuis quand qu't'es là, Jim ?

JIM. — Depuis toujours...

BILL. — Dis donc, Jim, tu t'rappelles pas d'moi ? C'est toi qu'as appris à Bill, à ton p'tit Bill, à piquer les verrous, quand il était encore un lardon, un bon à rien, un raide, sans un radis ; et qui n'en aurait jamais eu si t'avais pas été là. (*Jim le regarde vaguement.*) Moi, que j'te cause, j't'ai jamais oublié, Jim. J'en ai fait des casses, depuis... Mon business, j'l'ai agrandi jusqu'aux grandes maisons. A la campagne, même... Plus même que des maisons, des résidences ! J'ai gagné du pèze et tous m'ont respecté. Suis devenu un citoyen, Jim, une lame, un caïd, réglo et tout. Le soir, sur terre, au coin du feu, il m'arrivait de me vanter, de dire : « Jim, je le vaux. » Pas vrai, vieux Jim ! Un grimpe-en-l'air comme toi, ça s'égale pas. Marcher sur un escalier craquant, à l'heure où tout dort, avec un klebs dans la niche et des tas de machines résonnantes semées partout, et des portes qui grincent dès qu'on y touche, et toujours quelqu'un de malade, en haut, sur qui on comptait pas, quelque insomnieuse, qu'a rien de mieux à faire qu'à écouter... Ça t'rappelle rien, Bill ?

JIM. — Tu parles d'ailleurs...

BILL. — Bien sûr, Jim. S'agit d'la Terre...

JIM. — Y a rien d'autre que la Terre.

BILL. — J'tai jamais laissé tomber, Jim, tu sais ; jamais... Je tricoterais bien de la langue, comme les autres, à l'église, mais sans cesser de te repenser à Putney, dans cette p'tite carrée où je vois encore le proprio, son flingue dans une main et une bougie dans l'autre, fouillant partout pour te trouver, et toi, qui le suivais, sans même qu'il s'aperçoive que tu étais dans son dos ! Mince alors !

JIM. — Putney ? Qu'é qu'c'est qu'cà ?

BILL. — Rappelle-toi, Jim... Mon gagne-pain, je te le dois. Douze piges, qu'j'avais. C'était l'printemps... La banlieue toute en fleur... Au numéro 25 de la rue Neuve... Je r'vois encore l'autre, le lendemain... avec sa face de con... y a bien déjà trente ans d'ça...

JIM. — Des années ? Qu'est-ce que c'est que ça, des années ?

BILL. — Voyons, Jim !

JIM. — Ici, pas d'espoir... Donc, pas d'avenir... Pas d'avenir, donc pas de passé... Ici, c'est le présent... on y est amarré. Pas d'années, ici... Rien... rien...

BILL. — Remets-toi, Jim. Tu penses à la citation : *Vous qui entrez, laissez toute espérance.*

Je les collectionnais, moi, les vieilles citations, tout comme le gars Shakespeare ; pourrais citer, ça fait coquet, mais ça ne signifie rien. A

quoi bon dire *cestuy* quand on peut dire *çuilà ?* Laisse choir les citations, Jim, des trucs à la gomme !

JIM. — Je te le répète : pas d'espoir.

BILL. — Te fais pas d'mourron. Remets-toi, que j'te dis. Tout l'espoir habite là derrière...(*Il montre la Porte.*)

JIM. — Oui, oui. C'est pourquoi qu'elle est fermée ! Pas pour nous c'te Porte... Depuis qu'tu causes, j'commence à m'rappeler de la Terre... Là-bas, c'est du pareil au même. Plus ils *en* avaient, moins y en avait pour nous...

BILL. — Tu vas te r'mettre quand je te dirai ce que j'apporte. T'as d'la bière ? Bien sûr ? Alors, pas de gémissements.

JIM. — Les bouteilles sont vides.

BILL (*se levant du rocher où il est assis et montrant Jim du doigt*). — Un gars qui s'dit sans espoir, et qu'espère trouver d'la bière dans chaque bouteille qu'il ouvre !

JIM. — J'espère en trouver une goutte, quelque jour... quoiqu'j'sais bien qu'j'en trouv'rai pas... Mais des fois que c'truc d'attrape-nigaud n'fonctionnerait pas et qu'il y en aurait *une* avec de la bière ? Une seule...

BILL. — T'en as ouvert des combien, d'bouteilles ?

JIM. — J'sais pas... J'suis là à déboucher depuis des.... depuis... depuis... (*Il se frotte le cou et la nuque, pensivement...*) Depuis toujours, Bill...

BILL. — Pourquoi qu't'arrêtes pas ?

JIM. — J'ai trop soif, Bill. Trop soif...

BILL. — Et moi, Jim, qu'est-ce que tu crois qu'j'ai apporté ?

JIM. — J'sais pas. J'tiens pas à savoir, J'en ai quine. Rien n'sert à rien. Tout est bon à nib.

BILL (*montrant encore une bouteille vide*). — Ce rire, Jim ?

JIM (*étonné de la question*). — Ce rire ?

BILL (*déconcerté, honteux d'avoir posé évidemment une question idiote*). — Un copain ?

JIM. — Un copain ! (*Il rit. Le rire lointain lui fait écho, longuement.*)

BILL. — Sais pas. Moi, j'te répète : qu'est-ce que tu crois qu'je possède ?

JIM. — Quoiqu' tu possèdes, ça servira à rien. Même pas un gros billet.

BILL. — Mieux qu'un grand format, mieux qu'un sac ! Jim ! Tâche de t'rappeler, mon Jim ? T'as pas l'souvenir quand on cassait les coffres ? Ça t'dit rien ?

JIM. — Vaguement... Des couchers de soleil... Des chalumeaux oxhydriques... De grandes lueurs jaunes... Des portes à larges battants...

BILL. — L'*Ours bleu*, à Wimbledon, ça te dit rien ? Fameuse taverne !

JIM. — Oui... J'y suis... Une salle d'or... de la bière d'or... sur le comptoir, de la bière, des mares d'or... sur le zinc une barmaid avec une tignasse d'or... Elle doit être maintenant de l'autre côté de la Porte, parmi les anges, avec ses cheveux d'or... avec son même sourire d'autrefois, si l'un des séraphins lui tourne le quolibet... et ses jolies quenottes brillantes... Elle doit être assise près du Trône, très près ; rien à dire sur Jane, une régulière.

BILL. — Non, rien à dire sur Jane.

JIM. — Moi, les anges... Veux pas les voir... Mais si je pouvais retrouver Jane... (*il indique de la tête l'endroit d'où part le rire*), l'Autre pourrait toujours rigoler... même que je voudrais chiâler, à la pensée de revoir Jane. Mais on peut pas chiâler ici, Bill.

BILL. — Tu la reverras, Bill.

(*Jim ne fait aucune attention à ces derniers mots. Il continue à déboucher ses bouteilles.*)

BILL. — Tu la reverras. Tu veux aller au paradis, pas vrai ?

JIM (*sans lever les yeux*). — Si je veux !

BILL. — Jim ? Tu sais ce que j'apporte avec moi ?

(*Jim, sans répondre, continue sa besogne.*)

BILL. — Tes coffres-forts, tu t'en rappelles, Jim ? Tu t'rappelles de mon vieux casse-noisette qui les cassait comme des noix ?

JIM (*brandissant une bouteille*). — Encore une... vide...

BILL. — Mon vieux casse-noisette, je te l'apporte ! On me l'a laissé... Sans doute pour qu'il témoigne contre moi...

JIM. — Ici, rien ne sert de nib.

BILL. — J'irai au ciel, Jim ! T'viendras avec moi, parce que tu m'as appris à gagner ma vie. C'est bon pour les anges d'être heureux là-dedans, quand il y en a des qui restent à la porte. Moi, pas. Je ne s'rai heureux que si tu entres avec moi.

(*Jim continue sa besogne.*)

BILL. — Jim, t'y verras Jane. Tu m'entends ? Tu vas voir Jane, nous allons la voir.

JIM. — Cette porte, tu la passeras jamais, Bill.

BILL. — Elle n'est qu'en or pur. C'est mou comme du plomb. Serait-ce de l'acier, le vieux casse-noisette l'aurait.

JIM. — Jamais !

Bill dresse un rocher contre la Porte, y monte, se hisse jusqu'au loquet, le travaille (se servir d'un fouet à œufs) tandis que Jim continue à entasser les bouteilles. Des débris de la Porte et des écrous d'or commencent à tomber.

BILL. — Vois : le vieux casse-noisette n'en fait qu'une bouchée, de ta Porte. Autant dire du frometon...

JIM. — Tu pourras pas, Bill...

BILL. — C'est pas m'connaître. J'rentre dedans comme dans un frometon, que j'te dis !

JIM. — Imagine qu'ça a un kilomètre d'épaisseur... un million de kilomètres... un milliard...

BILL. — Impossible. Une porte, ça doit s'ouvrir : ça ne peut pas avoir plus de quatre centimètres, sinon elle s'ouvrirait pas, même pour un archevêque !

JIM. — T'rappelles ce coffre qu'on a crevé une fois, plein de charbon ?

BILL. — Ici, c'est pas un coffre, Jim, c'est le Ciel ! Le Ciel, avec ses vieux saints à auréoles, brillantes comme des fenêtres par nuits d'hiver. (*Il fait crier la Porte.*) Des nuées d'anges-hirondelles, sur le toit du cottage, la veille de leur départ...

(*La Porte grince.*) Des vergers pleins de pommes, le Tigre et l'Euphrate, comme dans la Bible... Une Cité d'or pur, pour ceux qu'aiment ça, et pleine de pierres précieuses. (*La Porte gémit.*) J'en ai marre des cités d'or et des gemmes... J'irai dans les champs, au bord du Tigre, au bord de l'Euphrate. Ma vieille, je l'y retrouverai. Elle était guère satisfaite du métier de son fils. (*Il continue à s'acharner sur la Porte.*) Une bonne mère, qu'elle fut... Une bonne femme de mère, qui doit être là, gentille aux anges, assise à les écouter chantant, les calmant s'ils se foutent en rogne... Si les bonnes mères ont accès ici, ma vieille en est ! (*Soudain.*) Jim ! Ils l'ont pas montée contre moi, dis ?

JIM. — Ça serait assez leur genre...

BILL. — N'y aurait-il qu'un verre de bière au ciel, ne resterait-il qu'un plat de tripes aux oignons, ça serait pour moi, des fois que je r'trouverais ma vieille. Personne comme elle pour connaître mes habitudes. J'rentrais n'importe quand, par la fenêtre, elle savait toujours qu'c'était moi. (*Il continue à forcer la serrure.*) Tiens, si elle m'entend turbiner, de l'autre côté de la Porte, elle saura bien qu'c'est moi. Il va y avoir des flots de lumière, et il faudra que mes yeux s'y fassent avant que je la voie... Mais entre des millions d'anges, je la repérerai. Y en avait pas deux comme elle sur la Terre, y en a pas deux comme elle au Ciel. Tiens ! Voilà que j'passe à travers, Jim ! Encore un peu et mon vieux casse-noisette a réussi son coup ! Ça vient ! J'sens qu'ça vient... Jim !

(*Les battants de la Porte s'entrouvent, arrêtés par le rocher.*)

BILL. — Jim ! Je l'ai ouverte ! J'ai ouvert la Porte du Ciel ! Un coup de main, Jim ! Fais gaffe !

(*Jim, bouche bée, s'interrompt un moment, puis, en secouant tristement la tête, se remet à déboucher les bouteilles.*)

JIM. — Encore une de vide !

BILL (*plongeant ses regards dans l'abîme étoilé qui s'enfonce sous le Lieu solitaire*). — Des étoiles ! Des Nom de Dieu d'étoiles...

(*Il recule le rocher sur lequel il était assis. Les battants de la Porte s'ouvrent lentement. Jim saute et vient à la rescousse ; chacun, à un battant, recule, la face à un balcon.*)

BILL (*appelant*). — Mère ! Où es-tu ? Es-tu là ? C'est moi, ton Bill...

(*La Porte est maintenant grande ouverte sur la nuit étoilée.*)

BILL (*titubant, contemple le Néant interstellaire*). — Merde ! des étoiles ! Nom de Dieu de foutues grandes étoiles... (*Fermement.*) Y a pas de Ciel, Jim !

(*A ce moment, le rire violent et cruel s'élève au loin. Il croît, il devient immense en se répercutant.*)

JIM. — Ça Lui ressemble... Juste ce qu'Il ferait ! C'est tout Lui !...

(*Le rideau tombe, tandis que le Rire se prolonge.*)

RIDEAU

UNE VISITE A LORD DUNSANY[1]

par BERTRAND DE LA SALLE

LORD DUNSANY est une figure de la littérature anglaise qui paraît déconcerter la critique. Je n'ai pu recueillir sur lui que des avis contradictoires. On dirait qu'il est à la fois inconnu et célèbre. Pour les uns, un écrivain apprécié seulement des *happy few*, pour les autres un auteur populaire à succès. On s'accorde toutefois à vanter son style. Mais l'Angleterre d'aujourd'hui est devenue assez indifférente aux qualités du style, aussi bien chez l'homme de lettres que chez l'orateur.

Approcher Dunsany par son œuvre est également malaisé. Il a publié cinquante-quatre volumes (pièces, nouvelles, récits de guerre, souvenirs, voyages), presque tous épuisés et introuvables. A cette difficulté matérielle s'ajoute l'impossibilité de l'enfermer dans les limites d'un genre déterminé. Il se présente à la fois comme un conteur, un dramaturge, un auteur de comédies légères. Comme un poète et un créateur de mythes, mais aussi comme un humoriste. Et lorsqu'on parcourt son volume de souvenirs, il semble qu'à part les grands voyages, ce soit la chasse et non la littérature qui ait tenu la première place dans la vie de cet ancien officier.

Avant d'aller lui rendre visite, essayons cependant de placer son œuvre dans le temps. Dunsany a débuté dans les lettres en 1905, en publiant *Les Dieux de Pegana*, suite de récits éminemment caractéristiques de son inspiration et qui constituent une vaste mythologie née tout entière dans l'imagination de l'auteur. D'autres contes vont suivre, dans la même veine. En 1907, Dunsany débute au théâtre avec *La Porte étincelante*. Ses cinq premières pièces seront réunies en volumes en 1914. En 1921, sera représentée à Londres une comédie : *If*. Puis Dunsany compose un drame

1. Edward Plunkett, dix-huitième baron Dunsany (prononcez Deunesainy), est né le 24 juillet 1878 au château de Dunsany en Irlande. Elevé à Eton, il se destina à la carrière militaire comme son père et servit sur le front français où il fut blessé en 1916. Il épousa en 1904 lady Beatrice Villiers, fille du septième comte de Jersey, dont il eut un fils, actuellement colonel.

historique sur Alexandre le Grand et un grand nombre de pièces variées, le plus souvent en un acte. Beaucoup d'entre elles seront plus tard diffusées à la radio, mais il ne semble pas que Dunsany ait à nouveau abordé la scène londonienne. Il s'orientera de plus en plus vers la poésie (*Fifty Poems*), le roman, et surtout le conte.

⁂

Lord Dunsany habite, la majeure partie de l'année, à 50 kilomètres de Londres, une toute petite gentilhommière dominant un modeste vallon. C'est là qu'il m'accueille, géant affable et superbe, portant allégrement ses soixante-dix-huit ans. A ses côtés sa femme, discrète, se déplace comme furtivement autour de la table à thé, dans un petit salon si encombré d'objets que je n'y distingue rien tout d'abord, même pas le portrait de la maîtresse de maison. Elle et ses deux sœurs furent parmi les plus belles jeunes filles de leur génération. Deux cockers blonds se nichent dans les bras de leur maître, lequel s'est assis dans un profond fauteuil. Il agitent frénétiquement des queues immenses, inattendues chez cette race de chiens.

— La manie de couper la queue des chiens est une des tares de la société, dit Dunsany en guise d'entrée en matière. Quelle sauvagerie, quelle horrible cruauté ! Et nous nous prétendons civilisés. Et nous coupons la queue des chiens...

Il va continuer un bon moment sur ce thème, accumulant des détails horribles, et finit par s'aviser de ma perplexité. Une petite flamme s'allume dans son regard bleu gris, il jette :

— Car enfin, cela ne se mange même pas, la queue des chiens ! On ne peut en faire de l'*Oxtail soup*. Alors ? Vous voyez, *ils* n'ont aucune excuse à donner.

— Mais *ils* sont ainsi, reprend-il. C'est comme la publicité. Ils dépensent des milliards en pure perte, puisqu'il ne s'agit jamais que de vanter un produit aux dépens d'un autre exactement similaire. Mais *ils* sont puissants. J'ai eu tort de m'en prendre à eux. Ils peuvent faire beaucoup de tort à un auteur dramatique. Empêcher ses pièces d'être représentées...

Je pose une question.

— Oui, j'avais écrit une pièce intitulée *Fromageo* (*Cheeso*), où je me moquais d'eux. *Ils* se sont vengés. Il y a des gens dont on peut faire impunément la satire. Les femmes des évêques, par exemple. Elles ne sont pas syndiquées, pas organisées. Mais ne vous en prenez jamais aux maîtres de la publicité ou, par exemple, aux gens qui sont derrière la traite des blanches...

A ce point de la conversation, je commençais à me sentir passablement mystifié. Qu'il y ait un côté mystificateur chez Dunsany, cela est certain, bien explicable par son ascendance irlandaise, et plus que perceptible

dans son œuvre. Mais de saisir ce trait sur le vif provoquait en moi une légère inquiétude. Car sa bonne foi était totale. Ce n'était pas moi qu'il cherchait à mystifier. Il était lui-même jusqu'à un certain point le prisonnier d'un de ses propres mythes : la malfaisance des dieux de la cité industrielle moderne.

Je voulus changer la conversation :

— Vous avez consacré à la France un livre que je n'ai pu me procurer mais dont on m'a dit grand bien.

— Oui, il s'appelle *Unhappy Far-Off Things* et a été publié en 1919 quand je suis revenu du front. Il est consacré à votre pays et aux malheurs de son peuple lors de la guerre déclenchée par le kaiser. Je regrette qu'il n'ait pas été traduit en français.

— Parlez-vous le français ?

— Je l'ai appris comme on l'apprend à Eton... Et je n'ai guère eu l'occasion de le pratiquer qu'au cours d'un voyage dans le Sahara. Avec les chameliers arabes. Ce ne devait pas être du très bon français...

Lord Dunsany reprend :

— En 1917, j'étais dans la boue des tranchées, sûr que je n'en reviendrais pas. Pendant ce temps-là, les États-Unis s'enthousiasmaient sur mes premières pièces, Broadway applaudissait la *Porte étincelante*... Quand j'en ai réchappé, je me suis dit qu'il ne fallait pas que cela fût en vain. J'ai écrit ce livre sur la France et puis ma grande pièce : *If*, qui a été jouée deux cents fois à Londres. Vous ne la connaissez pas ? Oh ! Je vais vous en lire une scène...

⁂

La pièce la plus représentative de l'inspiration de Dunsany, dans ce qu'elle a de plus original, reste toutefois, de l'aveu même de l'auteur, *Les Dieux de la Montagne*, trois petits actes représentés pour la première fois à Londres le 1er juin 1911, au théâtre de Haymarket.

Là, nous entrons de plain-pied dans cet univers proprement dunsanien, peuplé de dieux et d'idoles, de rois, de mendiants, de voleurs. Nous apprendrons comment des mendiants, affamés dans une ville qui a oublié la charité, imaginent de se faire passer pour des dieux afin de se faire nourrir. Mais les vrais dieux, les idoles de pierre verte qui siègent dans la montagne, vont moins se venger que rétablir l'ordre. Car les mendiants, sous leur déguisement, ont jeté le doute dans le cœur des citoyens. Il ne faut pas que les dieux puissent être discutés. Et les mendiants, changés en statues, deviendront donc des dieux authentiques aux yeux des habitants de la ville.

Dans l'œuvre de Dunsany, les dieux sont cruels, vindicatifs, buveurs de sang. Une sombre ironie les anime à l'égard des hommes, dont ils se moquent, mais dont aussi ils ont besoin pour leurs jeux. Et la folie des hommes les porte à déranger les dieux...

Qu'il y ait grande imprudence à déranger les dieux, c'est aussi un des thèmes favoris de Jean Giraudoux. En ce sens, on pourrait dire de Dunsany qu'il annonce Giraudoux. Mais sa première pièce, *La Porte étincelante*, fait plus qu'annoncer le *En attendant Godot* de Beckett. L'œuvre de Beckett présente avec celle de Dunsany une similitude troublante. Je vais demander à lord Dunsany s'il a lu la pièce de Beckett, qui vient de quitter l'affiche à Londres après une brillante carrière. Je n'obtiens qu'une réponse évasive. Ou bien Dunsany n'a jamais entendu parler de Beckett, ou il refuse de s'y intéresser.

— Ce genre de théâtre, dis-je, dont vous avez donné l'exemple il y a cinquante ans, passe aujourd'hui à Paris pour être tout à fait d'avant-garde.

Je vois que mon hôte ne comprend pas. Comment traduire en anglais avant-garde ? Et comment expliquer ce terme, en donner une définition ? J'y renonce et pose une autre question.

— T.S. Eliott ? Christopher Fry ? Dylan Thomas ? répond Dunsany. Quelle horreur ! Écrire une prose poétique, cela se comprend. Mais écrire des vers plus plats que la prose ? Et qui au surplus sont aussi dépourvus de sens que de musique. Non, je ne comprends pas cette école moderne. Je suis un classique. Quand j'ai envie de me mettre en train je lis volontiers la Bible.

— Pouvez-vous attribuer des sources à votre inspiration mythologique ? Pensez-vous devoir cette inspiration à l'Irlande ?

— Ma première jeunesse s'est passée en Angleterre, où j'ai été élevé ; je n'ai vécu en Irlande que plus tard. D'où j'ai tiré mes thèmes d'inspiration ? Je ne le sais pas. Je ne l'ai jamais su. C'était en moi, probablement. Ce que je peux vous raconter, c'est comment j'ai écrit la *Porte étincelante*. J'avais déjà écrit des livres, comme *Les Dieux de Pegana*. Mais l'idée d'écrire pour le théâtre ne m'était pas venue. C'est Yeats qui m'en a persuadé, alors qu'il dirigeait le théâtre de Dublin. Pas du tout par altruisme. La situation était la suivante à l'époque : le théâtre venait de présenter le *Baladin du Monde occidental* de Synge, et cela avait fait une sorte de scandale. Synge avait eu le tort de représenter les Irlandais comme ils sont et non pas comme ils voudraient qu'on les vît. Alors Yeats s'est dit que si mon nom figurait sur l'affiche, cela ramènerait peut-être au théâtre la clientèle des gens chic, les gens qui chassent à courre, vous savez. La société, en un mot.

Je ne puis m'empêcher d'observer que le sujet de la *Porte étincelante* paraissait singulièrement choisi pour, en 1907, ramener la bonne société au théâtre de Dublin.

— Mais je ne savais pas quel sujet traiter ! s'exclame lord Dunsany, comme en s'excusant. Et puis l'idée m'est venue en regardant un dessin que j'avais fait. Cela représentait un tout petit voleur essayant de fracturer une immense porte qui montait jusqu'au ciel. Cela m'a suggéré le décor. Parce que je pensais, voyez-vous, que le châtiment des voleurs

c'était d'être condamnés à ne pouvoir entrer dans l'Éternité que par effraction, et s'il n'y réussissent pas, tant pis pour eux, ils restent toujours à la porte.

Je revois lord Dunsany, déployé dans son grand fauteuil, sur les genoux un cocker à la longue queue battante, nous lisant des scènes de *If*. En vain lady Dunsany le prie-t-elle de se modérer, de remettre au moins les lunettes qu'il a rejetées.

— Qu'ai-je besoin de lunettes ?

Il mime les scènes, le langage familier des gens du peuple, le langage noble et soutenu qui convient lorsqu'on parle des dieux. Il est repris par sa jeunesse, sa vérité intérieure, les feux de la scène, la magie du beau style, de la grande écriture mise au service d'idées simples et de symboles spontanément surgis. Et je pense qu'il est peut-être le dernier représentant vivant du beau style dans la langue anglaise écrite, comme Churchill le serait dans le domaine de l'éloquence. Une autre comparaison va soudain s'imposer à moi, comme on peut comparer deux titans, deux êtres qui dépassent la mesure, chacun à leur façon, simplement parce qu'ils sont des titans. Et c'est le comte Keyserling que j'évoque, parlant des forces telluriques. Mais si Keyserling était tellurique, Dunsany, lui, est astral. (Les astres jouent un grand rôle dans ses mises en scène). Et la corde de la harpe résonne à la note juste, rien qu'à celle-là. Ce qui était loin d'être toujours le cas chez Keyserling.

Il faut prendre congé. Dans l'entrée, des images représentent les créateurs des œuvres du dramaturge, dans des costumes visiblement inspirés de l'esthétique de Bakst, des premiers ballets russes. Et puis partout, sur les cheminées, sur les balcons, presque dans les gouttières, des dieux, de petits dieux en cristal, en pierres dures, en porcelaine, en faïence, en verre. J'avais cru cette maison encombrée de bibelots. Mais non, elle est peuplée d'idoles.

De retour à Londres, je m'entretiens de Dunsany avec une femme d'esprit, qui connaît bien son œuvre. Faut-il croire avec lui qu'il a eu tort de vouloir déranger les dieux de la cité moderne ?

La dame à qui j'avoue mon trouble, à la suite de ma visite, sourit.

— Revenons sur terre, dit-elle. Je crois que le fond des choses, c'est que Dunsany était juste un tout petit peu trop excentrique pour son public.

— Pourtant l'excentricité est, en ce pays, non pas même tolérée, mais admise. Surtout quand elle vient d'Irlande. Regardez J. B. Shaw...

— Oui, mais Shaw savait toujours s'arrêter à temps. Il était sans doute conscient de son excentricité et savait donc lui imposer certaines limites. Dunsany ne voit plus les limites. Il n'y a pas de limites en lui.

BERTRAND DE LA SALLE

UN AGENT ROYALISTE SOUS LA RÉVOLUTION

LEMAITRE ET LE "VENTRILOQUE"

par Pierre Bessand-Massenet

En 1894, à Londres, l'officielle *Historical Manuscripts Commission* (Commission britannique des documents historiques) publiait dans un fort volume consacré aux archives du château de Dropmore vingt-huit bulletins secrets traitant des affaires intérieures de la France sous la Révolution et retrouvés dans les papiers de Lord Grenville. Celui-ci était, à l'époque de la Révolution, ministre anglais des Affaires étrangères, et les bulletins en question, échelonnés du 2 septembre 1793 au 22 juin 1794, lui étaient parvenus par le canal de son agent à Gênes, sir Francis Drake. En fait, ils émanaient d'un gentilhomme français émigré en Suisse, puis à Venise, le comte d'Antraigues, qui faisait un peu figure de ministre de la police dans les rangs de l'émigration, avec la confiance de son prince, Monsieur, le futur Louis XVIII.

Apprécié par les uns, méprisé par les autres, redouté de tous,

— Au-dessus du titre : L'insurrection du 13 Vendémiaire an IV (gravure de l'époque).

d'Antraigues, méridional et besogneux, féru d'intrigues, n'était pas étouffé par le scrupule, ni par la modestie. D'aucuns lui reprochaient d'avoir toujours, quand il travaillait, un œil sur le papier et l'autre braqué sur le coffre-fort des chancelleries. Un de ses collègues l'avait surnommé *la fleur des drôles*. Et sa propre femme, ancienne chanteuse d'opéra, émerveillée par les talents de son mari, lui écrivait un jour : « Prête-moi un peu de ton toupet, et je leur ferai des histoires qui n'auront ni père ni mère ! » Néanmoins sa sincérité politique, quoique sujette à l'extravagance, n'était pas en cause. « Je puis certifier à votre Seigneurie — faisait savoir Drake à Lord Grenville — que la personne de qui je reçois ces bulletins est un royaliste très décidé, qui est en rapport de correspondance continuelle avec Monsieur. »

Cette publication de l'*Historical Manuscripts Commission* fut aussitôt âprement discutée ; car la teneur de ces bulletins, soi-disant basés sur des renseignements recueillis à Paris par les informateurs clandestins de d'Antraigues, renversait tout ce que l'on savait alors de l'histoire secrète du gouvernement révolutionnaire et de ses luttes intestines. J. H. Clapham, dans l'*English Historical Review* et Aulard dans *La Révolution française* prétendirent démontrer que ces bulletins ne présentaient aucune garantie de véracité, qu'ils étaient sinon apocryphes, du moins de purs romans fabriqués par d'Antraigues, aventurier fertile, à l'affût de tous les moyens propres à séduire la crédulité des diplomates et soutirer l'argent des Cours étrangères.

Plus perspicace, Albert Mathiez, vingt ans plus tard, reprit l'étude de la question dans un livre appelé à faire date : *La Conspiration de l'Étranger*. Guidé par les précédentes recherches d'un autre érudit, Léonce Pingaud, qui avait entre temps consacré une biographie à d'Antraigues, Mathiez avait consulté aux Archives du quai d'Orsay deux registres provenant des papiers de Louis XVIII rapportés de l'émigration [1]. Ces registres contenaient les originaux des lettres adressées à d'Antraigues par ses informateurs parisiens. Lettres qui, à vrai dire, ne se laissent pas facilement déchiffrer, car les lignes apparentes ne relatent que des nouvelles insignifiantes, déjà connues du public, ou n'ayant trait qu'à des affaires privées ou de fictives opérations de commerce ; les vrais messages, les messages confidentiels, se trouvent dans les interlignes, transcrits à l'encre blanche, à l'encre sympathique. D'Antraigues avait dû soumettre le papier à un traitement chimique pour faire ressortir les caractères invisibles. Mais, depuis plus d'un siècle que ces missives sont retournées au secret des archives, les lignes ainsi révélées se sont à nouveau décolorées au point de redevenir par endroits presque illisibles.

Faute de temps, Mathiez n'effectua qu'un dépouillement sommaire et partiel. Ses conclusions étaient autant de points d'interrogation :

1. France, 628 et 629.

« Quels sont les informateurs parisiens de d'Antraigues ? Le rédacteur des lettres conservées aux Affaires étrangères garde naturellement l'anonymat ; mais il parle de ses collègues *Le Tronne* (ou *Le Trosne*) et *Thibaut*. Ces noms sont-ils des noms authentiques ou des noms de guerre ? Quelles personnalités recouvrent-ils ? Quel rôle celles-ci ont-elles joué sous la Terreur, à supposer qu'elles en aient joué un ? »

Bien entendu, les agents ne figuraient pas sous leur nom dans les messages à l'encre invisible ; ils étaient désignés par les pseudonymes, parfois des combinaisons de lettres ou des chiffres, B. B. ou 99. L'identification fut malaisée et progressive. D'abord, Mathiez avait déchiffré de travers l'un des pseudonymes tracés à l'encre sympathique : ce n'est pas *Le Tronne* ou *Le Trosne* qui est écrit comme Mathiez le crut, mais *Letraime*. Ainsi trompé, Mathiez s'égara vers un nommé Dutrône, vague agent d'un quelconque comité révolutionnaire, sans relation aucune avec l'agence royaliste. Alors que, dans la correspondance d'un individu arrêté pour conspiration en 1795 — correspondance qui fut publiée par ordre de la Convention — le nom de *Letraime* figure en toutes lettres. Ce *Letraime* était bien l'espion de d'Antraigues et s'appelait en réalité Lemaitre. C'était un avocat parisien, de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. *Letraime* était tout simplement l'anagramme de son nom [1].

Comment d'Antraigues fut-il amené à créer ce bureau d'espionnage qui devait durer presque autant que la Révolution ? Il s'en est expliqué lui-même ; il a révélé dans un de ses mémoires que l'idée d'avoir à Paris un centre d'activité royaliste fut contemporaine des premiers troubles révolutionnaires. Dès 1790 la Cour d'Espagne s'était, grâce à lui, ménagé les services de deux informateurs parisiens, agréés d'ailleurs par Louis XVI : l'un était précisément l'avocat Lemaitre, qui s'était déjà signalé sous l'ancien régime par son impétuosité compromettante, et l'autre, un ancien major de l'armée royale, le chevalier Sandrié des Pomelles : « Je connaissais celui-ci, pour l'avoir rencontré en 1784 chez le maréchal de Ségur, ministre de la Guerre, et pour l'avoir vu très souvent chez le vicomte de Ségur où je logeais [2]. » A Lemaitre et des Pomelles furent adjoints par la suite un magistrat originaire de Troyes, M. Sourdat, et un prêtre du nom de Brottier, que sa vie studieuse et retirée, sa réputation de physicien, de mathématicien et d'helléniste émérite, devaient mettre à l'abri de tout soupçon. Comme ils étaient quatre, leur association fut parfois surnommée, dans le jargon secret des royalistes, la « Tête carrée ». Mais le plus souvent on l'appelait la « maison de commerce » ou la « Manufacture ».

Ces authentiques et aventureux personnages étaient jusqu'à présent

1. Recueil de la correspondance saisie chez Lemaitre (an IV) p. 5, 10, 70. Cf aussi *Rapport de Bayard* (1795), Rec. Off. Suisse, vol. XIV et *Mémoire sur la Manufacture de Paris* (1795), Brit. Mus., Add. Mss., vol. 8055.

2. Compte rendu de d'Antraigues. Arch. Aff. Etrang., France, vol. 628, f° 23.

restés plongés dans la nuit de l'Histoire [1]. Je me bornerai ici à présenter le plus pittoresque de ces agents secrets, celui qui dans les lettres tracées à l'encre blanche était désigné sous le nom de *Letraime* : l'avocat Lemaitre. Turbulent Protée, Lemaitre fit à la fois office d'espion, d'informateur pour le compte de d'Antraigues, et de pamphlétaire, quand la réaction thermidorienne, après la chute de Robespierre, permit aux journalistes de retrouver leur souffle naturel ; il contribua aussi à fomenter les troubles qui survinrent à Paris durant l'automne de l'année 1795, en Vendémiaire, et il eut alors des complices jusque sur les bancs de la Convention.

Sur la liste des prisonniers incarcérés à la Bastille en 1785 figure le nom d'un avocat, Pierre-Jacques Lemaitre, originaire de Honfleur, arrêté pour recel de livres prohibés ; on avait découvert, dans un local loué par lui à Belleville, une presse portative sur laquelle Lemaitre imprimait au rouleau des brochures virulentes contre le surintendant des Finances, M. de Calonne. Ce qui donnait de la saveur au cas de ce plumitif, c'est que l'inculpé était lui-même attaché en qualité de secrétaire au Conseil des Finances et qu'il s'appliquait ainsi à semer l'esprit de révolte et d'indiscipline au sein d'une administration dont il recevait le meilleur de ses émoluments. Le procès fut appelé devant la grand-chambre du Parlement de Paris ; la femme de Lemaitre, sa mère, âgée de près de quatre-vingts ans, et sa cuisinière, Gothon, étaient impliquées comme complices dans l'affaire. L'arrêt fut rendu le 14 janvier 1786. La Cour ordonnait la confiscation du matériel d'imprimerie, des libelles et des manuscrits saisis, acquittait purement et simplement les trois femmes et se contentait d'admonester l'intrépide Lemaitre, « avec défense de récidiver sous peine d'être poursuivi extraordinairement ».

Lemaitre se flattait, paraît-il, de descendre du célèbre Antoine Le Maitre, de Port-Royal, et d'être parent des Arnauld par sa mère. On l'admet volontiers. Le sang janséniste n'est pas un sang paisible. Ce vieux clerc de basoche, insoumis, fait songer aussi à ces robins échauffés que les troubles de la Ligue ou de la Fronde ont produits à foison. A celui-ci, il ne manquait que le morion et la cuirasse. Conspirer était chez Lemaitre une vocation, une affaire de tempérament. Il a conspiré sous l'ancien régime contre les ministres du roi, il conspirera sous la Révolution contre les maîtres du gouvernement populaire. Et toujours

1. C'est à Londres, dans les papiers de l'émigration conservés au British Museum, autant qu'à Paris aux archives des Affaires étrangères ou aux Archives nationales, que reposaient les clefs de la question soulevée par Mathiez.

En ce qui concerne la période de la Terreur, les documents des Affaires étrangères ont été soigneusement étudiés par M. Albert Ollivier, qui en a tiré parti pour étayer plusieurs chapitres de son excellent livre sur Saint-Just.

par des moyens semblables, correspondances chiffrées et pamphlets anonymes.

Le personnage peut être rapproché d'une certaine catégorie de courriéristes ou de gazetiers qui, déjà du temps de Louis XV et de Louis XVI, fourmillaient à Paris dans les promenades et les cafés. On les appelait aussi les « feuillistes », car leur métier consistait à rédiger de petites gazettes manuscrites, des « nouvelles à la main », pour suppléer à l'absence de toute presse d'information et satisfaire la curiosité croissante du public. En effet, jusqu'aux dernières années avant la Révolution, la presse, étroitement surveillée, réglementée, soumise au régime du « privilège », se réduisait à une revue politique, paraissant une fois par semaine, *La Gazette de France*, qui se bornait à informer ses lecteurs « que le roi avait lavé les pieds à des pauvres qui ne les avaient pas sales, que la reine avait fait ses Pâques avec le comte d'Artois, que le comte de Provence avait daigné agréer un livre, que sans doute il ne lirait pas, et que le Parlement en robe avait harangué un dauphin en maillot ! » Tels étaient du moins les appréciations et les commentaires des mal intentionnés, à la façon du virulent Manuel, futur député à la Convention, qui ajoutait : « Le public veut à la fin savoir tout ce qui se dit et tout ce qui se fait : pourquoi et pour qui un cardinal de Rohan s'amuse à enfiler des perles ; s'il est vrai que la comtesse Diane (de Polignac) nomme des généraux d'armée et la comtesse Jules (de Polignac) des évêques ; combien le ministre de la Guerre donne de croix de Saint-Louis à sa maîtresse pour ses étrennes... »

Les premiers « feuillistes » furent de pauvres hères qui mettaient dans leurs bulletins « ce qu'ils savaient et ce qu'ils ne savaient pas, pourvu que la page fût pleine », et tiraient leur principale documentation de la bouche des gens de livrée, valets, coiffeurs, portiers, soubrettes, soudoyés à cet effet. Puis la profession s'organisa, le métier devint productif. Sur la fin de l'ancien régime, avec les scandales de la Cour, les querelles religieuses et parlementaires, on voit se multiplier les gazettes à la main et les colporteurs sortir d'entre les pavés. On cite un chanoine qui double le chiffre de ses revenus avec ses « petites lettres » ; étant fort bien renseigné sur la vie intime du roi, des favorites et des ministres, il compose lui-même ses feuilles, les écrit et les porte à la poste ; il n'a jamais plus de vingt abonnés, mais de la première distinction, chacun le rémunérant à raison d'un louis d'or par mois, versé d'avance. Les plus industrieux de ces nouvellistes se sont mis « en branches », c'est-à-dire à plusieurs, pour travailler plus efficacement et glaner de côtés divers les nouvelles que le chef centralise, compare et met en forme ; ils ont des « rapporteurs » (d'où le mot *reporter*) qui, l'oreille au guet, courent pour eux les endroits publics, les cafés, les spectacles, les églises ; ils ont aussi des commissionnaires pour porter leurs bulletins au domicile des abonnés : tâche délicate que l'on confie de préférence à des femmes. L'un de ces gazetiers, Delisle, a ouvert

une véritable officine, un « bureau de rédaction », sur la place de Grève, et il se flatte de compter non plus seulement des domestiques parmi ses informateurs, mais encore des attachés d'ambassade, voire des ambassadeurs ; un autre, Leclerc, reçoit les communications de l'ambassadeur de Venise, dans la rue, par les mains d'un laquais [1].

Les gouvernements étrangers, désireux d'être renseignés sur ce qui se disait à Paris, eurent tôt fait de saisir l'importance des brocheurs de nouvelles. Non contents de s'abonner aux « petits manuscrits » que pouvait se procurer tout souscripteur, ils s'attachèrent des informateurs appointés, qui recueillaient pour eux et leur transmettaient les bruits de la Cour et de la ville dans des bulletins particuliers, de caractère exclusif et confidentiel. L'activité des feuillistes glissa de la sorte insensiblement à l'espionnage.

L'idée de d'Antraigues n'était donc pas neuve. D'Antraigues ne fit qu'adapter le système des « nouvelles à la main » aux circonstances, aux conditions des temps révolutionnaires. Si Lemaitre fut le premier agent embauché, c'est qu'il avait déjà l'expérience du métier. Les habitués du café de Valois et de la cour des Fontaines connaissaient bien ce vieil homme avec sa perruque à l'ancienne mode, sa canne, ses bésicles, son habit lustré par l'usage et son sourire inquiétant [2].

Lemaitre ne manquait ni d'aplomb ni d'astuce, il était mordant, caustique, toujours en fermentation — un peu trop au gré de ses propres amis que ses lubies imprévisibles inquiétaient. Seulement, un comportement comme le sien était devenu singulièrement plus périlleux à une époque où chaque voisin pouvait et devait être un dénonciateur, où la police était exercée par une multitude de sociétés populaires et de comités de surveillance formés de petits despotes vindicatifs. Lemaitre, qui habitait dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, à quelques pas du faubourg Saint-Antoine, au cœur du foyer de la Révolution, l'apprendra bientôt à ses dépens.

Les premiers démêlés des agents de d'Antraigues avec la police révolutionnaire datent du mois d'août 1792, Lemaitre fut enveloppé dans la grande rafle de suspects qui suivit la chute du trône. Mais il avait déjà réussi à se ménager dans le personnel politique de son quartier d'utiles accointances. Le citoyen Tallien, futur député à la Convention, était alors greffier de la Commune — poste-clé du parti révolutionnaire — et l'un des hommes les plus redoutés de Paris. Il certifia devant le Conseil de la Commune que le prévenu, Lemaitre, vivait très retiré et ne connaissait que de bons patriotes. Or, à cette époque, Lemaitre était depuis deux ans déjà l'espion du comte d'Antraigues. Sans doute

1. Funck-Brentano, *Figaro et ses devanciers* (1909) 41/65, 114.

2. Signalement de Lemaitre (portant perruque), dans Arch. Préf. Pol., A.B.3-27. Voir aussi British Museum Add. Mss., vol. 8055, Mémoire du 17 décembre 1795, où Lemaitre est présenté comme un homme brillant et dangereux, « mauvaise langue et sourire sardonique... »

Tallien avait-il ses raisons pour se montrer, ce jour-là, d'une candeur inaccoutumée.

L'année suivante, nouvelle alerte. Lemaitre, dénoncé par le concierge d'un de ses voisins, est encore arrêté et incarcéré. On l'accuse de professer des opinions royalistes et d'être lié avec des prêtres réfractaires. Lemaitre proteste : il vit très retiré, « appliqué à l'étude, tourmenté de maux et d'infirmités contractées à la Bastille, ne pouvant soutenir la lumière le soir... » Il affirme qu'il n'y a pas de jacobin plus convaincu que lui et se flatte de ne compter dans sa famille « ni nobles, ni prêtres, ni émigrés » ; il vante ses états de service révolutionnaires et prétend qu'au cours des insurrections populaires du 31 mai et du 2 juin, qui ont entraîné la chute des Girondins, il n'a pas craint d'aller fraterniser avec les insurgés de son quartier dans la cour de l'hôtel de Soubise, rue des Francs-Bourgeois. Une note de police indique au contraire que « Lemaitre s'est caché à toutes les époques critiques de la Révolution ».

Cette fois, les correspondants de d'Antraigues ne dissimulent pas leur anxiété. Lemaitre est un homme remuant, exalté, impulsif, « furieusement attaché à ses visions », mais aussi un lunatique, indiscret, et qui peut devenir méchant. Très capable, si la fantaisie lui en prend, de dénoncer ses propres complices. « Je le connaissais avant que de connaître *99* — lit-on dans une lettre écrite à d'Antraigues — et je sais combien on doit être sur ses gardes avec lui. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il me cause les plus vives inquiétudes pour nos deux amis *Thibaud* et *99* [1] ».

Des complices mentionnés dans les interlignes de cette lettre, l'un, *Thibaud*, s'appelait en réalité Despomelles et demeurait à la campagne, du côté de Sceaux, à l'orée du bois de Verrières; il se manifestait aussi peu que possible, étant par nature pusillanime et indolent [2]. L'autre, *99*, était l'abbé Brottier, mathématicien éminent, physicien, helléniste et numismate, auteur de savants travaux sur Pline, sur Plutarque, sur Epictète.

Consultons les dossiers du Comité de sûreté générale où venait aboutir tout ce qui pouvait intéresser la police du régime. Sur Despomelles, rien. Celui-ci a trouvé le moyen de glisser à travers la Terreur sans laisser une trace de son passage. Pour l'abbé Brottier, c'est différent. Il existe une dénonciation visant un ecclésiastique de ce nom, soupçonné « de transmettre à l'étranger des renseignements sur l'esprit public et les nouvelles qu'il peut recueillir dans les Comités ». C'est bien lui, c'est 99. Le dénonciateur est parfaitement renseigné : Brottier ne fréquente que des gens d'opinion douteuse et des calotins comme lui ; il a longtemps habité rue Saint-Jacques, chez un ancien imprimeur et secrétaire du roi, homme

1. Lettre du 29 germinal an II (18 avril 1794), Arch. Affaires étrangères France, vol. 628, f° 190. Cf. aussi. Lettres des 2 septembre 1793 et 17 janvier 1794.

2. « Thibaud végète à la campagne, d'où il ne sort plus ; il vit en vrai casanier. » Lettre du 10 février 1794 (Aff. étrang., vol. 628 f° 145).

riche et dévôt, M. de La Tour, et il était l'ami intime du fameux abbé Maury, aristocrate invétéré, qui a dû s'enfuir et se réfugier à Rome de peur d'être pendu à Paris.

Pour quelle raison la dénonciation n'eut-elle pas de suite, alors que tant de gens étaient arrêtés sur de bien plus légères présomptions ? L'affaire en tout cas fut classée. Les craintes qu'avait inspirées aux amis de Brottier l'arrestation de Lemaitre s'estompèrent. Celui-ci, incarcéré à la Force, à deux pas de chez lui, rue du Roi-de-Sicile, avait réussi à se procurer dans sa prison un petit emploi qui lui faisait prendre son épreuve en patience et le mettait, temporairement du moins, à l'abri des grandes fournées du tribunal révolutionnaire. Les nouvelles des agents deviennent plus sereines : « Je suis chargé de vous dire que Lemaitre se porte fort bien et prend même gaiement sa détention ». Il recevait de temps en temps la visite de sa femme et se plaignait seulement de ses rhumatismes et de sa mauvaise vue.

Cependant l'alerte avait servi de leçon, Brottier jugea préférable de s'éloigner de Paris et de se retirer du côté de Belleville, qui était alors une petite commune rustique *extra muros*, un vrai village, avec des cours de fermes, des vignes, des prairies, de beaux arbres romantiques. Là, plongé dans ses auteurs grecs ou latins, ses traités de mathématiques, ses grammaires et ses dictionnaires, il affectait de se conduire en citoyen honnête, soumis aux lois et aux autorités constituées. Il était inscrit au rôle de la garde nationale locale et ne portait plus la soutane. Parfois Despomelles, alias *Thibaud*, venu de Verrières, faisait une furtive apparition à Belleville, restait dîner ; mais ses visites bientôt s'espacèrent. « *Thibaud* est dans l'embarras, expliquait Brottier, il a été signalé comme noble. »

On pourrait supposer que les mésaventures individuelles éprouvées par les agents royalistes ont eu pour effet de contrarier leur tâche et qu'ainsi la Terreur a paralysé le réseau d'espionnage monté par D'Antraigues. Il n'en est rien. Les bulletins de cette période ne sont pas moins détaillés que les précédents. Bien au contraire. L'agent qui tient la plume analyse avec tranquillité la tension qui règne au sein du Gouvernement révolutionnaire et s'applique à découvrir les raisons occultes des événements et à prédire leur évolution : « Il y a bien de la bisbille entre le Comité de Salut public et celui de Sûreté générale ; le décret sur la réorganisation du tribunal révolutionnaire, rendu malgré l'opposition du Comité de Sûreté générale, prouve l'influence (croissante) de Robespierre et les inquiétudes du Comité de Salut public... » Quelque temps plus tôt l'agent avait évoqué les mystérieux conciliabules tenus par Robespierre à Choisy, avec son allié Sieyès, « chez un riche propriétaire de l'endroit, dont les opinions seraient secrètement monarchistes ». Viennent les nouvelles d'une prétendue contre-offensive autrichienne dans les Flandres : « Si Cobourg avance sur Paris, Robespierre sera guillotiné en moins de vingt-quatre heures... » L'idée d'une « libération » inespérée et peut-être

prochaine perce à travers les périphrases : « Les *aristocrates* (entendez : les révolutionnaires) sont tellement persuadés des progrès des troupes autrichiennes, qu'ils cherchent de tous côtés des sauf-conduits pour faire épargner leur famille et leur maison... L'indépendance accordée à la Corse (par les Anglais) fait croire que Pitt serait homme à y offrir, en cas d'échec, un asile à Robespierre... Adieu, excellent ami ! *Le Traime* (c'est à-dire Lemaitre) se porte toujours bien. Nous vous offrons nos cœurs et nos volontés. »

La lourde hostilité qui se généralise dans les milieux politiques à l'égard de Robespierre n'échappe pas non plus à l'espion royaliste. Les orages, qui crèveront en Thermidor, couvent ; les discordes, les haines, la peur ne se perçoivent à l'Assemblée qu'à travers des manifestations serviles ou des réparties glacées ; mais « Robespierre va écraser les dissidents ; il faut que plus de quinze députés de la Montagne soient guillotinés, autrement le Comité de Salut public sera mis à bas ! »

D'Antraigues était alors fixé à Venise. C'est là, par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne, M. de Las Cazas, qu'il recevait les lettres de ses amis parisiens. Ces lettres étaient adressées ostensiblement en Suisse à un négociant de Mendrisio, petite bourgade du Tessin, où un courrier de M. de Las Cazas se chargeait de les recueillir et de les remettre à leur véritable destinataire. Dans les bulletins que d'Antraigues confectionnait ensuite avec les extraits de cette correspondance et qu'il communiquait à ses bâilleurs de fonds, l'Espagne et l'Angleterre, il insistait sur les fissures secrètes du Gouvernement révolutionnaire et soulignait les conséquences prévisibles des farouches et secrètes tempêtes auxquelles étaient en proie la Convention et les Comités. Le bulletin qui embrasse la période du 14 au 22 juin est appuyé sur des informations d'une authenticité indiscutable : « La dissension augmente sans cesse non seulement dans le Comité de Salut public, mais elle éclate fortement aussi entre ce Comité et celui de Sûreté générale... Dans la nuit du 13 au 14 juin, Sieyès y lut un mémoire sur la nécessité de profiter de la reconstitution du tribunal révolutionnaire pour détruire en totalité ce qui reste en France de prêtres, de nobles, et de magistrats... Il est impossible d'exprimer l'effroi qui règne dans le Comité de Salut public. Cette terreur lui fait prendre les mesures les plus atroces. Le Tribunal révolutionnaire, qui lui est aveuglément soumis, à fait guillotiner en huit jours cent cinquante sept personnes... Le 15 au matin on afficha sur les murs de Paris, on placarda dans tous les cafés, défense sous peine de mort de répandre des nouvelles propres à alarmer le public, défense sous peine de mort de calomnier les administrations. Les choses en sont à cet excès que deux patriotes, quelque prononcés qu'ils puissent être, ne peuvent dîner ensemble trois ou quatre fois sans être arrêtés comme suspects. L'accusateur public, Fouquier, en pleine audience du Tribunal révolutionnaire, vous accuse d'avoir ri de telle manière, d'avoir causé avec telle ou telle personne suspecte, d'avoir menacé par geste la représentation nationale, et si les jurés

disent que leur conscience est instruite, à quatre heures du soir vous allez à la guillotine... »

Ces bulletins étaient appréciés au plus haut point. La France apparaissait aux étrangers comme une Chine mystérieuse, inaccessible, indéchiffrable ; une enceinte de silence la séparait du monde extérieur et ne laissait filtrer en fait de nouvelles que de confuses rumeurs. Comment savoir ce que signifiaient, ce qu'annonçaient au juste ces farouches convulsions, ces rivalités de clans qui déchiraient les partis révolutionnaires ? Le principal banquier de d'Antraigues, l'ambassadeur espagnol Las Cazas, lui écrivait : « Votre homme de confiance vous informe bien. Continuez à me faire passer les lettres que vous recevez ! Il m'est intéressant d'avoir de bonnes nouvelles de ce pays-là. » Mais les réflexions et les commentaires consécutifs à la lecture des bulletins n'étaient pas optimistes. Le pouvoir était aux mains des « exclusifs » et rien ne permettait de croire que la dictature du jacobinisme intransigeant personnifié par Robespierre ne triompherait pas de ses derniers adversaires. Las Cazas passait du découragement au fatalisme, voyait toujours « Robespierre au pinacle et ses adversaires sous la guillotine... »

Il suffira pourtant d'une poignée d'hommes résolus à vaincre ou périr, d'un vulgaire incident de séance, le 9 Thermidor, pour que Robespierre soit abattu, étouffé, précipité à l'échafaud avec ses partisans les plus actifs. Le parti jacobin sera brisé du même coup, le régime de la Terreur aboli. La réaction va en effet s'amplifier d'heure en heure. Une longue crise, compliquée, est ouverte, où les agents royalistes, un Lemaitre, un Brottier, dans la déconfiture du régime et l'enchevêtrement des intrigues, se sentiront appelés à jouer un rôle inespéré.

♣

Avant tout, Lemaitre est resté ce qu'il était sous l'ancien régime, un *feuilliste*, un pamphlétaire. Sorti de prison avec la foule des suspects au lendemain de Thermidor, il a bientôt retrouvé le chemin du Palais-Royal et ses galeries toujours grouillantes d'une foule de babillards, de plumitifs râpés, de nomades du pavé et de petits corsaires soucieux de tirer parti des nouvelles conditions politiques. La secousse de Thermidor n'a pas seulement jeté bas Robespierre et le robespierrisme, elle a entraîné une révolution générale des esprits et des consciences. La Terreur est finie, les jacobins sont en fuite, une majorité réactionnaire dirige à présent la Convention et les comités; mais l'anarchie sociale et économique a laissé une séquelle de malheurs et de ruines qui va dramatiquement s'amplifier durant l'hiver. Dans les faubourgs les étalages sont vides, ou bien les marchandises, du fait de leur rareté, atteignent des prix fabuleux. Disette de farine, d'huile, de sucre, de vin, de beurre, de savon, de chandelle, de charbon. Certains jours, le pain manque. La Seine est bloquée par les glaces ; le bois de chauffage n'arrive plus. On relève des malheu-

reux morts de froid au coin d'une borne ; des femmes pleurent de misère dans la rue, d'autres fouillent les détritus dans le ruiseau. Les ateliers ferment ; les ouvriers sans travail se rassemblent en groupes devant les chantiers déserts. Ce qui n'empêche pas le luxe de s'épanouir sur ce lit de misère. Les théâtres, les restaurants sont engorgés d'une foule d'inconnus enrichis, de trafiquants et de parvenus, escortés de femmes voyantes, en longues robes de soie ou de mousseline drapées à la grecque, avec des bijoux aux bras, aux chevilles, dans les cheveux. L'immoralité surpasse tout ce que l'ancien régime avait offert en ce genre, parce que la Révolution a émoussé toute pudeur et que le « chacun pour soi » est le dernier mot de l'expérience.

Toutes les sociétés en déconfiture offrent de semblables contrastes. Pour les uns, les petits rentiers, les employés, les vieux serviteurs, les chômeurs de tous genres, pour les malades et les femmes sans appui, c'est maintenant la faim, le froid, l'huissier, les longues quêtes dans Paris en vue d'un gagne-pain, la main tendue au coin des rues, la mansarde ou l'hôpital. Mais pour les autres, pour une certaine catégorie de gens habiles, renseignés, sans scrupules, pour les amis du gouvernement, il y a en coulisse mille opérations possibles et prodigieusement lucratives ; il y a le trafic des fournitures — vivres, chaussures, fusils, poudres — il y a celui des Biens nationaux (tous les domaines de l'ancienne France sont à vendre et passent aux mains des spéculateurs); il y a celui du numéraire, de l'or — le cours du louis étant sujet à des écarts de 100 francs *par heure* et les marchandises montant en proportion. Les arrière-boutiques, les cafés, les entresols du Palais-Royal sont autant de bourses clandestines où des fortunes se font et se défont sur un chiffre, sur un signe, sur une rumeur, sur un remous.

Est-ce donc là cet âge d'or que la révolution promettait et qui n'a finalement semé que la corruption, le désespoir, l'impudence ou l'amertume ? La colère monte et, au moindre prétexte, dégénère en tumulte. Les députés qui se risquent à parler en public sont fréquemment reçus à coups de sifflets. On leur crie : « Moins de paroles et plus de pain ! » Une grêle de pamphlets, de brochures cinglantes, frappe chaque matin la Convention au visage ; le gouvernement est maudit, chargé de tous les malheurs du temps, accusé d'incurie, de perfidie, de trahison. Les murs se couvrent d'inscriptions sarcastiques : *Nous n'avons plus de pain, vive la République ! Nous mourons de faim, vive la Convention !*

Lemaitre était là dans son élément. Le pamphlet, c'était une de ses spécialités. Et il n'avait plus besoin de s'embarrasser de nuances. Il rédigeait à présent un petit bulletin anonyme de diffamation, intitulé *Le Ventriloque*, qui paraissait avec cet épigraphe : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles.* « La première réflexion que fait mon ventre, c'est que lorsqu'il y avait un roi, mon ventre n'a jamais été réduit à la diète qu'il éprouve, et il en conclut qu'il vaut mieux un roi qu'une Convention ! »

Sans vergogne, le *Ventriloque* s'applique donc à rappeler aux Parisiens

les avantages de l'ancien régime : « Hélas ! du temps de la prétendue tyrannie, il n'y avait ni fournisseurs, ni agioteurs, ni accapareurs ; le boulanger *fournissait* le pain, et tout le monde avait du pain à bon marché ; le boucher *fournissait* la viande, et tout le monde en avait à un prix raisonnable. Les enfants mangeaient de la soupe à toute heure, et l'ouvrier rentrant de son travail trouvait aussi la soupe prête. Le *fournisseur* n'était point dur, insolent, voleur, comme il l'est aujourd'hui ; le consommateur n'était pas rebuté, affamé, volé, comme il l'est aujourd'hui ! » La Convention n'est qu'un ramassis d'imposteurs, de hâtteurs d'estrades, d'imbéciles et de filous : « Autrefois nous n'avions qu'un roi ; aujourd'hui nous avons sept cent cinquante rois qui forment autant de dynasties, chacun de ces rois ayant ses parents, ses amis, ses commensaux, ses protégés, ses secrétaires, sa liste civile ! Et qui donc entretient, nourrit, abreuve, chauffe, éclaire, défraye tout cela ? Mon ventre ! » La bureaucratie aggrave à plaisir les difficultés des citoyens : « Si l'on prétend dîner ou se chauffer, il faut faire la queue pour obtenir un bon, encore la queue pour présenter son bon, toujours la queue pour obtenir son dû ! » La France est à présent divisée en départements, districts et municipalités : « C'est encore aux dépens de mon ventre que les agents et sous-agents des 54 départements, des 540 districts, des 44 000 municipalités font danser l'anse du panier national... » Le roi dépensait jadis 600 millions par an, mais il avait des charges, un état, de la dignité ; tandis que les représentants du peuple, ou soi-disant tels, qui sont sept cent cinquante, « en dépensent chacun autant et sont faits comme des sagouins ! » Là-dessus, ne voilà-t-il pas que la Convention s'avise d'augmenter encore le traitement des députés et décrète que ce traitement sera désormais calculé d'après le prix du quintal de blé. Lemaitre exulte : « Ainsi, plus le papier-monnaie sera discrédité et plus nous mourrons de faim ; mais le député, avec ses six cents quintaux de blé, aura toujours l'équivalent des denrées à tel prix qu'elles montent puisqu'il aura toujours en main la quantité d'assignats équivalente au prix de ces denrées [1] ! »

On ne sait trop quel effet le *Ventriloque* produisait dans le public ; mais, à l'étranger, quelqu'un au moins était satisfait : c'était d'Antraigues. Lemaitre ne volait pas l'argent alloué à la « Manufacture ». Les lettres de d'Antraigues, durant cette période, sont presque toutes adressées à Lemaitre. Longues, affectueuses, elles témoignent d'une complète confiance. Lemaitre est son homme : il l'approuve, l'encourage, se sent avec lui en communion de pensée. Avec les autres, ce n'est pas tout à fait pareil. D'abord, Brottier ne se soucie guère de recevoir chez lui une correspondance dangereuse ; les expériences de la Terreur l'ont rendu circonspect. L'abbé donne à d'Antraigues l'impression d'être resté « pétrifié par la tête de Robespierre... Jadis il était plus brave ; mais, fût-il poltron, je l'aimerai toujours, parce que le fond du sac est excellent chez lui. »

1. *Le Ventriloque ou le Ventre Affamé.* 10 numéros in-8°, s.l.n.d.

Jusqu'alors, d'Antraigues n'avait compté en France, pour la victoire de son parti, que sur la Vendée, sur Charette et ses bandes de partisans. A présent, il tourne aussi les yeux vers Paris ; mais il n'y voit pas très clair. L'épuration antijacobine a été sans nul doute radicale : les anciens clients de Robespierre qui gouvernaient les sections de Paris ont partout disparu, remplacés par des gens qui détestent la Convention et ne cachent pas leurs sentiments. Mais ce renversement d'influence peut-il décidément profiter à la bonne cause ? Des élections générales auront lieu à l'automne. Tournant décisif. La bourgeoisie compte bien tirer parti de ces élections et organise déjà des manifestations houleuses. Quels sont au juste les meneurs des sections bourgeoises, les chefs de la réaction ? Ces chefs travaillent-ils dans le même sens que la « Manufacture » ? D'Antraigues en connaît bien quelques-uns : des littérateurs, des avocats, des gens du monde... Piètres conspirateurs ! Et puis, on dit que les Parisiens, s'ils vomissent la Convention, ne sont guère royalistes. Est-ce vrai ? Peut-on encore avoir confiance ? Confiance en qui ?

Toujours ancré au Palais-Royal, Lemaitre avait maintenant à sa disposition une équipe de démarcheurs, recrutés parmi d'anciens militaires qui traînaient leurs guêtres dans les cafés. Ces hommes avaient pour mission de lier connaissance avec des gens attachés au gouvernement, des employés, des secrétaires, et de rabattre vers leur patron ceux qui étaient susceptibles de nourrir son information. Cela s'appelait « s'ouvrir des fentes ». Quand on demandera plus tard à Lemaître comment il a connu l'un de ses acolytes, le nommé Perrin, ancien gendarme, il expliquera que Perrin était aussi « commissionnaire » : autrement dit qu'il achetait le matin pour revendre le soir, indifféremment, de la chandelle, du beurre, des instruments de musique, des souliers à semelles de carton ou des tuyaux de pipe, et se trouvait ainsi à même de rencontrer bien du monde et d'apprendre beaucoup de choses.

Lemaitre, quant à lui, se réservait les opérations plus subtiles. La Convention ne manquait pas de sujets douteux, qu'il s'agissait seulement de savoir aborder et circonvenir : républicains indécis ou terroristes repentis et d'autant plus disposés, pour se racheter, à faire le lit de la réaction, pourvu que leur sécurité personnelle et leur fortune soient garanties. D'Antraigues, que ce genre de manœuvres passionnait, signalait à Lemaitre ceux qui pourraient utilement être pressentis : Cambacérès, par exemple, homme instruit, pondéré, d'une dignité un peu solennelle, et qui déjà fait figure d'ultra-conservateur (il sera le grand chancelier de l'Empire). D'Antraigues a connu Cambacérès bien avant la Révolution, alors que celui-ci n'était encore qu'un jeune avocat à Montpellier : « Je ne suis nullement surpris que Cambacérès soit au nombre de ceux qui voudraient le retour de la royauté. C'est un homme de beaucoup d'esprit. Et si quelque chose m'a étonné de lui, ç'a été de le voir accepter d'obéir à des gens qu'en tout autre temps il eût voulu et aurait en effet commandés ! » Autre Méridional à entreprendre : l'ancien girondin Gamon, fils

d'un notaire de l'Ardèche (il est né lui-même à Antraigues, petite ville du Vivarais) : « Ce Gamon me doit tout ; son père était la créature du mien, qui de l'état le plus pauvre le mit où il fut ; c'est moi qui ai fait élever le fils à qui j'avais vu des talents. Ses erreurs m'ont paru le phénomène de la Révolution. Il m'est impossible de le croire sans remords... »

Au mois d'octobre, la crise, latente à Paris depuis plusieurs semaines évolua brusquement, prit un tour aigu. Les électeurs parisiens, ceux des sections bourgeoises, avaient constitué des comités qui se tenaient en permanence, adressaient à la Convention des pétitions arrogantes et pouvaient d'un jour à l'autre devenir les états-majors de la révolte. Une situation anarchique se développait, analogue à celle qui s'était créée en 1793, mais à rebours, en ce sens que les Parisiens des quartiers réactionnaires prétendaient aujourd'hui contrôler la Convention et censurer ses décrets, encouragés qu'ils étaient en sous-main par certains députés de l'extrême-droite, faisant cause commune avec eux, comme jadis les députés de l'extrême-gauche soutenaient les revendications des gens à bonnet rouge.

Les papiers de Lemaitre indiquent que l'agent royaliste comptait bien exploiter la révolte imminente des sections parisiennes ; il se targuait d'avoir mis dans son jeu quantité d'influents personnages. Et, jaloux de mener seul à bien son entreprise, dont certains côtés restaient comme toujours mystérieux, il ne prenait même plus la peine de se concerter avec Brottier et ses autres associés. Ceux-ci, instruits par l'expérience, se tenaient à l'écart, suivaient l'affaire de loin, sans excès de confiance. Le fil des intrigues de Lemaitre leur échappait [1]. Ils constataient seulement que les adversaires de la Convention, les nouveaux tribuns des sections bourgeoises passaient leur temps en palabres, en controverses, et que ces apprentis insurgés — qui se recrutaient en majeure partie dans les salles de rédaction, la jeune littérature, la haute finance et les salons de la Chaussée-d'Antin — conspiraient surtout au coin des buffets, entre deux coupes de champagne.

On sait comment tout cela finit.

L'insurrection devait, selon les calculs de Lemaitre, se déclencher dans la nuit du 14 au 15 Vendémiaire; en fait, elle éclata vingt-quatre heures plus tôt, le 13, sur la fin de l'après-midi. Il avait plus à verse toute la nuit précédente et le matin. Le gros des insurgés se trouva rassemblé en deux colonnes, l'une concentrée aux abords immédiats des Tuileries, couvrant la rue Saint-Honoré, du Théâtre-Français à la place Vendôme, l'autre acheminée par le Pont-Neuf le long du quai Voltaire. Il suffit de quelques boulets tirés du Pont-Royal pour disloquer celle-ci ; prise en écharpe, elle disparut tout entière par la rue de Beaune. Mais rue Saint-Honoré, l'en-

1. Le *Mémoire sur la Manufacture* du 17 décembre 1795 (British Museum, Add. Mss., vol. 8055) cite deux députés de la Convention qui auraient pris avec Lemaitre des engagements écrits : Rovère et Saladin. « Mais, par la suite, effrayés par les indécisions de certains de leurs collègues, ils se seraient finalement récusés... »

gagement fut brutal. Postés sur les toits, derrière les cheminées, au coin des fenêtres, les émeutiers tiraillaient sur les défenseurs de la Convention qui occupaient la petite rue Saint-Roch ; d'autres étaient retranchés dans l'église et rispostaient par les lucarnes du clocher.

On fit avancer le canon, et la rue Saint-Honoré fut nettoyée en quelques minutes. Beaucoup churent le nez dans le ruisseau, parmi les flaques de sang mêlé de boue. A la nuit, la pluie redoubla, la chaussée était jonchée de corps trempés et délavés ; les cadavres étaient jetés « par monceaux » dans l'église Saint-Roch. Plus de cinq cents victimes furent dénombrées, selon les évaluations officielles ; les Parisiens prétendirent qu'en réalité le nombre des tués se montait à près de trois mille. Quoi qu'il en soit, à sept heures, l'action était terminée, la partie perdue pour les insurgés, la plupart étaient rentrés chez eux se coucher.

♣

La victoire de la Convention fut suivie d'une courte période de flottement. Les insurgés pris les armes à la main ou les auteurs de la révolte devaient être traduits en conseil de guerre. Mais on eut soin de laisser les portes de Paris larges ouvertes, de telle sorte que les plus compromis s'esquivèrent sans peine. Seul, incorrigible, Lemaitre ne s'avisa de prendre aucune précaution, ne fit brûler ou disparaître aucun de ses papiers, continua de se montrer au Palais-Royal et, dénoncé par un de ses employés, fut pincé au café de Valois, alors qu'il finissait de « boire sa demi-tasse ». Il avait auprès de lui un compagnon qui, à la vue des policiers, sauta par la fenêtre en brisant un carreau et disparut vers la rue des Bons-Enfants.

Le lendemain, les policiers se transportèrent rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, où le vieil énergumène occupait un petit appartement bourgeois au troisième étage, face à la rue du Bourg-Tibourg [1] ; ils découvrirent sous un lit plusieurs liasses du *Ventriloque* et, dans l'épaisseur d'un matelas, un paquet de lettres. L'inspecteur rafla aussi quelques valeurs en espèces, qu'il enfouit dans sa poche sans plus en souffler mot. Par contre, les lettres furent transmises pour examen au Comité de Sûreté générale. Et, huit jours plus tard, le gouvernement avertissait la Convention qu'il avait mis la main sur des papiers d'une gravité exceptionnelle chez un conspirateur nommé Lemaitre.

C'est alors que l'affaire rebondit.

Les lettres étaient en effet celles du comte d'Antraigues, qui fut bientôt identifié. Mais à cette correspondance étaient jointes d'autres écritures, de la main de Lemaitre, des notes abrégées, sans suite apparente, souvent tracées au revers d'une enveloppe, et que Lemaitre seul était en me-

1. Le dénonciateur de Lemaitre était un ancien gendarme, Bayle, qui lui avait servi de commissionnaire. L'inspecteur indélicat s'appelait Bonnard : il a quitté Paris le lendemain de la perquisition pour se retirer dans sa famille à Saulieu, fortune faite, suppose-t-on.

sure d'expliquer. C'était un résidu extravagant d'informations reçues, de points à éclaircir, d'actions à entreprendre, de consignes à transmettre, ayant plus ou moins trait aux troubles de Vendée et aux événements parisiens des dernières semaines. On lisait, côte à côte, des bouts de phrase de ce genre : « Terroristes exclus partout. — Brave général. — Russes en Méditerranée. — Tall... est un scélérat et succombera. — La nuit du 14 au 15, comité réuni et terroristes dedans, renvoi à la nuit du 15 au 16, etc. » Enfin et surtout il y avait des listes de noms. Des noms de députés, assortis d'appréciations diverses : *Faux, Nul* ou *Bon*. Les *Bons* étant manifestement ceux que Lemaitre savait ou jugeait dévoués aux intérêts contre-révolutionnaires. Quelques-uns de ces présumés complices devaient, selon lui, selon son *plan*, occuper la tribune en Vendémiaire, pour soutenir l'effort des insurgés. D'autres étaient simplement cités, comme pour mémoire : tous des gens du côté droit, Lanjuinais, Rovère, Lomont, Henry-Larivière.

L'effet de ces découvertes sur l'Assemblée fut suffocant. On se doutait bien que les convictions républicaines de beaucoup d'anciens révolutionnaires s'étaient singulièrement fanées : on n'imaginait pas néanmoins qu'au sein de la Convention, au cœur de la République, des représentants du peuple n'avaient pas craint de s'aboucher avec les correspondants du comte d'Antraigues à Paris, avec les agents des Princes émigrés. Coïncidence déplorable, les députés notés comme *Bons* par Lemaitre étaient précisément ceux que leur attitude en Vendémiaire rendait suspects. L'un d'eux, Lanjuinais, dans un dîner auquel il fut convié avec Tallien, quelques jours après la bataille du 13, critiqua la brutalité de la répression, dit que la Convention avait *massacré* les Parisiens ; à ces mots, Tallien bondit, voulut sortir à l'instant et dénoncer publiquement Lanjuinais. C'est que, pour les démocrates d'extrême-gauche, tuer des adversaires politiques, les balayer à coups de canon, n'était pas un massacre. Le massacre commençait quand les défenseurs de l'ordre s'avisaient de froisser les gens à bonnet rouge.

Une première lecture des lettres et des griffonnages de Lemaitre, trop soigneusement épluchés par les soins du Gouvernement, souleva les cris et les protestations du côté gauche. A nouveau, modérés et violents, anciens girondins et vieux jacobins, s'affrontaient, d'homme à homme, redressés, comme hier, sous l'aiguillon d'antagonismes et de rancunes mal refoulés, toujours vivaces. Des furieux réclamaient l'impression des pièces, toute la lumière : « Il faudra bien nommer les traîtres, connaître ceux qui, siégeant parmi nous, ont conspiré contre la République ! »

— Nommez-les, nommez-les !

D'aucuns haussaient les épaules, se récriaient : « Est-on coupable parce qu'il a plu à un conspirateur d'écrire un nom sur une liste ? Que peut-on faire à cela ? »

A quoi, d'autres scandalisés, rispostaient : « Il n'y a qu'un conspirateur qui puisse n'être pas affecté d'être porté sur une pareille liste ! «

On avait d'abord pensé que le huis clos permettrait d'étouffer, de dérober aux yeux du public ces fâcheuses « explications de famille » (comme disait un ancien ami de Danton, le robuste Legendre). Mais, dès le lendemain, la dispute reprit en plein jour et tourna de nouveau aux altercations individuelles. Ce qui achevait d'exaspérer l'extrême-gauche, c'est qu'au même moment les opérations électorales enfin entreprises tournaient partout à sa confusion. Dans la capitale, qui a été le fief des Robespierre, des Marat, des Billaud-Varenne, aucun des candidats de tendance révolutionnaire ne sera élu. En province, ce sont des hommes tous plus ou moins compromis en Vendémiaire, les Lanjuinais, les Boissy-d'Anglas, qui recueillent des majorités écrasantes, souvent dans plusieurs départements à la fois, et sont autant dire plébiscités !

Les révolutionnaires en étouffaient d'indignation. Déjà, certains parlaient de casser les résultats des élections pratiquées à Paris, de déclarer l'Assemblée en permanence, de proroger ses pouvoirs. C'était les procédés de la Terreur qui recommençaient. La Convention entrevit l'abîme ouvert sous ses pas et, dans un sursaut de conscience, vota précipitamment l'ordre du jour pur et simple. Il y eut bien quelques remous. Mais on approchait de la date où l'Assemblée devait clôturer sa session et remettre ses pouvoirs, avec les clés des Tuileries, à son successeur. Un nouveau gouvernement, le Directoire exécutif, était désigné pour entrer en fonctions le 4 Brumaire, soit huit jours plus tard. Les députés, réélus ou non, avaient bien d'autres soucis en tête que d'approfondir une affaire aussi chargée de redoutables surprises.

Pratiquement, les députés compromis par les confidences de Lemaitre dans ses calepins et inculpés de ce titre ne furent pas inquiétés. Plusieurs d'entre eux trouvèrent asile chez un de leurs collègues, un Corse, qui n'en faisait pas mystère. Aussitôt après la clôture de la Convention, leur cas fut évoqué au Conseil des Cinq-Cents, et cette fois l'extrême-gauche fut muselée et battue. Le décret de la Convention fut cassé malgré les cris de Tallien, et les fugitifs, dont les sentiments antirévolutionnaires n'étaient douteux pour personne, vinrent reprendre leur place sur les banquettes du nouveau Corps législatif.

Ceux des suspects qui n'étaient pas députés furent moins favorisés. L'abbé Brottier, malgré le soin qu'il avait pris de se confiner en apparence dans ses travaux scientifiques ou littéraires, n'évita pas de subir le contrecoup de l'arrestation de Lemaitre : on avait relevé son nom en différents endroits de la correspondance découverte chez l'avocat de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, et celui-ci, pressé de questions, confessa volontiers tout ce qui pouvait compromettre son ex-complice, qu'il détestait.

Le procès des deux agents royalistes, flanqués de quelques comparses pour la plupart employés par Lemaitre comme « commissionnaires », s'ouvrit dans les derniers jours du mois devant le conseil de guerre sié-

geant à l'ancien couvent des Filles-Saint-Thomas, rue des Victoires, sur l'emplacement actuel de la Bourse. Le gouvernement avait averti les juges qu'il ne voulait pas d'investigations superflues. Les juges, respectueux de la raison d'Etat, se montrèrent aussi peu pressants que les inculpés étaient peu prolixes. « Cela m'est étranger, disait Lemaitre à tout, je ne me rappelle pas, il n'y a point de preuves... » Brottier excipa de ses occupations studieuses et de son goût pour l'éducation de la jeunesse : il achevait de mettre au point une nouvelle édition des *Maximes* d'Epictète et ne recevait chez lui que de jeunes enfants auxquels il enseignait le *De Viris illustribus* et les propositions d'Euclide ; le reste n'était que présomptions gratuites. Lemaitre ajouta que, pour sa part, « il recherchait beaucoup moins les occasions de voir Brottier que de l'éviter [1] ».

Le sort de Lemaitre ne faisait de doute pour personne. Il était condamné d'avance. Il avait trop parlé, compromis trop de gens par ses déclamations intempestives. Les députés déjà démasqués par les événements, se gardèrent bien de tenter la moindre démarche en faveur de l'accusé. Lemaitre fut condamné à mort ; on estima dans le public qu'il savait trop de choses et qu'on était généralement pressé de le voir disparaître. L'ancien avocat au Conseil des Finances, l'infatigable fournisseur de gazettes et pamphlets, qui s'était coiffé du bonnet rouge pour traverser la Terreur, périt ainsi victime de sa turbulence et de son malheureux génie pour l'intrigue, abandonné par les gens de son propre parti qui, en guise d'oraison funèbre, présentèrent sur lui des rapports sans indulgence. « Ce n'était pas au fond un scélérat ; mais il était imbu de lui-même, persuadé de la supériorité de ses vues, d'ailleurs souvent mystérieuses. Et il n'hésitait pas à dénoncer le tiers et le quart... Nous avions prédit, qu'il finirait par nous compromettre infailliblement, malgré la distance que nous observions entre lui et nous [1]. »

Par contre, le conseil de guerre se montra pour Brottier d'une surprenante mansuétude. Mansuétude qui fut, paraît-il, très encouragée, les juges militaires n'étant pas restés insensibles à des arguments discrets et substantiels. Brottier fut purement et simplement acquitté. Délivré de Lemaitre, il s'appliqua aussitôt à renouer les fils de la correspondance rompue par la légèreté de son ex-complice et à remettre d'aplomb une « Manufacture » singulièrement démantelée. Mais ses idées avaient beaucoup évolué. Lui qui était jadis si attaché aux principes de l'ancien régime, il reconnaissait maintenant qu'aucune restauration ne serait possible en France à moins de faire la part des choses et de tenir compte de l'opinion publique. L'action royaliste prit donc une forme nouvelle, plus sourde, plus diffuse ; l'agence se ramifia, s'amplifia, finit par envelopper la France entière dans un réseau de propagande antirévolutionnaire, ayant pour objet, entre autres, d'influencer les élections. Sous le Direc-

1. Compte rendu du procès adressé à d'Antraigues le 14 Brumaire an IV. Brit. Mus. Add., Mss., vol. 8056. Brottier et Lemaitre s'étaient pourtant rencontrés une fois encore au Palais-Royal, deux jours après l'émeute du 13 Vendémiaire.

toire, cette conspiration devait connaître de stupéfiants succès et mettre en danger la République, précisément parce qu'elle avait su épouser et coordonner toutes les doléances et les amertumes d'un peuple excédé de la Révolution, avide d'ordre et de paix. Elle échoua, parce que dans l'épreuve de force qui suivit, le dernier mot resta, comme toujours, aux vieux techniciens révolutionnaires.

Certains des agents royalistes succombèrent aux séductions de la police, d'autres allèrent misérablement finir leur carrière dans les marais de la Guyane.

Tel fut le cas de l'abbé Brottier qui mourut à Sinnamari en 1798, laissant à ses compagnons de déportation le souvenir d'un homme peu sociable, quinteux, sarcastique, mais capable de se faire aimer des humbles, notamment des indigènes qui le vénéraient et vinrent en foule, le jour de son enterrement, s'agenouiller sur sa tombe.

PIERRE BESSAND-MASSENET

CHRONIQUE DES LIVRES

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE DIDEROT

(Garnier)

Si vous ne connaissez pas les *Œuvres philosophiques* de Diderot, vous lirez avec un vif intérêt, je crois, le volume qui les réunit toutes. On rencontre rarement des philosophes aussi divertissants et cela suffirait pour qu'on puisse recommander ce livre : un homme a su aborder les plus grands problèmes avec infiniment d'esprit et de vivacité, restant toujours clair, même quand sa pensée s'avance dans des domaines difficiles, plus amusant, en somme, lorsqu'il traite du destin de l'homme, que la plupart des auteurs « gais » lorsqu'ils évoquent des aventures conçues précisément pour nous distraire.

Quelle sûreté dans la dialectique, quel bouillonnement d'idées quelle hardiesse de pensée ! Et quel style ! Le prodigieux sens du dialogue qui fait du *Neveu de Rameau* un des chefs-d'œuvre de notre langue se retrouve ici dans le *Rêve de d'Alembert* ou le *Supplément au Voyage de Bougainville*. Certes, Diderot est antichrétien mais on ne peut dire qu'il soit antispiritualiste puisqu'il accorde à la matière même une sensibilité diffuse. On s'étonnera devant certaines de ses intuitions prophétiques : car il a deviné la sélection naturelle, l'évolution des espèces et la conservation de l'énergie. Dans sa *Lettre sur les Aveugles*, il est même d'accord... avec Jules Romains sur la vision extrarétinienne... qui reste encore aujourd'hui à démontrer, si elle doit l'être. N'eût-il pas été l'animateur de l'*Encyclopédie*, Diderot s'imposerait comme un des esprits les plus encyclopédiques de notre littérature, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

M. T.

LA FIN D'UN PRIMITIF

par Chester Himes *(Gallimard)*

Alissa, la fiancée de la *Porte Etroite*, donnait dans la dévotion. Kriss, la divorcée de l'homosexuel milieu du siècle donne dans le « noir » — le beau noir avec coucheries, whisky et murder-party. Le noir est l'objet du roman : c'est un primitif assez évolué pour être sujet à la nausée sartrienne. Il éprouve le besoin subconscient de supprimer la blanche et il le fait inconsciemment... mais avec un couteau réel.

L'héroïne dit au héros : « j'en ai marre de vos gémissements de nègres ». Le jugement est sommaire. Il lui coûte la vie. La revendication sociale suit la ligne d'A. Dumas fils : vive le nègre aux camélias !

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE

(Suite de la chronique des livres page 130.)

LA NUIT DE TEMPELHOF

par Armand Lanoux

A la 17-4, les copains étaient en capote. On venait de leur donner l'ordre de se mettre en tenue pour l'épouillage, avec savon et serviette. Naturellement, les gradés allemands agissaient exactement comme les gradés français et l'on dut se rassembler une demi-heure avant le départ. Il est vrai que les gardiens allemands, eux, avaient une excuse, car ils ne réussissaient pas à compter. Ils mirent trente minutes à dénombrer les habitants des trois baraques, tandis que les sentinelles aboyaient « Zu fünf. Schnell ! Schnell ! » Il est vrai aussi que, si les militaires allemands comptent mal les prisonniers, c'est que ceux-ci prennent un malin plaisir à glisser d'un rang dans un autre. Quasimodo, un Chleu tordu qui ne faisait pas honneur à la théorie des grands dolichocéphales

Résumé des précédents chapitres. — Un oflag en Poméranie, en 1942. Un groupe d'officiers organise une petite compagnie théâtrale sous la direction de François Soubeyrac, un homme sensible, intelligent, cultivé. Profitant d'un certain relâchement de la surveillance, un officier français, Eberling, amorce l'entrée d'un tunnel dans le bloc même où se déroulent les répétitions et commence de préparer son évasion. Seul, le commandant Watrin, officier âgé et respecté de tous, que désespère la nouvelle récente de la mort de son fils, vit à l'écart des autres, dans une solitude farouche.

Peu de temps avant la représentation, les officiers du camp apprennent que pour les préserver des poux on va leur raser la tête, ce qui consterne les futurs acteurs de la pièce. Soubeyrac intervient rapidement auprès de Von Chamisso, officier chargé des rapports franco-allemands du camp, homme libéral et bienveillant, afin qu'il épargne cette brimade à ses camarades.

blonds, rendit enfin l'appel à l'officier, un réserviste triste et long, perpétuellement fatigué de vivre et qu'on avait appelé jusqu'alors « Trompe la mort ». Il marchait comme un automate. Comme il passait devant Frédéric, qui détestait toutes les ablutions et qu'on venait d'arracher de son piano, celui-ci murmura : « Sombre Dimanche ». Il y eut de petits rires. Le triste personnage ne se retourna même pas. C'est alors que Frédéric lui trouva son surnom définitif : « Peine à jouir ». Il fit aussitôt la joie des quatre cents brimés.

Il fallait maintenant que, avant de partir, « Sombre Dimanche » rendît l'appel à son chef de camp. Il devait saluer, claquer des talons, parler, resaluer et donner le signal du départ. Quand « Sombre Dimanche » arriva à la distance réglementaire de son chef, il salua, claqua des talons mollement et les quatre cents officiers français, alertés de proche en proche par Frédéric, en firent autant, ce qui fit un bruit énorme. Le Chleu au visage terreux considéra avec mélancolie ses bottes tristes de réserviste, baissa la tête et fit partir la colonne. Il y avait longtemps que les Allemands avaient renoncé à réprimer cette mystification unanime qu'on appelait « symphonie fantastique en sol poméranien ».

Ils passèrent en rangs devant le poste de police, devant la ferme, devant le lac glaciaire, et ils rejoignirent la route qui menait au « bloc de pierre », une caserne située à quatre kilomètres de là.

Il ne faisait pas froid, en dépit de la neige voletante, et c'eût été une promenade supplémentaire bienvenue avec la perspective d'une douche chaude, si l'optimisme n'avait été abattu par la menace de la tonte. Eberling était avec ses copains de la 12, les artilleurs. Sortant du camp, passant devant François, il fit un geste éloquent de deux doigts cisaillant les cheveux. Sa figure était bouleversée.

La cérémonie de l'épouillage était à la hauteur d'un mal répugnant. Les officiers, chargés de leur paillasse vidée, de leurs couvertures, de leurs capotes, comme des romanis, vêtus d'uniformes disparates, entraient par fournées dans les bâtiments de l'Entlausung.

La bâtisse en planches, crasseuse et noire dans le décor solennel d'une caserne datant de Frédéric II, offrait un spectacle goyesque. Devant, se dressait une singulière machine, composée d'une locomobile noirâtre surmontée d'une haute cheminée et de tubulures fantasques qui serpentaient dans toutes les directions.

— Chez moi, dit Vanhoenacker, il y a des alambics ambulants qui ont cette allure-là.

— Drôle de genièvre ! dit un plaisantin.

Les patients étaient parqués dans une antichambre sombre où les sentinelles leur ordonnaient en gueulant de se déshabiller. Le groupe de François était resté compact. Le jeune officier gronda :

— Ils auraient mieux fait de nous épouiller quand on avait des poux !

— Paraît qu'il y en avait chez les zo-zo-zordonnances, dit Toto.

Une forte odeur d'étuve régnait. Les employés, des soldats français, enfournaient les vêtements des officiers dans une espèce de chaudière. Les épouillés étaient nus. Camille ne put s'empêcher de railler :

— C'est pas à Hollywood qu'on traite les stars comme ça !

Cependant, François, anxieux, avait tenté de voir si l'on tondait, dans la pièce voisine, où la première fournée était déjà passée. Au travers de la buée, il vit une silhouette qui pouvait fort bien être celle d'un coiffeur en action, mais ce fut tout. L'un derrière l'autre, toujours nus, ils passèrent à la douche. Un soldat leur versait quelques gouttes d'un pétrole gris et brûlant dans la paume de la main, dont ils devaient s'enduire les poils. François se séchait comme il pouvait quand la porte s'ouvrit.

Un officier allemand entrait. Il reconnut Von Chamisso. Le Sonderführer affecta de ne pas voir ce bétail diminué, toussa avec distinction et disparut dans la pièce voisine. François respira. Du moment que le Sonderführer était là, il y avait une chance.

Un à un, les hommes effectuaient les gestes rituels. Il lui fallut tremper ses chaussures dans un baquet qui sentait un infâme phénol et comme il y allait mollement, un gefreiter enfonça la main avec les chaussures. Et ils continuaient à avancer dans cette hallucinante succession de chambres de bois aux portes mal jointes, par où filtraient de sournois courants d'air, dans une fade odeur de corps, de pharmacie, de lampisterie et de vapeur.

Cependant, le coiffeur se contentait de leur arroser les cheveux. Soubeyrac le questionna. Le gars répondit avec un accent méridional bien frappé :

— Heureusemeng que je ne me suis pas pressé ! Je n'en ai opéré qu'une dizaine !

Chamisso avait non seulement sauvé les comédiens, mais encore la chevelure des autres. En revenant, Soubeyrac se demanda si le Sonderführer n'avait pas agi ainsi parce que Soubeyrac avait lui-même refusé d'échapper au sort commun. Ce n'était pas impossible avec un homme de la classe de Von Chamisso. Alors, dans ce cas, que devenait l'objection majeure d'Eberling : si le Sonderführer ne faisait pas bien son boulot, depuis près de deux ans, pourquoi n'était-il pas déjà sur le front de l'Est ?

La colonne repartait vers la ville de bois, les tondus fulminant, les autres allègres, Eberling, radieux. La neige ne voltigeait plus. Vanhoenacker leva soudain le doigt et montra le ciel. Sur le gris léger des nuages, un vol de cigognes passait, très haut, triangulaire. Pendant quelques secondes, toute la colonne, encadrée par ses posten, nez en l'air, marcha ainsi, regardant le printemps qui remontait vers le Nord.

VII

Dans la chtoube voisine de la 17-4, les équipes se succédaient discrètement. Nuit et jour, le banc de gneiss perforé, deux hommes se relayaient sans trêve, l'un creusant, l'autre remplissant les sacs à terre, dans le faible clignotement d'une lampe à graisse, avec une ventilation insuffisante. Il fallut remonter un jeune sous-lieutenant évanoui à cause de la sous-alimentation et du manque d'air. On sentait cette sape s'avancer sourdement dans la masse cellulaire du camp et elle ne constituait pas seulement un espoir, mais un danger. Le tunnel se découvrirait obligatoirement et il faudrait un sacré culot aux gens du théâtre pour affirmer n'avoir en rien été complices ! Tout était en règle dans l'atelier en vue d'une fouille et Van' y veillait. Mais ce n'était qu'un des soucis de l'équipe, la date de la première représentation aussi approchait : le 15 mai. Dans huit jours.

Et puis, il y avait les événements. L'Allemagne souriante et généreuse qui eût voulu se manifester aux débuts de la captivité, laissait place à un peuple tendu, irritable, aux nerfs à vif, qui s'agaçait furieusement du jeu des promesses sans effet ou à effets retardés que lui jouait la France et lui répondait de même manière. Tandis qu'on finassait, les vieilles haines remontaient. Surtout depuis que Pierre Laval était revenu au pouvoir « sur de nouvelles bases », qui ne plaisaient pas du tout aux prisonniers, maréchalistes compris !

Les événements de la guerre elle-même, par l'imprudence des prisonniers français, qui n'avaient pas assimilé le mot de Saint-Exupéry, « se taire, comme une graine » et qui montraient à tout bout de champ leur joie des revers ou des piétinements allemands, ne laissaient plus guère de doute sur les sentiments des captifs.

Enfin, il y avait le commandant. Il commençait à sortir de sa prostration, mais il était évident que le Capim n'avait pas eu tort de s'alarmer. Watrin passait des heures immobiles, ne lisait plus, fumait seulement sa pipe. Les officiers du brave bataillon avaient organisé autour de lui une manière de relais. Ils se succédaient les uns les autres depuis une semaine, pour l'emmener faire des tours de camp. Comme l'air était vif, à cause de la présence du Wald proche et de la mer, le commandant reprenait des forces. Maintenant, sa ration, c'était cinq tours de camp le soir, ce qui faisait plus de six kilomètres.

François était sorti pour prendre Watrin à sa baraque, à « l'Œuvre des Vieux Capitaines ». Ils commencèrent à marcher, sans mot dire. La promenade n'était pas variée : le bloc II, la grimpette dans les sables, le mirador, le Wald, la descente vers le bloc I. Après deux phrases sur le théâtre, où le commandant avait demandé à François si son spectacle serait prêt, sur le ton un instant retrouvé du chef de bataillon qui a

décidé une revue d'armes, ce qui était plutôt bon signe, ils marchaient en silence. Ils arrivèrent aux baraques sous les sapins du bloc I, les dépassèrent, et se trouvèrent à l'orée du bois à l'endroit même où, au cours d'une promenade précédente, Eberling s'était rendu, quittant brutalement Soubeyrac après l'avoir traité d'adapté.

C'était là que *ça* se passait, depuis les premières semaines de la campagne de Russie.

En principe, les officiers prisonniers n'avaient pas le droit de s'arrêter. Cependant, il y en avait toujours quatre ou cinq, parfois une douzaine. Quand les groupes devenaient trop importants, de l'autre côté des barbelés, le posten arrivait, gueulait un bon coup. Les officiers français paraissaient se réveiller et s'en allaient. Certains restaient jusqu'à la satiété, jusqu'au vertige, ou jusqu'à l'ordre impératif du Chleu. D'autres défilaient sans voir, sans accepter de voir.

Le Commandant s'était donc planté devant la plaine, les jambes écartées, les bras croisés. A cinq cents mètres, s'étendait le camp des prisonniers russes, sorti du sable depuis l'invasion de l'U.R.S.S., un camp semblable au leur, avec ses perspectives et ses grouillements, mais aussi ses différences, les hurlements beaucoup plus fréquents, les aboiements de chiens policiers et, la nuit, les coups de feu isolés ou les rafales de mitraillettes. Presque aussitôt, il *la* vit.

La charrette sortait par le poste de police du camp russe et se dirigeait vers le camp français. Elle s'enfonçait dans un chemin de sable, en cahotant. C'était une grande fourragère poméranienne, tirée non par des chevaux, mais par une corvée d'une vingtaine de Russes. Les posten s'agitaient autour d'elle, lourdes mouches grises.

— Elle est encore pleine ! dit un officier de chasseurs.

Le chargement débordait. La pureté de l'air, ce jour-là, faisait qu'on entendait jusqu'à son crissement caractéristique. Un moment, elle disparaissait dans un repli de terrain. On l'entendait toujours crisser. Puis, on la voyait enfin nettement. Elle transportait des hommes nus. La charrette s'immobilisait à trois cents mètres du camp français, sous les pins du Wald. Là, les Russes creusaient une fosse d'une vingtaine de mètres de longueur, sur une dizaine de large. Près d'eux, il y avait un gros tas blanc, pyramidal.

— Ils en commencent une troisième, dit encore le chasseur.

Le commandant regardait toujours, immobile sauf la pomme d'Adam. C'était ça, le spectacle : une immense plaine en marge du Wald, son ciel prodigieux d'ampleur, deux camps, l'un vert poison, l'autre blanc de larve, et entre les deux, précis, minuscules, personnages de miniatures d'un livre d'heures abominable, des prisonniers russes enveloppés de houppelandes, tirant une fourragère pleine de morts nus, sous les aboiements des posten, mitraillette au poing.

La fourragère fut mise à cul et son chargement glissa sur le sable,

mou comme du varech. On distinguait les têtes rasées, les membres entremêlés des cadavres et les cerceaux des thorax.

— La faim, dit un homme.

Un autre comptait et recomptait. Une expression malsaine altérait son visage. Il n'arrivait pas à faire son compte. Il recommençait. Ah, il valait mieux compter tandis que les prisonniers russes prenaient leurs camarades par les pieds, les balançaient et les lançaient dans la fosse. Un, deux, trois, quatre, cinq, six. On n'entendait pas les corps tomber, mais on imaginait le bruit.

— Mon commandant, dit François, si nous poursuivions notre promenade ?

— Hein ? dit Watrin. Ah oui, Soubeyrac. Lieutenant François Soubeyrac.

L'air hagard qu'il avait eu, une seconde, disparut. Le Vieux tourna le dos d'un coup. Ils commencèrent à redescendre vers la baraque du théâtre, la Lagerführung, le bloc III.

— Soubeyrac, dit le commandant, je voudrais vous poser une question.

Ça, c'était nouveau ! Décidément, il y avait quelque chose de changé en Watrin depuis quelques jours.

— Attention, Soubeyrac, ce n'est pas une question de commandant. C'est une question d'homme à homme.

Ils arrivaient à hauteur de la 17. Deux gars sortaient avec la fameuse gamelle. Ils allaient en répandre le contenu, poignée par poignée, au cours de leur promenade. Ils n'avaient pas trop l'air de conspirateurs. Il eût mieux valu que la gamelle restât invisible. Elle ne l'était pas. « C'est vrai que je suis au courant », songea François. Cependant, Watrin ruminait sa question :

— Soubeyrac, si je me souviens bien, vous n'aviez pas de revolver durant la campagne ?

— Non, mon commandant.

— Jusqu'au 9 juin.

— Exactement, mon commandant.

— Et alors, vous avez pris un revolver. Ensuite, un mousqueton et vous n'avez plus lâché ce mousqueton que sur mon ordre. C'est bien ça ?

— C'est ça, mon commandant.

— Savez-vous pourquoi ? Depuis quelque temps, je ne sais pas ce que j'ai, je me pose des questions, à moi aussi. Toutes simples. Concernant les uns, les autres.

Il s'arrêta pour allumer sa pipe. Il y avait du vent. François ouvrit sa capote et le Vieux alluma sa pipe contre le cœur de Soubeyrac. Il releva la tête, fit de la fumée, qui fleura fortement le tabac belge. Ses yeux bleus étaient presque liquides, les pupilles d'une pâleur déconcertante.

— Oui. Des questions. Stupides, sans doute. Parce qu'il y a des

choses que je comprends et d'autres que je ne comprends pas. Et il commence à être temps que je comprenne.

Ils remontèrent la côte de sable du bloc III. Déférent, François écoutait.

— Alors, des questions, j'en pose. A mes officiers. A l'aumônier, tenez. A vous. Aux jeunes, comme on dit. Moi, quand j'étais jeune, il n'y avait pas de jeunes. Eh bien, la question du revolver me tracasse.

François fit un effort.

— C'est compliqué, mon commandant, parce que je ne sais pas bien moi-même. Voilà, je hais la guerre.

Watrin grogna. Un grondement inintelligible.

— Je hais la guerre. Je voulais bien être tué, mais je ne voulais pas tuer. Je déteste même la chasse. Je n'avais pas de revolver parce que je ne voulais pas tuer.

— Cependant vous étiez bon officier, vous commandiez bien. Vous trouviez alors normal de faire tuer par les autres ? Hein ?

« Nom de Dieu, songea François, il a raison. » C'était idiot, cette position qu'il avait eue si longtemps. C'était de la fanfaronnade ou un alibi. Mais jamais la contradiction ne lui était apparue aussi irréductible. « Oui, c'était un alibi, pour ne pas démentir le pacifiste que j'avais été. » Il essaya d'expliquer :

— Je sais, mon commandant. C'était idiot. Mais il y a des quantités de gens qui mangent du poulet et qui ne tueraient pas un poulet. Quand j'étais plus jeune, j'allais à la chasse. J'adorais la chasse. Comme rabatteur. Je n'ai jamais voulu tirer. Et une perdrix aux choux, c'est excellent.

— Tiens oui ! dit le commandant.

— Mon commandant, je sais à quel point c'est ridicule ce que je vous raconte aujourd'hui, mais alors, ça ne me paraissait pas ridicule.

— C'était si peu ridicule, Soubeyrac, que je me suis demandé un moment si ce n'était pas un truc très fort de baroudeur, retrouvé spontanément par un jeune officier. Oh, il y en a des trucs, vous savez, des trucs militaires...

Plus bas :

— ... Depuis le manteau rouge de Bournazel. Parce qu'une grande part de votre prestige sur les hommes venait de là. Non, ce n'était pas ridicule. J'ai bien failli vous en faire la remarque. Plusieurs fois. Je ne l'ai pas fait. Je voulais attendre. Être sûr. J'avais raison. J'ai dit prestige, exactement comme Bertuold, tenez, qui se promenait sous les bombardements avec son fume-cigarette en l'air et qui s'adressait aux Ch'timis avec des imparfaits du subjontif.

Ils entraient dans le domaine des aiguilles de pins du bloc I. Un rayon de soleil ravivait l'impression de vacances.

— Mon commandant, quand je suis parti pour la mobilisation, je croyais à... à une guerre civile européenne, à quelque chose d'aussi

stupide que la guerre de Sécession. A un suicide de l'Europe. On en parlait déjà...

La voix plus sourde, avec rancune, François martela :

— ... Mais pas comme maintenant. L'Europe de Morand et de Giraudoux. L'Europe de Weimar et du théâtre expressionniste. Enfin ! Et puis, j'ai beaucoup réfléchi à la notion d'ennemi, depuis. L'ennemi héréditaire. Von Chamisso n'est pas mon ennemi héréditaire. L'ennemi...

Ils étaient de nouveau devant les Russes. La fourragère vide dressait vers le ciel ses bras de mante religieuse. Les prisonniers russes vivants jetaient de la chaux à grande pelletées sur les prisonniers russes morts.

— Dix-sept, dit l'officier de chasseurs qui n'avait pas bougé.

— Le voilà, l'ennemi, gronda Watrin, sauvagement. Le Boche. L'assassin méthodique et misérable. Ils en tuent trente par jour.

— L'ennemi pour moi, dit François, c'est tout ce qui abaisse l'homme.

— Celui qui jette des hommes, même des païens, nus comme des chiens, dans le sable et la chaux vive, n'abaisse pas l'homme ?

— Si, mon commandant, si.

Le commandant eut un soupir. C'est de lui-même qu'il se remit à marcher, cette fois.

— J'en reviens au revolver, reprit-il, têtu. Avant, il y avait eu les grenades de votre point d'appui. Vous en avez lancé, vous-même.

— J'étais attaqué. La légitime défense.

— Vous admettez la légitime défense ?

— Bien sûr, mon commandant.

— Pour un pays aussi ?

— Oui, mon commandant.

— Alors, pourquoi pas de revolver puisque nous étions en légitime défense ?

— Je vous l'ai dit, mon commandant. J'étais plein de contradictions. Ce que je commence à comprendre, c'est que l'homme est toujours plein de contradictions. Que c'est sa marque d'authenticité.

— Moi aussi, dit Watrin, j'ai eu et j'ai mes contradictions.

Ça, c'était suffoquant !

La promenade continuait. Ils étaient à la Lagerführung. Von Chamisso sortait de son bureau. Soubeyrac et lui se saluèrent. Watrin fit semblant de n'avoir rien vu. François reprit, très vite :

— Von Chamisso serait un ennemi ? C'est le premier Allemand que je connaisse, de ma vie, moi qui viens de faire la guerre contre eux, et il pourrait plutôt être mon ami. Beaucoup plus que le tanneur de chez moi qui exploite odieusement ses ouvriers. J'ai été fait prisonnier comme j'ai été décoré, sans avoir vu l'Allemand ! Au point d'appui, lors des grenades, je n'ai vu que des ombres !

— Je dois vous détromper. Vous n'avez pas été décoré, mon petit, parce que vous avez repoussé l'ennemi à la grenade. Vous avez été

décoré parce que vous avez installé votre P.C. dans le trou où trois hommes venaient d'être tués par un bombardement.

— Vous saviez ça, mon commandant.

— J'ai attendu ensuite le premier prétexte venu.

Ils tournaient toujours. A la 17-4, Van' fit un grand signe. François cria :

— Je fais encore un tour. C'est pressé ?

— Non, cria Van'.

— C'est drôle, dit le commandant, vous êtes un des meilleurs jeunes chefs que j'ai rencontrés dans ma carrière. Vous avez l'étoffe, naturellement. Et vous ne le savez pas.

— Pour ce que ça servira !

— Les Boches perdront la guerre. Mais il faudra la finir. Revenons au revolver. Pourquoi l'avez-vous pris ?

— Parce que nous étions directement attaqués, dit Soubeyrac.

— Et le mousqueton ?

— J'ai échangé le revolver contre un mousqueton quand j'ai compris qu'il ne s'agissait plus de commander, qu'il n'y avait plus qu'à faire le boulot soi-même, en portant l'arme et les munitions. Alors, j'ai préféré le mousqueton.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est plus efficace, mon commandant.

— Pas dans le combat de surprise. Tenez, à Verdun, en 17... Non.

L'officier supérieur soufflait en remontant la pente de sable du bloc II. François réfléchissait :

— Il y a peut-être eu aussi une pointe d'attitude. De démagogie. C'est peut-être parce que c'est l'arme des hommes, mon commandant. Oui, il y avait de ça...

— Si tous les antimilitaristes étaient comme vous, dit Watrin, je serais...

Il s'interrompit encore. Il toussa. François fut sûr que la toux était feinte. Ils marchèrent longuement en silence. Et ils furent pour la troisième fois devant les Russes. On apercevait, dans le haut de la fosse, la couche laiteuse de chaux. Il y avait encore de la place dans la fosse II et la fosse III s'avançait. Des prisonniers russes s'étaient approchés du camp français. Ils se frottaient le ventre. Les posten, derrière, ne paraissaient pas s'en apercevoir. François prit son « paquet de troupe », le lesta d'un caillou, le jeta. D'autres Français jetaient des morceaux de pain vers les Rousskis. Avec une incroyable vitesse, les Russes raflèrent tout ce qui leur avait été expédié. Sauf le paquet de cigarettes. Trop lesté, l'enveloppe avait éclaté et il était tombé dans les barbelés. Affolé, le Popof le plus proche se glissa à terre, essayant de ramasser les cigarettes, mais le bras était trop court. Le cœur de François battait à se rompre. Les posten tombèrent à grands cris sur les Russes qui filèrent vers la fourragère vide ; le dernier, celui de François, cueilli d'un coup de

bottes, se releva, dans un bond absurde. Le Chleu vociférait. Il menaçait du fusil Russes et Français, tempêtait sur place. Le Russe s'éloigna vers ses camarades, non sans avoir lancé vers François un long regard désespéré.

François se sentit soudain découragé. La pitié et la charité étaient inutiles. Elles n'avaient plus place dans ce monde. Le posten furieux fit signe aux Français de circuler.

— Moi, j'ai un ennemi, dit le commandant. Le Boche. Le posten Hans. Le fils de son père, Hans. Le père de son fils, Hans. Je le hais. Les régions du Nord ont été occupées pendant la guerre de Quatorze. Par eux. Ils ont toujours agi comme le posten. Vous m'avez beaucoup agacé à la popote, au début. Vous disiez toujours « les Allemands », et je ne pouvais rien dire, parce que c'était réglementaire. Moi, je dis « les Boches ». Mon père disait « les Alboches ». Cette sentinelle est un Boche. Von Chamisso est un Boche.

— Vous les haïssez.

— Oui.

— C'est vous, le chrétien, et moi, je ne peux pas haïr ! Mon commandant, vous savez, avant la guerre, j'étais socialiste.

— Vos notes confidentielles d'officier l'indiquaient.

Ils arrivèrent devant la baraque du commandant.

— Merci d'avoir promené le Vieux, dit Watrin.

François sursauta :

— Bien sûr, je sais que vous m'appelez le Vieux. C'est un beau surnom. Je l'accepte. Je suis grand-père, vous savez. Ma fille a un garçon. Un garçon.

Il rêva une seconde :

— Un garçon.

— Mon commandant...

Le commandant se tira la moustache des deux côtés, avec une expression de malice. Il se moquait de lui-même, se singeait, singeait la baderne de métier qu'il avait tant d'années assumée :

— Quatre par ci, quatre par là. Motif : appelle son chef de bataillon le Vieux ! Quel dommage qu'il n'y ait plus de salle de police, Soubeyrac.

Puis, inexplicablement :

— Pour moi, Soubeyrac, la seconde guerre a commencé, la vraie, non pas aux avant-postes, non pas avec nos premiers morts, non pas avec le premier mort ennemi. Je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner. Elle a commencé le 27 mai, à Volmerange, dans les Vosges, quand on a fusillé l'homme de...

Il hésita, comme devant une grossièreté :

— L'homme de Billancourt. L'homme venu en renfort et qui avait menacé le colonel. La guerre a commencé là. Je ne la finirai pas. Je suis trop vieux. J'ai trop fait la guerre. D'autres la finiront. Vous, Soubeyrac, l'antimilitariste au mousqueton. Bonsoir.

François revint à la baraque, pensif. Van' l'attendait : Eberling voulait voir Soubeyrac pour les costumes.

François avait accepté de faire tailler les costumes de cinq évadés, dont Eberling, en même temps que les costumes civils destinés à *Histoire de Rire*. Mais ceux des évadés étaient en laine introduite en fraude dans le camp, tandis que ceux des comédiens étaient en toile de paillasse teinte. Encore un souci de plus, et en cas de fouille, une preuve tangible de sa complicité. François n'était pas content, mais un souvenir s'imposa, celui de l'homme de Billancourt, du fusillé pour l'exemple, très effacé. L'homme n'avait plus de traits. François ne se rappelait plus son nom. Il ne le voyait plus, même en le voulant, même avec un très gros effort. Un visage effacé. Un ovale pâle.

— Alors, dit Van', ch'commandant ?

— Il y a longtemps que le commandant Watrin n'a pas été dans une telle forme, dit François.

VIII

Le capitaine Pierret de Haroyer était un grand diable d'une cinquantaine d'années, chevalin, blondasse, solide, avocat dans le civil. Il faisait honneur au déjeuner que Toto, ce dimanche-là, avait improvisé pour lui. Pierret était un lointain cousin de Vanhoenacker, qui venait d'être muté au camp, avec quelques centaines de nouveaux arrivants, après une évasion manquée. Il n'y avait que quelques jours qu'il était sorti de prison, et le voyage depuis Berlin, d'où il venait, l'avait creusé. Aussi avait-il mastiqué d'abord en silence, devant une énorme gamelle rouge, les pommes de terre, revenues dans la graisse et assaisonnées de lardons, de Cavatini. Il y avait autour de la table, François, Camille, qui pour une fois se tenait bien, Van', naturellement, à côté de son cousin et Paradoux, un autre « dépliant ».

Pierret de Haroyer conta comment il s'était fait prendre, au pont de Kehl, dans le train qui le ramenait à Paris. Dans son camp de la banlieue berlinoise, il avait fabriqué, lui-même, un ausweis, sur du papier dérobé à la Lagerführung. Il s'était habillé en civil et il était passé au culot devant le poste, avec un grand « Heil Hitler ». Il avait pris le train sans encombre, jusqu'à Berlin. Là, il avait retrouvé, dans un immeuble modern-style de la Friedrichstrasse, non loin du Tiergarten, des ouvriers français, volontaires pour travailler en Allemagne. Quelques-uns de ceux-ci, des métallos, bien abrités derrière une réputation de collaboration dont leur présence donnait une preuve suffisante aux yeux des Allemands, avaient organisé une chaîne d'évasion dont les relais étaient à Mulhouse et à Paris même, chez un brave quincaillier du faubourg Saint-Martin. Les ouvriers lui avaient indiqué les premiers relais, et fourni des papiers plus sérieux. Pierret de Haroyer avait donc repris

le train, toujours en civil. Et il s'était fait arrêter au pont de Kehl, à la première vérification d'identité ! « Les papiers sont vrais, avait dit le policier en civil avec un mince sourire, c'est l'homme qui est faux. »

— Je me suis fait coincer comme un bleu. Ma feuille de permission portait comme profession, ajusteur, mais j'avais gardé des mains d'avocat. Sans ça, je passais. Ils ont essayé de me faire parler. Ils m'ont cogné dessus, mais ils ont cessé quand j'ai dit que j'étais officier.

Ils mangeaient avec application, lentement, savourant l'épaisse cuisine de Toto, qu'arrosaient exceptionnellement deux bouteilles de vin blanc de Moselle, venues par la Commission des Ordinaires. Le capitaine Pierret de Haroyer apportait dans leur groupe de sédentaires un air d'aventure.

— Ils m'ont laissé mariner un moment en prison à Kehl, avant de me réexpédier. Ils voulaient vérifier si je n'avais pas volé, pillé ou tué pour m'évader.

— On devrait mettre le c-c-capitaine en contact avec l'évadé modèle, dit Toto.

Le capitaine sourit.

— Vous voulez dire sans doute le lieutenant Eberling. C'est fait déjà !

Ils eurent un grand rire.

— Vous l'avez reconnu à la figure, je suppose, dit Van'.

Ils n'arrêtaient pas de faire parler le capitaine. Cette Allemagne qui les entourait leur était totalement étrangère. Au moins, le capitaine, lui, venait-il de la traverser. Les usines ? Les travailleurs français ? Les bruits de relève ? Le moral allemand ? Les bombardements anglo-américains ? Les résistants communistes ?

— Croyez-moi, dit le voyageur, ils ne sont pas à bout, loin de là. Ne vous attendez pas à un soulèvement. Cependant... si. Il y a quelque chose que je dois vous conter. C'était dans le train de Berlin, vers Paris. Nach Paris. Des permissionnaires allemands sont venus dans mon compartiment. Parmi eux, se trouvait un jeune soldat, à mine ouverte. Il entra en conversation avec moi, tout de suite en français, ce qui me vexa ! Il revenait de Russie. C'était un toubib. Vous savez, chez eux, les toubibs ne sont pas forcément officiers. Après un moment d'entretien, le jeune toubib se mit à parler du front de l'Est. Oh, non merci, lieutenant, vos patates sont exquises, mais mon estomac s'est rétréci ! J'ai peur d'être malade. Il faut que ça revienne. Je disais...

— Le toubib chleu ! dit Camille.

— Eh bien, le toubib chleu, comme vous dites, s'est mis à me dépeindre la situation, les pieds gelés, les morts en grand nombre, les épidémies, la résistance russe, la bravoure de l'ennemi, le pessimisme des officiers, les atrocités des représailles contre les partisans et celles des partisans. Cet homme faisait preuve d'une audace qui me stupéfiait. Je lui montrai ses compagnons. « Aucun ne connaît le français », dit-il. Et il se mit à faire l'éloge du communisme. Craignant la provocation —

c'eût été trop bête, n'est-ce pas ? — je feignis l'extrême fatigue et m'endormis. Quand je me réveillai, les soldats étaient partis et le compartiment vide. Le train roulait dans une campagne plate. Je cherchai de quoi fumer et je trouvai dans ma poche un paquet de tabac du genre hollandais. Sur le papier, il y avait une adresse, à Paris, et cette indication : « De la part de Hans. Bonne chance ». Je me demande ce qu'il est devenu, Hans !

— Hans... murmura François, songeant aux propos récents de Watrin.

— Ils ne doivent quand même pas être beaucoup ? dit Van'.

— Non. Ils ne sont pas beaucoup, si vous comparez, par exemple, avec le nombre des communistes dans l'armée française en Quarante. Mais nos communistes n'étaient pas virulents. Ils se contentaient de chanter l'*Internationale* quand ils étaient noirs, parfois, ils allaient jusqu'à *la Jeune Garde*. Eux, sont moins nombreux, mille fois, dix mille fois peut-être, mais autrement résolus !

— Peu d'officiers sont au courant de ces choses, dit Soubeyrac à l'invité. Comment les savez-vous, mon capitaine ?

Van' coupa :

— C'est vrai, j'ai oublié de te dire, mon cousin était rapporteur au conseil de guerre d'une D.L.M.

Ils buvaient tranquillement un café national qui fleurait l'orge et les gars du théâtre avaient fait au capitaine l'honneur du beau fauteuil de carton.

— Comment ça se passe, mon capitaine, dit François, une séance au conseil de guerre ?

Pierret de Haroyer répondit, soudain professionnel, très différent par le ton, l'allure, de l'évadé de tout à l'heure :

— Comme un procès civil. Une salle de hasard. Une école, le plus souvent. C'est fou ce que les écoles peuvent être utiles, en dehors des classes.

— Je suis instituteur, dit François.

— Oui ? Eh bien, alors, imaginez votre bureau, avec un colonel, par exemple, à votre place, pour présider. Deux tables de chaque côté, avec chacune deux juges, de grades différents. Dont un sous-officier.

— Vous avez eu des conseils de guerre dans votre division ?

— Oh, beaucoup. Ça n'a pas désemparé.

— Avec peine de mort ?

— Oui. Mais pas dans cette guerre-ci. Dans l'autre. Alors, je n'étais pas rapporteur, mais avocat.

François regarda Toto et Van'. Les deux autres suivaient la conversation avec la même passion. Les mêmes idées les agitaient.

— Excusez-moi d'assombrir cette fin de repas, reprit Soubeyrac, mais nous avons besoin de connaître tous les détails. Je vous expliquerai après.

— Eh bien, on commence par l'interrogatoire d'identité. On établit la matérialité des faits par interrogatoire, témoignages et confrontation,

si c'est possible. Ensuite, le commissaire du Gouvernement fait son réquisitoire, et le défenseur plaide.

— Ah, il y a tout de même un défenseur, dit Toto, agressif.

— Mais oui. On présente souvent le conseil de guerre comme une parodie de justice. Dans les cas extrêmes, il peut l'être. Le plus souvent, ce n'est qu'une justice plus sévère, voilà tout, avec d'autres... d'autres tabous. Evidemment, il ne comporte pas la garantie d'un vrai jury. Mais vous avouerez qu'un vrai jury, c'est assez peu compatible avec l'esprit militaire !

— Bien sûr, railla Camille, ça fait désordre !

— Mais c'est pareil dans toutes les armées du monde !

Il faisait bon dans cette pièce disparate, parmi les décors presque terminés, les palmiers et les aloès découpés d'*Histoire de Rire*.

François demanda enfin :

— Communique-t-on le verdict à l'inculpé ?

Le capitaine se dressa et mima :

— Au nom du peuple français... Présentez armes ! Toc, toc, toc ! Ce jourd'hui, le conseil de guerre, délibérant à huis clos, le président a posé la question suivante : « Le caporal X a-t-il menacé le lieutenant Y, en le traitant de peau de vache et de tête cerclée ? » Il a été voté au scrutin secret. Le président a dépouillé les votes dans les conditions exigées par la loi. Sur la question, X est-il coupable de rébellion, le jury a répondu à l'unanimité : oui.

Une sorte de fièvre avait saisi le capitaine, la même que celle qu'il avait eue quand il racontait ses aventures d'évadé malchanceux, mais comme affectée cette fois d'un signe négatif.

— Alors, naturellement, dit-il, en se renfonçant dans le fauteuil, toujours, dans votre école, par exemple, monsieur Soubeyrac, on continue : « Existe-t-il des circonstances atténuantes ? » Là, ça dépend des zèbres qui jugent, hein, de l'opinion du colonel qui préside le conseil de guerre. Je ne peux pas dire qu'il l'impose, non, mais enfin, il ne se gêne pas pour la faire connaître... Et puis, ça dépend du communiqué. Le secteur est calme, les nouvelles sont bonnes, on approche de Noël ? On est bonasse. Ce type était saoul ! C'est un idiot congénital ! Il a quatre enfants. Allez, oui, à la majorité. S'en tirera avec six mois de taule ! Mais, ça barde, les Allemands viennent d'enfoncer le front, il y a de l'agitation sociale à l'arrière ? Non. A l'unanimité.

— Et alors ?

— Alors, le président recueille les voix en commençant par le grade inférieur. Oui, tout est prévu. En conséquence, attendu qu'il est constant que le sergent Vacher a déserté devant l'ennemi, le tribunal le condamne à la peine de mort avec dégradation militaire, le condamne en outre aux frais envers l'État...

— N-n-non ? dit Toto.

— Mais si ! Ordonne qu'il sera donné lecture de la sentence devant la garde rassemblée sous les armes.

François Soubeyrac assistait mentalement avec un étrange retard au procès de l'homme de Volmerange que le brave bataillon avait reçu, emprisonné et fusillé dans le court espace d'une nuit. Tout ce qu'il avait imaginé demeurait inférieur au récit documenté du capitaine Pierret de Haroyer. Ça se passait dans sa classe. Le président somnolait. L'élégant colonel du régiment (il se nommait Rozet), celui qui avait été menacé par la baïonnette de la recrue insurgée, désignait l'homme du doigt et sa lèvre inférieure frémissait d'indignation. Le sous-officier réglementaire curait ses ongles, très ennuyé. Et l'homme de Volmerange était devant son bureau. Il levait le visage. François se secoua. Il voulait aller au fond.

— C'était comme ça, à cette guerre-ci ?

— Mais oui. Vous savez, rien ne change moins que les formes de la justice, sinon celles de la religion. Il arrive que les cours martiales simplifient la procédure des conseils de guerre. Je suppose que, s'il y a eu des cas de ce genre en mai et en juin, on a abrégé le cérémonial. La guerre, c'est la guerre.

La conversation les avait menés tard dans l'après-midi. On entendit le coup de poing habituel de Watrin dans la porte. Le vieux venait chercher Soubeyrac pour la promenade. Il ne voulut pas entrer.

— Merci du bon déjeuner, dit le capitaine Pierret, en se levant. Nous comptons beaucoup sur votre *Histoire de Rire,* monsieur Soubeyrac. On n'a pas tellement l'occasion de rire !

— Mon capitaine, je m'excuse de vous avoir posé tant de questions. Et pourtant...

Le capitaine enfilait sa capote.

— Et pourtant, j'en ai encore une. Pourquoi avez-vous parlé tout à l'heure d'un sergent Vacher ?

— Le sergent Vacher ? dit l'hôte, inclinant légèrement la tête, le sergent Vacher ?

— Oui, vous avez dit « le sergent Vacher a déserté devant l'ennemi »...

— Attendez. Ah oui, j'ai dit « le sergent Vacher ». Ça, c'est curieux. Le sergent Vacher, mon bon, c'est un petit jeune qui a été condamné à mort à Verdun, en 1917. A Verdun, avant l'arrivée de Pétain. Ça, c'est formidable ! C'est bien la première fois que je me souviens du sergent Vacher, après vingt-cinq ans...

— Bon bridge, mon capitaine.

A nouveau, ils marchaient autour du camp, poursuivant leur ronde, marchant sans trêve sur le bois et dans le sable, marchant dans les pas de la veille. En dépit du calendrier, la pluie menaçait et le ciel, cet après-

midi de dimanche, traînait de grandes outres blêmes, des dorades mortes, des estomacs de ruminants, des éléphants difformes au-dessus de la ville de bois et de ses tours misérables.

Ils étaient quatre, Soubeyrac, Van', Watrin et Sylvain, un capitaine d'artillerie, dominicain dans le civil, professeur de théologie à l'université de Tempelhof, car on y enseignait aussi la théologie ! Van' venait de donner à François des nouvelles du tunnel. Le boyau avançait toujours, grignotait la terre plus vite depuis que les canalisations d'aspiration et de refoulement d'air avaient été mises au point par Paradoux et Van', des boîtes de conserve d'un kilo dont les fonds avaient été enlevés et emmanchés les unes dans les autres par battage sur un mandrin.

François sourit. Tout un système de signalisation difficile à repérer pour qui n'était pas au courant avait été mis en place. C'était le plus souvent une minime modification dans la tenue d'un officier de faction qui donnait l'éveil en cas de danger, un calot de travers, une cigarette tenue d'une certaine façon.

— Et le ventilateur ? dit-il.

— Il sera prêt dans trois jours.

Ils marchaient machinalement et il semblait à François que cette marche ininterrompue, au lieu de le mener quelque part, l'enfonçait davantage, par ondes concentriques, dans le malheur de sa condition. Il ne croyait pas au tunnel. Ce procédé souterrain lui déplaisait physiquement. Et il en était pourtant ainsi de sa propre vie. Il avait commencé par la liberté du combat dans les avant-postes, le cercle s'était réduit à la fin de mai autour de l'homme de Volmerange, encore réduit lors des soubresauts du brave bataillon dans les bois de Rethel et le cercle se rétrécissait à ce camp de sable. Demain, peut-être, le cercle deviendrait cellulaire.

Par moments, François se demandait si cette angoisse ne relevait pas plus simplement d'une névrose de captif, et s'il ne perdait pas peu à peu le contrôle de lui-même.

— Mon commandant, dit-il, je suis hanté par ce qui s'est passé à Volmerange. Il y a un certain nombre de choses que je dois vous dire. C'est un malaise qui m'occupe depuis des mois et qui grandit, qui devient obsédant. Si le conseil de guerre s'est tenu dans les formes réglementaires, que je connais désormais, le révolté, quand je suis entré dans l'épicerie où il était gardé, quelques heures avant l'exécution, quand je l'ai vu, se savait condamné à mort. On lui avait lu le verdict.

Il s'arrêta, pour expliquer l'ensemble de la situation au dominicain vivement intéressé.

— Voilà. C'était en mai 40. Un soir de retour des avant-postes, dans un petit patelin des Vosges. Volmerange. On reçoit au bataillon une recrue qui nous est affectée avec ordre de la fusiller le lendemain, pour rébellion. On garde le type à vue. Et le lendemain, au petit jour, on le passe par les armes, et on écrit sur sa tombe « Mort pour la France ».

Le dominicain hocha la tête, mal à l'aise.

En passant au bloc I, ils ne virent rien du côté des Rousskis. François reprit :

— Vous avez bien vu, mon commandant, que le prisonnier de Volmerange avait la possibilité physique de s'évader. Il m'a paru homme décidé et courageux. Et il ne s'est pas évadé !

— Attention, attention, dit Watrin. Il ne pouvait s'évader qu'avant votre visite à l'épicerie. Ou pendant. Après, j'étais là.

Il y eut un temps, des crissements de pieds dans le sable, puis :

— Soubeyrac, j'ai gardé cet homme jusqu'à l'aube.

François ravala sa salive.

— Mon commandant, il a pourtant eu au moins une heure ou deux devant lui. Il ne l'a pas fait. C'est donc qu'il avait encore espoir ? S'il avait encore espoir, c'est qu'on n'avait pas lu la sentence. Mon commandant, c'est horrible, mais je suis sûr sans pouvoir le prouver que, dans la frénésie de la défaite qui venait, je suis sûr qu'on a truqué la cour martiale. Et c'est un crime.

— Un crime ? répéta le commandant.

— En effet, dans ce cas, dit le dominicain, ce serait une manière de crime.

— Mais pourquoi ? dit Watrin. Expliquez-vous mieux, mon petit.

— Vous connaissez le colonel Rozet, dit François. Fanatique de l'armée de métier, le colonel qui commandait le régiment méprisait les réservistes, trop lourds à son gré. Il était jaloux de son autorité, facilement délirant. Son autorité était trop pesante pour lui. Il avait quelque chose d'une femme. Il devait être un excellent colonel d'assaut. Tout en nerfs et très vite. Par peur, sous la pression de l'événement, du front qui craque, par crainte de perdre la face, pour reprendre une troupe en mains, une troupe qui n'a jamais obéi à son goût, Rozet se saisit d'un incident réel que d'autres chefs eussent minimisé. Il en « fait un drame », s'emporte, s'aveugle, appelle « menace de mort » un geste de fureur instinctif, bouscule la décision de la cour martiale pour ne pas se désavouer et il obtient la mort du bouc émissaire.

Van' les avait quittés, par discrétion, ou peut-être parce qu'il désapprouvait l'insistance de son ami Soubeyrac. Les deux aînés de François l'encadraient. Ils marchaient. Les capotes flottaient. Par instants, des gouttes fines mouillaient leur visage.

— Quel réquisitoire ! dit Sylvain, le dominicain.

Watrin, tête baissée, entraînait le groupe. Derrière lui, le dominicain et François échangèrent un coup d'œil. Enfin, Sylvain dit, la voix volontairement atone :

— Je comprends les angoisses de votre officier, mon commandant. Je vous assure qu'elles sont légitimes.

Watrin se retourna. François retrouva l'expression de sanglier débusqué qu'il commençait à connaître.

— Je n'ai jamais aimé le colonel, dit brutalement Watrin. Mais le colonel Rozet s'est fait tuer sur la Seine avec les restes du régiment, alors que, sur le moment, je l'ai calomnié, l'accusant d'avoir filé sans nous prévenir. En toute sincérité, je ne crois pas que ce soit vrai, Soubeyrac. Non. D'abord ce n'est pas le colonel Rozet qui commandait la cour martiale, mais le général commandant l'infanterie divisionnaire...

Tiens, le commandant Watrin s'était donc, lui aussi, intéressé étroitement à l'affaire depuis ?

— Et puis, dit Watrin, il y a les autres juges.

— Comment pouvez-vous expliquer alors, si la procédure a été régulière, c'est-à-dire si on a lu au condamné le verdict, si on lui a dit qu'on allait le tuer, qu'il n'ait pas cherché à s'échapper ?

— Il y avait le recours en grâce, dit le commandant.

Cela, c'était possible. L'homme ne s'était pas évadé parce qu'il attendait le résultat du recours en grâce. François n'y crut pas. Le ton du commandant était peu affirmatif.

— Enfin, il est là, dans l'épicerie, reprit François obsédé, il sait ou ne sait pas ! S'il ne sait pas, on l'assassine. S'il sait, je ne comprends pas ! Car il est brave ! Il est mort courageusement. Il a refusé qu'on lui bande les yeux. Moi, à sa place, j'aurais eu peur. Et parce que j'aurais eu peur, j'aurais trouvé le courage de m'évader. C'est toujours comme ça que le courage m'est venu. Par la trouille !

— C'est juste, dit Watrin. C'est bien ça, le courage : faire comme si l'on n'a pas peur.

Soubeyrac ralentit sa marche, et dit, presque fanatique :

— Je crois qu'il fallait que quelqu'un apprenne à cet homme qu'il était condamné à mort... pour lui laisser sa chance, sa dernière chance.

— Il y a beaucoup de romantisme en vous, Soubeyrac, dit Sylvain. Mon commandant, si on posait autrement la question. Par exemple : pouvait-on s'épargner la mort de cet homme ? Cette mort était-elle indispensable ?

Le commandant répondit aussitôt, loyalement :

— Je ne pense pas que sa mort ait été indispensable. D'après ce que je sais, juge au tribunal militaire, j'aurais condamné à six mois de prison.

— Alors, c'était bien un crime, dit Soubeyrac.

— C'était la guerre, dit Sylvain.

— Das ist Krieg, railla Soubeyrac.

Mais l'ironie n'avait plus prise sur ces trois écorchés. Ils marchaient. Il pleuvait et ils ne le sentaient pas.

— C'est un crime, dit enfin Watrin, fortement, et c'est moi le coupable. C'est moi qui ai empêché que l'homme se sauve, en restant avec lui jusqu'à l'aube. Parce que je vous le dis, Soubeyrac, il avait compris enfin. Je crois qu'il a vraiment compris quand vous êtes entré. Je crois

qu'il ne savait rien avant. Je crois qu'on ne lui avait pas lu le verdict. Et c'est moi qui l'ai tué.

Un sanglot rauque passa dans la voix du Vieux. Il trébucha dans un trou entre les planches, rongées par le sable, les pluies et le gel et il retrouva péniblement son équilibre, les mains en avant. Il se reprit :

— C'est la guerre qui est un crime, dit-il. J'ai fait la guerre toute ma vie. Contre les Boches, ça n'est pas pareil. Mais je suis quand même un...

Il s'arrêta, regarda ses mains, leva la face bourrue vers le ciel et sa gorge se gonfla. C'était bouleversant. Une énorme face de vieil enfant affublée de moustaches blanches se tendait vers le ciel poméranien comme un masque chargé de toute la douleur humaine. Le cœur du Vieux allait crever.

Ils marchaient.

— Dites, mon père, reprit Watrin un long moment plus tard, puisque nous en sommes aux cas de conscience, j'en ai un autre à vous poser. Je prends un homme qui s'aperçoit que sa vie est gâchée, qu'il n'a plus de raison d'être sur la terre. Il est chrétien. Il n'a pas le droit de se suicider. Alors, il se fait tuer, dans une action désespérée ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— En essayant de se sauver pendant une corvée de bois, par exemple ?

— Vous êtes en train de prendre Dieu pour un idiot, commandant, dit avec beaucoup de gentillesse le religieux en uniforme.

Ils marchaient. François était bien plus atterré par les révélations du commandant que par ce qu'il venait d'entendre. Têtu, Watrin reprenait :

— Si le projet est valable ? Si le projet tient debout ?

Il réfléchit et précisa :

— Militairement.

— C'est tout le problème du volontaire que vous posez. Dieu seul sait s'il se suicide ou s'il agit.

Ils marchèrent encore un bon moment sous la pluie. Dans la brume, au camp russe, la charrette des morts se remettait en marche.

⁂

Au bloc III, Toto arrivait sur eux en courant. Le bègue était essoufflé, ce qui n'arrangeait rien pour la clarté des explications.

— I-i-i-ya une-une-une-fouille, dit-il enfin.

La 17-4 était cernée par les posten en armes. François arriva hors d'haleine. Les cinq vrais costumes civils étaient pendus dans l'atelier, frais de teinture ! Il entra. « Peine à Jouir » menait l'opération, avec une dizaine de Chleus. Il était à un mètre à peine des costumes ! François se présenta à lui. Les cinq costumes gouttaient de teinture.

— Attention, messieurs, dit-il, négligemment, ceci n'est pas sec. C'est de la teinture. Vous allez tacher vos uniformes.

Le dolmetscher traduisit, l'officier salua et s'écarta des habits mouillés en disant :

— Ach so !

Tout fut fouillé, de fond en comble, méticuleusement, tous les pains percés, toutes les boîtes de conserve resquillées à la censure des paquets, ouvertes, tous les paquets de cigarettes sondés. Ils cherchaient avec précision. Et François tremblait en regardant les costumes mouillés qui crevaient les yeux. Les Allemands demandèrent d'où venaient les paillasses dans lesquelles étaient taillés les costumes civils, les autres, ceux du théâtre. Ça leur paraissait grave, ce détournement de toiles militaires.

L'officier fouinait lui-même. Il sonda le plancher. Il s'éloigna enfin. La bande ne fit que passer dans la baraque des répétitions, où Frédéric s'arrêta de jouer du piano, comme ahuri par leur visite. Avec ses énormes godasses, le pied gauche tendu à un mètre du piano, le Bouvreuil tragique écrasait une tache de sable vraiment éloquente. On eût dit le Clown Groucho Marx.

Enfin, ils s'en allèrent, bredouilles.

François fonça chez Eberling. L'évadé perpétuel rigolait nerveusement.

— Mais tu ne comprends donc pas, jeta François, qu'il y a eu une dénonciation ! Qu'ils sont tout près !

— Ecoute, dit Eberling, je te remercie. Surtout pour les costumes. Tu as été très fort. Mais occupe-toi de ton cirque, mon vieux, moi, je m'occupe du mien.

IX

La première d'*Histoire de Rire* allait avoir lieu à Tempelhof, dans un énervement collectif intense, ce samedi des derniers jours de mai 1942, où le printemps s'était brusquement déclenché. Il était six heures trente. La grande salle des fêtes du Bloc II était pleine. Comme le nombre des officiers était tel qu'ils ne pouvaient pas tous assister ensemble au spectacle, quatre séances étaient prévues, une par bloc. Encore un quart d'heure et le rideau s'ouvrirait.

Dans les coulisses, c'était la fièvre des premières. Les comédiens achevaient de s'habiller. Camille protestait parce que Van' et Paradoux se mettaient à deux pour lui ficeler ses dessous et lui coupaient le souffle !

— Sale bête, t'as les pattes froides, dit-il à Van'.

François venait de demander une légère retouche au tableau de la Côte d'Azur. L'électricien orientait ses projecteurs. Le grenier était en place, un petit décor monté sur le devant de la scène, en biais, qui découvrirait ensuite en disparaissant l'appartement sur la mer du deux. Les machinistes — tous des officiers — vérifièrent les pinces de serrage du un. Le jeune officier qui jouait Coco d'Antibes était prêt depuis vingt minutes. Il avait une frousse bleue. Le visage enduit de

fard Leichner, la taille mince dans la robe, à dix pas, on aurait vraiment dit une grue ! Qu'est-ce que cette gourgandine-ersatz allait bien pouvoir donner sous les feux de la rampe !

— J'ai salement les foies, avoua Coco d'Antibes. On dirait que j'ai la tête vide. Mais d'un vide ! Et j'ai bouffé des noix. Ma tante m'envoie toujours des noix. Tu crois que ça fait *réellement* quelque chose de manger des noix ?

— Moi, je ne suis pas superstitieux, dit Camille, en se regardant dans le miroir de la salle d'habillage, retouchant d'un doigt la retombée de la jupe.

— Andouille ! dit Coco d'Antibes. S'agit pas de superstition. Paraît que ça fait buter la langue !

— Attention, attention, attention, hurlèrent de plus en plus fort Van' et Paradoux.

Il y eut un sacré remue-ménage sur le plateau. Les deux dépliants se déplaçaient dangereusement avec une découverte en forme de cinq mètres de long, peinte sur carton, qui représentait la grande bleue. L'ensemble tenait du chantier avant l'inauguration officielle et de la fourmilière piétinée.

— Les Ch- les Ch-, les Chleus arrivent, dit Toto. Il y en a une b-b-b-brochette!

— Oh ! moi, je veux voir mes petits amis les ennemis, dit Camille, la voix pointue.

Coco d'Antibes, soucieux, à la fois grue et penseur de Rodin, reprenait inlassablement son attaque :

— « Alors, hier soir, vous êtes rentrés à pied de mon hôtel, comme vous l'aviez projeté. Alors, hier soir, vous êtes rentrés à pied »... Ah, je ne saurai jamais, c'est trop difficile... Soubé...

— Idiot. Tu entres ! On t'applaudit parce que tu es une belle poule.

— Je m'en fous, dit Coco d'Antibes. D'habitude, les belles poules...

— Oui, mais ça te regonfle ! Tu prends ton temps. Tu respires. N'oublie pas, tu vas vers le fauteuil où sont Gérard et Hélène et tu dis, tranquillement : « Alors, hier soir, vous êtes rentrés... »

L'autre répéta, médiocrement, sentant sa faiblesse :

— Si je prenais ma voix de tête ?

— Ah non ! Tu as une jolie voix claire, bien posée, pas trop grave. Ça va avec ton maquillage de brune...

— Bon, bon, te fâche pas ! « Alors, hier soir, vous êtes rentrés à pied... de mon hôtel, comme vous l'aviez projeté ! »

— Ça va bien, dit François. Et maintenant, allez donc faire ça plus loin ! On ne va pas commencer par le deux, non !

Nerveux, irritable, il regarda sa montre. Il alla vers le rideau et observa la salle par le trou traditionnel. Ça grouillait d'une foule kaki. qui remuait, avec des capotes qui voltigeaient au bout des bras, et devant, sur tout le premier rang, sages, si sages, en visite, les Chleus, les Frisés,

les Frisous, les Haricots Verts, officiers et censeurs, réunis autour de l'amiral Von Mardrük, blanc et or.

— Les copains, dit François, en se retournant, l'amiral, on dirait un lis dans les épinards !

Les autres pouffèrent, ragaillardis. François aperçut, à droite, le fin visage de Von Chamisso. L'homme qui avait perdu son ombre disait quelque chose à l'oreille d'un hauptmann qui riait à gorge déployée.

— En place pour le un, ordonna François.

Adé-Camille vérifia si la trappe par laquelle elle-il devait entrer fonctionnait bien, et dit :

— T'as pas foutu de clous partout au moins ! Je ne tiens pas à filer une paire de bas par représentation, moi !

— Tout est raboté, ma belle, dit Vanhoenacker.

Ah, ils étaient loin, les ciriers, les marguilliers, et les sacristains du Nord !

— Paré, dit Camille.

— Les trois coups, ordonna François.

Van' cogna.

— Casse pas la cabane ! dit Camille.

Coco d'Antibes, qui n'entrerait pourtant en scène que dans une heure, répétait toujours dans la bousculade. Un rire fou, nerveux, inexplicable, retentit. Une grosse voix le coupa net. Alors, on entendit derrière le rideau l'orchestre éclater. Frédéric dirigeait. Le Bouvreuil tragique avait composé une ouverture pour *Histoire de Rire*, où la malice dialoguait avec une amère sagesse. François observait par le trou. La salle s'immobilisait. On eût dit une bassine à frites dont la graisse se fige. Il tira de sa poche le papier où il avait écrit la présentation de la pièce et en vérifia fiévreusement les feuillets.

Quelqu'un tira le metteur en scène par la manche.

— On te demande, dit un machino.

— Qui ?

— Un commandant. A l'entrée.

François calcula. Cinq minutes de musique avant le lever du rideau ! Il dégringola quatre à quatre l'escalier de bois qui menait à l'entrée des coulisses. Au dehors, la nuit commençait à tomber. Il chercha.

C'était Watrin.

— Mon commandant, vous, voulez-vous une place ? Je...

— Non, je ne vais pas au théâtre, Soubeyrac. J'ai un service à vous demander.

— Maintenant, mon commandant ?

— Oui. Ecoutez-moi bien. Si je ne rentrais pas en France... Non, ne m'interrompez pas. Je mets mes affaires en ordre. Une idée comme ça. Je fais mon paquetage. Je voudrais que vous alliez voir ma femme.

François regardait fixement le commandant. Qu'est-ce qui lui prenait ? Une crise de neurasthénie ? Ou pire ? Non, le Vieux avait l'air magni-

fiquement maître de lui. Cependant, les yeux bleus brillaient trop. Le commandant avait retrouvé son apparence des premiers jours de combat, en Lorraine, un peu plus blanc, voilà tout. Mais, derrière, Soubeyrac sentait son théâtre qui l'attendait. Il ne fallait pas manquer son entrée.

— Vous irez donc à Denain, au 14, rue du Landit. Vous direz à ma femme... Vous lui direz tout ce que vous voudrez sur moi. Vous répondrez à toutes ses questions. Mais surtout, vous lui direz... que... quand mon bataillon a été pris... j'ai fait mon devoir, tout mon devoir. Attendez, attendez, vous lui direz que je, que nous nous sommes battus jusqu'à la dernière limite raisonnable, mais que j'ai évité toute perte inutile. Pas de sang inutile, lieutenant Soubeyrac, de sang inutile. Je n'ai pas un seul mort en trop sur la conscience depuis...

Il eut un curieux mouvement de lèvres qui boursoufla la moustache blanche. François entendait, derrière lui, la musique de Frédéric, irréelle. C'étaient les violons qui dominaient...

— Depuis Volmerange, acheva Watrin. Mais ça, inutile d'en parler.

— Pourquoi ce soir particulièrement, mon commandant ?

— Parce que c'est le moment. J'entends parfois les scouts du camp chanter : « Longue est la route, marche sans jamais t'arrêter ». La route va encore être longue pour vous. Ce service, c'est peut-être dans un an, deux ans, trois ans, que vous me le rendrez. Ma femme habite Denain, chez sa mère, dans un coron. Attention. *Pas un mort inutile.* Répétez !

Une seconde, le vieil adjudant reparut. François répéta... « Pas un mort inutile ».

— Et l'autre, celui de Volmerange, je... je ne sais pas s'il a été inutile. Il y a des nuits où je me demande s'il n'est pas *réellement* mort pour la France.

— Mon commandant, tenta de répondre François...

— Mon petit, depuis que nous nous connaissons, nous avons fait un rude chemin ! Je crois même que nous avons fait maintenant chacun la moitié du chemin.

Les violons s'étaient arrêtés. Pourtant, François ne songeait plus à ce théâtre à quoi il avait tant sacrifié. Une émotion le poignait devant cet homme dont la raison vacillait peut-être mais avec de tels éclairs que tout, raison ou folie, était dépassé.

— Ils ont besoin de vous, lieutenant Soubeyrac. Donnez-moi la main, mon petit.

La voix était grave.

Leurs mains s'étreignirent. Il y eut des choses très douces que le rude Watrin ne voulait pas dire, et que sa main transmit. Le cœur de François battait trop fort. Cet homme qu'il avait détesté était devenu son père et toute la force dont le commandant Watrin avait disposé dans sa vie de guerrier, il venait de la faire passer en lui.

Brusquement, Watrin se pencha sur le jeune officier, leurs joues se touchèrent, la moustache drue du commandant piqua la joue de Fran-

çois et le Vieux serra contre lui le torse du jeune, à le craquer. Il se rejeta en arrière, s'arrachant.

— Adieu, dit-il.

Et il partit de son grand pas d'homme de guerre, sans se retourner.

François resta quelques secondes immobile, bouleversé. Une marée d'applaudissements secoua la cantine et le rappela au présent. Il aurait voulu courir après Watrin mais il fallait présenter le spectacle. Il rentra. Il remonta les escaliers en courant.

— Quest-ce qui se passe ? demanda Van'.

— Des choses graves, mais pas claires, dit François. Où en est-on ?

— Ils ont bissé l'ouverture du Bouvreuil. C'est à toi.

François se sentait perdu, sans goût, plein de pressentiments et inutile. « Si Watrin était à ma place, songea-t-il, que ferait-il ? » François se redressa. Watrin irait au rideau. Watrin regarderait une dernière fois la salle. Watrin entrerait sur la scène.

François alla au rideau, vérifia si Adé-Camille était à sa place. Adé-Camille lui tira la langue.

François se glissa entre les plis lourds et reçut en pleine face la douche violente de la rampe.

⁂

Des coulisses, le jeune officier suivait le déroulement du jeu, tout à son travail, comme le Vieux l'eût voulu. Le miracle s'était produit. Les acteurs et la salle se portaient réciproquement. Après dix minutes d'hésitation entre l'emboîtage et l'enthousiasme, due aux caractéristiques même du jeu de Camille, à son intelligence, à son alacrité, due au fait que Camille parlait avec sa voix naturelle, assez basse, la salle avait basculé d'un coup dans l'enthousiasme. Pour quelques heures, une vraie femme était entrée au camp, et c'était Adé, Adé la folle, l'étourdie, l'irresponsable, la frivole, l'inconstante aux sincérités successives, Adé-Ève, Adé la trompeuse, Adé qui menait la danse, plus femme qu'une vraie femme, emportant la pièce dans son tourbillon de malice et d'amertume. François suivait mentalement le texte, mais en même temps, à niveau du thorax, l'angoisse le tenait. Il était retombé dans l'inaction. Que voulait dire cette impérieuse visite ? La phrase sur Dieu et le suicide, au cours de leur dernière promenade, lui revint. Ce fut un éclair. François avait expliqué ce qui venait de se passer à Van'. Van' aussi pensait qu'il ne fallait pas laisser le Vieux seul. Mais Van' ne pouvait pas s'en aller non plus, à cause des changements de décor. Toto fut envoyé. Il revint, vingt minutes plus tard. Le premier acte n'était toujours pas fini. La salle respirait, s'esclaffait, toussait, applaudissait. La partie était gagnée pour l'équipe technique et pour Camille, magistralement. Cependant, la pièce

restait décapante pour un tel public. L'amertume de Salacrou allait-elle soulager, libérer l'amertume latente des prisonniers, ou au contraire, la bloquer ? On ne pouvait savoir encore.

François se retourna. Toto n'avait trouvé le commandant nulle part. Personne ne savait rien de lui dans sa baraque. Watrin avait passé l'après-midi à mettre ses affaires en ordre. Toto avait eu l'impression que les trois camarades de chtoube, du chef de bataillon, avaient reçu une consigne de silence et l'exécutaient.

Au second acte, Coco d'Antibes manqua son entrée, resta désemparé, prêt à pleurer, aveuglé par la rampe, et si joli dans son ensemble fleuri, si touchant, si putain ingénue, que le public applaudit et que l'acteur reprit son sang-froid.

Un décor se détacha au troisième acte et Vanhoenacker et Paradoux réparèrent dans le cours du jeu, sans que personne s'en aperçoive. Mais tout cela se passait pour François comme au travers d'une vitre. Ce théâtre pour lequel il avait tant travaillé était vidé de réalité. L'angoisse ne l'abandonnait pas. On arrivait à la fin. Jean-Louis, très maître de lui, lança la réplique que François connaissait par cœur, parce qu'il en aimait la hauteur, le pessimisme et l'amertume :

« Notre bonheur te faisait mal, le tien me fait pitié ! Les hommes de notre temps ont les femmes qu'ils ont voulues et qu'ils méritent. Bien fait pour elles ! Bien fait pour nous ! Mais, je te le dis, tout cela ne peut pas durer. Alors, je vais dans un désert, mon petit vieux, attendre la nouvelle génération. Adieu. »

Des applaudissements sans réticences saluèrent la sortie de Jean-Louis. Le public avait accepté. C'était un triomphe. Il ne restait plus qu'une demi-douzaine de répliques, quand, soudain, les portes du théâtre s'ouvrirent. La salle applaudissait encore à tout casser, tandis que trois Allemands effarés, précédés de « Sombre Dimanche », se précipitaient vers l'amiral.

Celui-ci se leva, se tourna vers ses subordonnés, ceux-ci se dressèrent comme des marionnettes. Von Chamisso mit sa casquette et fila. Deux Allemands voulurent crier mais leur voix se perdit dans un délire qui n'était déjà plus naturel, un chahut à chaque seconde plus intense. Von Mardrück s'époumonnait. Enfin, un coup de sifflet retentit. Tout se figea ainsi, l'assistance entière, kaki, debout, regardant le rang des Allemands verts de gris, effarés, les acteurs sur place, le rideau ouvert, les têtes des machinistes, du souffleur, de Soubeyrac apparaissant dans le décor. Un brûlant silence soufflé tomba des cintres sur cette foule.

L'amiral, quelques ordres brefs donnés, parla durement.

L'interprète français traduisit :

— Le chef de camp allemand fait savoir que des événement de la dernière gravité s'étant produits, les officiers sont priés de rejoindre immédiatement leurs baraques.

C'était une stupeur générale. des questions inutiles, une énorme inquiétude, une puissante excitation. Des bobards naissaient. Les Russes... Des

parachutistes alliés ! Ils foncèrent en foule vers les portes, mais reculèrent avec un « ah » d'angoisse. Mitraillette au poing, les Allemands gardaient les sorties.

La courtoisie du théâtre était dépassée. Par groupe de vingt, les officiers commencèrent à regagner les chtoubes. Mais la vérité se faisait jour. Tunnel. Tunnel. Tunnel. Les amis des évadés ne cachaient plus que l'opération devait avoir lieu justement pendant la représentation. Alors, les six cents spectateurs qui restaient dans la salle s'alourdirent davantage encore, devinrent une pâte épaisse, un troupeau ingouvernable, dans les hurlements des posten furibonds. Des coups de crosse soulevèrent des rages d'indignation. C'était le grand jeu. Le camp réagissait par le désordre, pour gagner du temps. Puis, une autre rumeur circula. C'était bien le tunnel. Et il y avait un mort.

— Tu vois, ce salaud d'Eberling, dit Van' à François, il s'est bien gardé de te prévenir qu'ils allaient profiter de la séance pour filer !

François revit la figure triste et malchanceuse d'Eberling, l'officier d'active qui s'évadait pour s'évader. C'était peut-être lui le mort.

— Il a eu raison de ne pas prévenir, coupa François. C'était dans son jeu.

C'est en arrivant devant la 17, un quart d'heure plus tard, qu'ils purent évaluer le désastre. La baraque des ordonnances du théâtre et de la musique était entièrement encerclée de posten qui sillonnaient la nuit avec des lampes tempêtes et des torches électriques. Ils fouillaient à fond les quatre chtoubes. On les voyait par les carreaux. Les habitants de la chtoube du théâtre ne pouvaient naturellement pas passer, pas plus que les ordonnances. Ils formaient un groupe insolite, autour de Camille qui grelottait dans sa robe du faubourg Saint-Honoré, sous sa perruque blonde, frileusement enveloppé dans sa capote, mais qui plaisantait encore :

— J'ai pas l'pot. Tu vois, mon p'tit metteur en scène d'amour, ma carrière est foutue.

De l'autre côté des barbelés, sous les projecteurs orientables des miradors, on vit apparaître une ambulance, et on distingua un corps qu'on portait sur un brancard. Les autres officiers avaient regagné leurs baraques respectives, dont ils avaient ordre de ne plus sortir sous peine d'être « tirés ». Seuls, les ordonnances et les six officiers du théâtre tapaient la semelle sous la neige qui tombait, cette folle neige de mai. Enfin, une heure plus tard, la fouille était terminée et ils eurent l'autorisation de rentrer.

Au grand chagrin de Van' et de Paradoux, les Chleus emportaient tous les outils précédemment tolérés, et les costumes civils en toile de paillasse. La chtoube d'à côté, celle des répétitions, le parquet éventré, laissait béer l'entrée du tunnel sous la lueur fugitive d'une torche électrique. Soubeyrac y jeta un coup d'œil, mais fut repoussé brutalement par un posten. Il entra le premier dans leur chtoube. Tout y était dévasté. On

avait saccagé les parois qui séparaient l'atelier de la chambre, qui leur permettait de mieux se chauffer.

Von Chamisso l'attendait, avec deux hommes.

François entra, regarda l'Allemand dans les yeux et ne salua pas.

— Je m'excuse de ce saccage, dit Von Chamisso, sans vouloir remarquer l'insolence de l'officier français. Il a été fait quand je n'étais pas encore arrivé. Les sous-officiers ont fouillé toute la baraque. Je m'excuse, monsieur Soubeyrac, mais je ne peux pas leur donner tort.

— Qui est le mort ? demanda François.

— Un commandant, dit Von Chamisso. Nous ne savons pas encore son identité.

— Un vieux commandant, avec des moustaches blanches, dit François, la voix décolorée.

— Oui, dit Von Chamisso. Vous le connaissez ?

— Oui, dit François. C'était mon chef de bataillon.

Il dit encore :

— Peut-on savoir, monsieur, comment le commandant Watrin est mort ?

— Votre chef est sorti le premier du tunnel, expliqua Von Chamisso, pâle, le visage durci. Un feldwebel avait monté une embuscade. Il a fait les sommations. Il a tiré. Le commandant a été tué d'un seul coup.

— Joli travail, dit François. Je commence à comprendre, Herr Von Chamisso, pourquoi vous n'êtes pas sur le front russe.

Le sonderführer reçut le coup en pleine face. Il blêmit encore, fixa François qui soutint son regard et qui, brusquement, lui tourna le dos. Les posten eurent un mouvement vers l'officier français, mais Von Chamisso les retint du geste.

Il salua. Personne ne répondit.

Le sonderführer Von Chamisso sortit de la baraque et partit dans la neige fondue, précédé par son ombre.

⁂

Pour la première fois depuis près de deux années d'internement, les officiers prisonniers se présentèrent le lendemain dans une tenue impeccable à l'appel ! Ah ! cet appel ! Il se faisait dans la cour centrale, tous les matins, baraque par baraque. Les officiers rangés attendaient qu'on les compte, mais avec la plus évidente mauvaise volonté. Et il y avait toujours un retardataire qu'on cherchait en vain, aux *abort*, aux lavabos ou dans la salle des répétitions. Frédéric avait joué plusieurs fois ce rôle de l'ahuri. Cela durait parfois une heure. Pas question de traînards, ce matin-là, ni de conversations, ni de tenue négligée. Ils avaient tous fait effort pour s'habiller réglementairement et ils se tenaient immo-

biles, sous le vent froid qui venait du Nord avec des odeurs de mer, dans un garde-à-vous impassible.

L'amiral Von Mardrück parla, au milieu de son état-major. Il déplorait les événements qui venaient de se dérouler. Mais il n'avait fait que son devoir. Il énuméra les punitions collectives qu'il devait appliquer et il termina en estimant que le maréchal Pétain ne serait probablement pas content de l'attitude de ses officiers. Il n'y eut pas une réaction quand l'interprète traduisit cette mercuriale déplacée.

A son tour, le colonel français, Marchandier, parla. Il dit que le maréchal Pétain n'était pas en cause, que les rapports entre Allemands et Français étaient si altérés qu'ils ne pouvaient plus subsister désormais que sur le strict plan de la Convention de Genève. Il fit l'éloge du commandant Watrin. Puis, il commanda une minute de silence. Le silence tomba comme un air plus lourd. On entendit les bruits de la campagne et des gloussements lointains d'oie. Désemparés, les Allemands s'en allaient. L'appel était toujours une cérémonie de désordre, de bruit, de mystification plus ou moins larvée. Ce silence était atroce. Le silence de ces milliers d'hommes sans arme durerait dans leur souvenir jusqu'à leur mort. Au lieu du troupeau, une armée muette s'était reformée.

Dans la journée qui suivit, on apprit quelques détails. Tout récemment, le commandant Watrin avait manifesté son désir de faire partie de l'expédition. Il avait tenu à prendre la première place, la plus dangereuse, comme l'officier de grade le plus élevé, comme le plus ancien. Il n'avait pas participé au lent creusement du tunnel, il était normal qu'il payât d'une autre manière. Eberling avait diffusé ces précisions par un communiqué qui fut lu au journal parlé clandestin, camouflé derrière un cours de droit pénal.

L'affaire était d'une grande simplicité. Eberling avait d'abord cru à un mouchardage, ou à une imprudence, une indiscrétion. Ce n'était pas ça. Peu à peu, la vérité avait filtré, en partie à cause de la fureur des officiers allemands eux-mêmes, qui pensaient avec raison que cette mort était inutile, et qu'il eût été plus sage de prendre toute la bande au lieu de tuer le premier ! Car tous les autres candidats à l'évasion, sans exception, groupés dans la baraque de la musique, avaient eu le temps de filer et de regagner leurs baraques. Le tunnel était prêt depuis la veille. Un premier groupe d'officiers devait l'utiliser. Les calculs n'étaient pas tout à fait exacts. Les prisonniers pensaient avoir encore un mètre cinquante de terre à enlever. En fait, il ne restait qu'une mince croûte. Ils s'en étaient aperçus et ils avaient remplacé la terre par des planches, pour obstruer le ciel du puits de sortie, l'avaient recouvert de mottes ajustées d'herbe peignée. Au cours d'une ronde, avant l'heure fixée pour le départ, un feldwebel poméranien astucieux avait remarqué que la neige ne prenait pas sur une certaine surface, et il avait découvert le camouflage. Au lieu de rendre compte immédiatement, le feldwebel avait

gardé le tuyau pour lui. Comme il était chef de poste toute la nuit, il s'était mis en embuscade avec les hommes de garde. C'est lui qui avait tiré. Il y avait alors vingt-neuf officiers prêts à partir, trois engagés dans le tunnel et vingt-six qui chantaient dans la chtoube des répétitions des chœurs grégoriens ! Les officiers allemands étaient furibonds, mais le feldwebel aurait de l'avancement. Il avait bien calculé, il passerait officier. C'était une fatalité de la guerre.

— Tu te souviens, dit François à Toto, à Kirschweiler, le premier tué que le régiment ait fait parmi les Allemands ?

— Oh ! oui, dit Toto.. Ch'est toudi l'même !

Cet Allemand auquel faisait allusion François avait été tué au cours d'une patrouille de la compagnie franche. Il avait été surpris dans une cave. Il avait crié qu'il se rendait, mais un troufion énervé de la section de Toto, surnommé Rase-Mottes, lui avait vidé dans le corps le chargeur de sa mitraillette. Et on avait décoré le mauvais soldat. « Idiot, se souvenait encore François, idiot, lui avait dit El Medico, l'un des deux toubibs du bataillon, comment veux-tu qu'une armée tienne debout si on ne décore pas le premier type qui tue un ennemi ! Même par frousse ! ».

On avait enterré le commandant dans le petit cimetière d'exil à l'écart du camp. Les officiers de son bataillon avaient été seuls autorisés à assister à la cérémonie. Dans la lande sableuse, dans l'enclos orné d'une croix et d'une bordure blanche, en rondins de bouleaux, dans le minuscule cimetière mi-polonais, mi-français, cinq Français dormaient déjà, allongés côte à côte. On les connaissait un peu au camp, les morts du sable, un petit peu : celui qui était déjà là quand ils étaient arrivés, parce qu'il avait été fait prisonnier en Alsace dès l'automne 1939, un capitaine dont on annonça la mort en juillet 1940, mort d'une maladie dont les Allemands disaient que c'était le typhus, causant des confusions atroces dans l'esprit des prisonniers, le mot n'ayant pas le même sens médical en allemand et en français, un ordonnance écrasé par un camion, un Polonais, et un aspirant dont ils ne savaient rien parce qu'il venait d'un autre camp, de Prusse Orientale.

Ils étaient six désormais à dormir dans le sable, enroulés dans leur capote militaire comme des larves d'insectes dans leur chrysalide, sous la tristesse des feuilles de bouleau qui frissonnaient sur la terre étrangère.

François sentait toujours sa joue piquée par la moustache blanche du commandant et sa poitrine écrasée par le torse du Vieux.

Mais il avait dit quelque chose sur « la moitié du chemin », le commandant Watrin, et tout était enfin clair pour Soubeyrac.

« Mon commandant, vous étiez un homme de guerre. Vous ne vous posiez jamais de question. Vous ne vous en êtes posé qu'en 1917 et vous avez toujours répondu par l'obéissance. Lentement, l'horreur de la guerre est entrée en vous. Vous avez compris qu'elle était le grand crime.

Mon commandant, cette horreur de la guerre n'était cependant pas assez forte pour vous pousser à la désobéissance. Vous avez ainsi assumé vous-même la responsabilité matérielle de la mort de l'homme de Volmerange, mais vous marchiez sur le chemin, en vous demandant si vous n'étiez pas coupable de l'assassinat de Volmerange. Vous avez dû vous apercevoir alors qu'une lente évolution s'était faite, irrémédiablement, et que « le Vieux » n'avait plus rien de commun avec l'alerte nettoyeur de tranchées que vous aviez été ! Votre vie vous est apparue dans sa perspective, sanglante et inutile. Vous avez pensé, mon commandant, que la mort de votre fils était une punition. Vous avez songé au suicide. Un homme comme vous ne se suicide pas. Alors, vous avez choisi l'évasion et ses risques. Vous avez appelé la mort et elle est venue. Mon commandant, c'est vrai, j'ai fait l'autre bout du chemin. Je me moquais de vous, de votre rudesse, de vos tics, et de vos vieilles vareuses mal coupées. Mais c'est vous qui me compreniez, et moi, l'intellectuel, le psychologue, qui ne vous comprenais pas. Je suis venu du refus de toute guerre, et tandis que vous sentiez grandir en vous l'homme qui hait le sang, moi, je sentais grandir en moi le guerrier involontaire qui doit défendre son pays attaqué. Lentement, lentement, la lumière s'est faite en nous. Quand vous m'avez donné pour la dernière fois la main, j'ai su que c'était une relève, mon commandant. Cette guerre n'était plus la vôtre, elle est la mienne. »

La cérémonie terminée, Soubeyrac prit une douche, se rasa, s'habilla et se rendit à la baraque d'Eberling :

— Tu es prêt à recommencer ? demanda-t-il.

— Bien sûr, dit l'artilleur.

— Toujours par la Suède ?

— Oui.

François pensa au village de pêcheurs et à Von Chamisso. Il avait un remords cruel quant à Chamisso. Le sonderführer n'avait pas accepté l'échec de deux années d'un travail de rapprochement franco-allemand qui apparaissait maintenant aussi sincère que vain, et il était parti pour l'O.K.W., à Berlin. On sut bientôt qu'il venait de solliciter une autre affectation. François n'eut de nouvelles de lui que par le censeur, la Fouine, qui, sur une lettre d'Annie, avait écrit en s'appliquant : « Monsieur le sonderführer Von Chamisso vous fait savoir qu'il est parti chercher son ombre en Russie et se rappelle à votre souvenir. »

Soubeyrac entendit encore le disque de Django Rheinhardt jouer *Swing Troubadour* et c'était devenu une danse macabre.

— Bon, dit-il, se reprenant. Alors, l'évasion par tunnel, et en troupeau, est une stupidité, Eberling, l'événement vient de le prouver, une fois de plus. L'évasion n'est pas un acte collectif. Tu devrais le savoir mieux que personne ! C'est un acte individuel.

— Je reconnais, dit Eberling.

— Mais deux hommes qui s'estiment peuvent s'évader ensemble. Le tout est qu'ils s'estiment.

— Je t'ai longtemps pris pour un salaud, dit Eberling. Ensuite pour un mou. Maintenant, je sais. Il t'aimait bien, Watrin. Il a parlé de toi avant de s'engager dans le tunnel.

François se mordit les lèvres et resta longtemps au bord des larmes. Il voyait Watrin, avec ses cheveux blancs, vêtu d'un costume de hasard, démilitarisé, méconnaissable, s'enfonçant dans l'étroite galerie, mal boisée, la jugeant en ancien mineur, avançant sur les genoux comme une taupe dans la terre, à mesure que l'air se raréfiait, puis creusant encore comme le mineur qu'il avait été, enfant, creusant, creusant, trouant la terre, émergeant, respirant un bon coup, n'entendant pas des sommations qui n'avaient peut-être jamais été faites et s'écroulant, la poitrine trouée de balles, délivré.

Il respira très fort :

— Voilà ce qu'il faut faire, reprit-il, la voix métallique. On disparaît sur place. On disparaît dans les fermes du théâtre. Je connais les lieux, c'est facile. Il y a un faux toit. On disparaît avec des provisions. Les copains nous signalent aussitôt. On nous porte évadés. On cherche d'abord dans le camp. Par principe. On ne nous trouve pas. Si on nous trouve, c'est sans gravité. On attend dix jours. Au bout de dix jours, toutes les recherches à l'extérieur sont abandonnées. Ils ont d'autres chats à fouetter ! Alors, on sort avec une corvée, comme le Tatou et ses copains. On va au village. Là, je te repasse la direction de la manœuvre...

— C'est formidable, dit Eberling, abasourdi. Si je m'attendais à ça ! L'idée de la fausse évasion est sensationnelle ! D'autant plus qu'on peut encore faire mieux que le Tatou. J'ai trois ausweis authentiques. Il ne manque que les photos. On passera par le poste, Soubé. Et ils nous salueront, les vaches ! A Lauenmünde, j'ai mon relais. Il y aura une barque à moteur, prête. Avec de l'essence. Franklin et moi, nous savons naviguer. A trois, c'est mieux. Evidement, ni lui ni moi, ne connaissons la Baltique, mais il a une carte marine.

François réfléchit. Oui, ça se tenait.

— Et après, dit Eberling, toi ?

— J'irai en France. En zone libre.

— Retrouver ta femme ?

— Oui. Retrouver mon amie. Peut-être. Mais pour continuer la guerre. La guerre pour être libre. Et toi, toujours Londres ?

— Toujours.

— Alors, nous nous séparerons.

— Écoute, dit Eberling, tu n'es plus le même homme que lorsque je t'ai parlé du tunnel qu'il fallait faire partir de la chtoube du théâtre. Tu as changé.

— Je n'ai pas changé, dit François. Du moins, je ne crois pas. J'ai viré sur moi-même. Les voyageurs disent que, sous certaines circonstances extérieures, brusquement, les icebergs basculent. Leur aspect n'est plus du tout le même. C'est pourtant le même iceberg. Mon amour de la liberté

est simplement plus lourd maintenant que la haine de la guerre. Et puis, j'ai compris Watrin...

— C'était un héros, ton commandant, dit Eberling.

— Moi, dit François, je crois plutôt que c'était un saint.

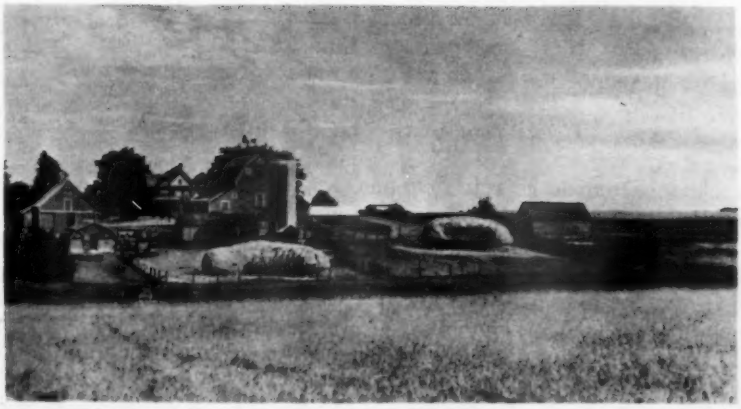
Cinq semaines plus tard, une grosse barque poméranienne apparaissait en vue d'Ystad, sur la côte sud de la Suède, par mer houleuse. Le bâtiment léger avait beaucoup souffert et les trois passagers étaient épuisés par les privations. Le moteur les avait lâchés l'avant-veille, et ils crevaient de faim, les coups de mer ayant gâché leurs provisions, dès le second jour d'un voyage qui en avait duré six.

Les garde-côtes suédois qui vinrent à leur secours durent presque les porter jusqu'aux maisons les plus proches. Cependant, l'un des passagers fit signe qu'il souhaitait souffler. Les gardes s'arrêtèrent. Soubeyrac s'appuyait des deux bras sur eux. Le Français au visage rongé de barbe regardait, les yeux dilatés, la mer grise, en direction du sud. Il était tard et le soleil se couchait à l'ouest dans des draps de sang. Le ciel était d'une merveilleuse pureté nordique. Un moment, il y eut une immense bigarrure d'or vert dans le ciel baltique. Le Français eut un sourire triste. Il quitta son double appui, s'agenouilla, ramassa un caillou de granit, dont les micas étincelaient dans le sable, et il le mit dans sa poche.

Sur l'Europe entière, la nuit venait de l'est.

ARMAND LANOUX

Wesfalenhof, juillet 1940-mai 1942. *Puerto de la Selva*, été 1954. *Chelles*, avril 1955. *Banyuls*, août 1955. *Chelles*, mars 1956.



IOWA, ÉTAT DU HAUT-MAÏS

par Yvonne Pagniez

Fermes de l'Iowa.

Dans le vaste Middlewest, aux temps héroïques domaine des trappeurs et des pionniers, devenu aujourd'hui, grâce à l'exploitation scientifique d'un sol très fertile, le grenier du Nouveau Monde, l'Iowa est de tous les États le plus riche. Sa production fermière (grain, viande, lait, œufs) était évaluée pour l'année 1954 à 2 347 000 dollars. Ce qui le met, tout de suite après la Californie, avec à peine 50 000 dollars de différence, au second rang de toute la Confédération. On y cultive de l'avoine, du soja, un peu de blé, du fourrage, mais surtout le maïs. Un maïs hybride à très haute tige, le plus haut du monde, dit-on, et d'une qualité exceptionnelle. La majeure partie en est employée à l'élevage des porcs.

We're from Ioway, Ioway,
State of all the land,
Joy on every hand ;
We're from Ioway, Ioway,
That's where the tall corn grows.

— Au-dessus du titre : Une ferme dans l'Iowa, document communiqué par l'Ambassade des Etats-Unis.

V'là les gars d'Iowa, d'Iowa,
C'est nous qu'avons tous les champs.
Y a d'la joie par chez nous.
V'là les gars d'Iowa, d'Iowa,
L'plus haut maïs, c'est d'là qu'il vient.

proclame fièrement le refrain d'une des chansons les plus populaires, l'*Iowa Corn Song* (le « Chant du Maïs »).

Cet État, que borne à l'est le Mississipi, à l'ouest le Missouri, les deux plus grands fleuves de l'Amérique du Nord, couvre une surface de 56 147 milles carrés, et compte 2 621 000 habitants. On y dénombre à peu près 195 000 fermes, dont la superficie moyenne est d'environ 180 acres, soit 60 hectares. Le total des terres cultivées monte à 35 millions d'acres, c'est-à-dire 11 700 000 hectares. La moitié est exploitée par les propriétaires, l'autre moitié est affermée. 46 p. 100 de la population vivent exclusivement du revenu des fermes.

Coquettes, d'une propreté méticuleuse, celles-ci donnent aux grandes plaines doucement ondulées un aspect caractéristique. C'était le printemps quand je visitai l'Iowa. Après le rude hiver qui, pendant trois mois, couvre d'une neige épaisse le sol nu, et fait austère la vie des campagnards, avril dépliait les feuilles tendres aux bouquets d'arbres qui entourent les bâtiments. On en voyait partout, car l'horizon est vaste, de ces logis ruraux posés sur des levées de terrain, oasis d'ombrages parmi l'immense étendue des champs en cette saison bruns de terre grasse fraîchement labourée ou vert mousseux de moissons qui commencent à lever, ou blonds encore de vieilles éteules sous le soleil qui ravive les couleurs.

Quand on les approche par d'excellentes grand'routes, ou des chemins cabossés — car si les voies de grande circulation sont en Amérique impeccables, le réseau routier secondaire laisse beaucoup à désirer — ces fermes offrent toutes le même modèle, avec quelques variantes de détail. Construction de bois, bien entendu, planches disposées horizontalement, selon le mode en usage dans toutes les petites villes des États-Unis et les modernes quartiers résidentiels des grandes villes. La maison d'habitation est blanche, avenante, enjolivée d'une véranda, ou d'une loggia vitrée, ou d'un porche à colonnes. A petite distance, les étables, la grange, les hangars sont peints en rouge. La grange a un étrange toit en berceau surélevé, qu'une patine brunit, lui donnant une teinte de vieux chaume. Parfois un lanternon, au centre de la toiture en plein cintre, allège le pesant édifice. Entre des barrières blanches, les bêtes à cornes ruminent, couchées sur des litières propres. Aussi confortables, dans un enclos pareil, poil luisant comme s'ils étaient brossés chaque jour, les porcs noirs, les porcs rougeâtres, les porcs pie se frottent le museau en grognant. Tandis qu'une volée de poules blanches emplit le parc voisin de trottinements gais et de caquets. On ne voit plus guère de

dindes, cette année. L'élevage excessif de la saison dernière, qui monta à plus de trois millions et demi de têtes, a fait baisser les cours de telle sorte que restent provisoirement vides les petits cabanons épars où ces volatiles familiers de l'Iowa ont coutume de s'abriter. Dominant l'ensemble de bâtiments, il y a toujours le silo, haute tour ronde blanche ou rouge, coiffée d'un bonnet conique ; donjon d'opérette qui donne à l'ensemble une allure de moyen âge pour rire. Et, perché sur de grêles pattes qui n'en finissent plus, le petit moulin d'aluminium fait monter l'eau du puits.

L'impression qui se dégage de ce décor monotone, vaste, beau, de la campagne d'Iowa, est d'une existence heureuse. Tout est clair, tout est neuf, car les peintures sont constamment refaites, tout respire l'aisance. Les colorations violentes des machines agricoles, l'éclat neigeux des villas qu'on dirait faites pour une villégiature de vacances, et que couvrent des toits bleus et verts, le vernis brillant des jouets épars dans le jardin, ce rire des couleurs qui reste dans nos mémoires l'écho même de l'enfance, évoque je ne sais quelle fraîcheur enchantée, comme si l'on était ici pour s'amuser, avec du rêve à tous les angles de la réalité.

Franchit-on le seuil de ces demeures de la félicité, le bonheur en effet vous accueille, sous les traits d'une jeune femme en robe de cretonne à fleurs, avenante parmi les bouquets de forsithias dorés et de roses sauvages, dans le living-room inondé de soleil, que de larges baies joignent au parterre d'arbustes en plus gros bouquets de plein air. Mais la magie est ici travail, patience, constante adaptation au réel.

J'ai visité maintes fermes à travers l'État d'Iowa. Elles m'ont donné quelques clartés sur les méthodes d'exploitation les plus modernes. Elles m'ont enrichie aussi d'expériences humaines.

Je me souviens de ce ménage qui cultive 80 acres — 26 hectares — aux environs de la petite ville de Shell Rock. Une toute petite propriété. Mari et femme sont d'origine hollandaise. Ils paraissent tous deux une quarantaine d'années. De leurs quatre enfants, le dernier est encore écolier ; les trois autres s'emploient à la ville dans des bureaux ou des maisons de commerce, car la ferme est trop petite pour leur fournir du travail.

Quatorze vaches laitières qu'on trait électriquement, et dont le lait est recueilli chaque jour par camion pour la crèmerie de Shell Rock ; cent cinquante cochons, dont quinze truies qui viennent de mettre bas, composent le cheptel. L'homme, vêtu d'une salopette, préparait quand j'arrivai le repas des porcs avec une machine à malaxer. La fermière vaquait aux soins du poulailler, que la coutume lui réserve. Trois cent cinquante poules de même race, bonnes pondeuses.

Même cette modeste exploitation était équipée de machines modernes, partagées à vrai dire avec le frère qui cultive une centaine d'acres aux environs. La cuisine, blanche, chromée comme un laboratoire, où la maîtresse de maison m'introduisit avec orgueil, se meublait de l'habituel

ensemble du fourneau à gaz butane, du frigidaire, de la machine à laver, de la machine à essorer. Le courant électrique est depuis quinze ans distribué dans toutes les fermes. Une salle de bains lambrissée de carreaux de plastique flanquait les chambres à coucher. Dans la pièce de séjour, toute en pitchpin verni comme le carré d'un navire, des versets de la Bible décoraient les murs. Mes hôtes étaient luthériens, très religieux.

Dans un coin, que l'approche du soir faisait plus sombre, et qu'il avait assombri encore en tirant un rideau noir, le dernier fils, revenu de l'école, à plat-ventre sur le plancher, regardait avidement, sur l'écran de l'appareil de télévision, les aventures de Davy Crocket, le héros actuel de la jeunesse américaine. La Télévision - TV (prononcez Ti Vi), comme on dit familièrement, passion des enfants du Nouveau Monde, des adultes aussi, qui en jugent l'achat presque aussi nécessaire que celui d'un frigidaire. Le gamin ne me vit même pas.

— Il lui faut prendre son bain la porte ouverte, me dit sa mère, pour voir l'écran. Et pendant le dîner, il quitte son assiette, se précipite la bouche pleine, parce que c'est l'heure où Davy Crocket va revenir victorieux du combat contre les Indiens.

Je pense, à part moi, que cet enfant, pareil à tant d'autres que j'ai vus partout aux États-Unis fascinés dans des coins obscurs par un spectacle souvent moins édifiant que les exploits du jeune cow-boy, ferait mieux de courir après les papillons sous les beaux arbres transpercés de lumière.

En sortant, j'admire la Chevrolet bleu bluet qui attend près de la porte le bon plaisir des maîtres.

Une autre ferme, à quelques kilomètres de celle-ci, a l'aspect plus cossu. Bâtiments plus vastes. Donjon plus haut. Le domaine couvre 240 acres, c'est-à-dire un peu plus de 70 hectares. Moyenne de la région. L'homme le cultive seul, comme la plupart de ses congénères ; son fils de dix-sept ans lui apportant cependant un peu d'aide avant et après les heures d'école. La fermière, mince, d'allure encore très jeune, vêtue d'une blouse écossaise, et d'un pantalon de toile bleue à grosses piqûres blanches, a des journées très remplies, car aux besognes domestiques qu'elle accomplit seule — la femme de ménage étant ici presque introuvable — s'ajoute le soin de neuf cents petits poulets achetés au sortir de l'œuf, et de huit cents poules pondeuses. Ramassage et emballage des œufs que collecte un grossiste, mise à l'engrais des volailles destinées à la vente. Assujettissante pratique des règles d'hygiène qui président à l'élevage. On désinfecte les locaux toutes les semaines. On assainit l'eau que boivent les poulets, en y mêlant un produit microcide. Quant à la nourriture, elle est achetée toute préparée, à base de poudre de poisson, assaisonnée de poudre de lait, de poudre de maïs, d'avoine et de blé, dûment pourvue de vitamines et d'excitants à la ponte. Le souci des couvées est épargné à la fermière. Les poussins éclosent mécaniquement dans les nurseries.

On ne laisse une poule s'asseoir sur ses œufs que de loin en loin, à titre de jeu, pour amuser les enfants.

Il y a trois bambins ici, qui se poursuivent dans la grande salle tendue d'un tissu plastique à petits bouquets peints. Une statue du Sacré-Cœur, style Saint-Sulpice, au milieu de la cheminée, préside à leurs ébats. Nous sommes chez de fervents catholiques d'origine irlandaise et anglaise.

Nous roulons à nouveau sur la route plate où les panneaux publicitaires, qui rivalisent de dimensions et de couleurs voyantes, offrent leur divertissement aux amateurs d'images qu'a éduqués la TV. Affiches variées. Se succèdent invitations à boire de la bière, du coca-cola glacé, à graisser régulièrement votre moteur avec telle huile qui le rend aussi tranquille qu'un bébé dont on change fréquemment les couches. Un gros bébé, gros deux fois comme nature, sourit dans les bras de son père en pyjama qui vient de le torcher. C'est vrai qu'en Amérique ce sont souvent les pères, merveilleusement dressés par leurs femmes, qui accomplissent cette besogne.

Viennent ensuite les objurgations aux pêcheurs, impératives, phosphorescentes la nuit dans la clarté des phares :

Repent or perish.
Go to church.
Christ dead for our sins, etc.

Mme Vanderburg me montre en passant les énormes silos de métal brillant, dressés par batteries de huit, dix, qui servent d'entrepôts aux grains achetés par l'État.

— Tout cela partira dans les pays qui souffrent de la famine, aux Indes et ailleurs, affirme-t-elle péremptoirement, dépassant peut-être, dans sa touchante vanité patriotique, les limites de son information.

Plus loin, une ferme qui ressemble à toutes les autres a une destination particulière. C'est la County Farm, où sont hébergés, nourris, payés, moyennant un travail raisonnable, les chômeurs et leurs familles ; en petit nombre d'ailleurs. Il n'y a pas de pauvres en Iowa. Chaque county possède un tel établissement.

Voilà maintenant le County Golf, aux greens bien entretenus. Occasion de rencontres et de salutaire exercice pour les fermiers pendant les loisirs de la belle saison.

La dernière ferme où nous nous arrêtons, au retour vers Shell Rock, quelques instants seulement, car c'est déjà le crépuscule, appartient à des Allemands qui n'ont émigré qu'en 1922. Des Américains de fraîche date, mais qui ont pris déjà une certaine allure sûre de soi, et un vernis d'optimisme spécifiquement autochtone. Ils ont bien réussi. Arrivés sans un sou en poche, mari et femme ont travaillé plus de vingt ans comme ouvrier et comme servante dans une grande exploitation, grossissant patiemment leurs économies. En 1944 ils achetèrent les 150 acres qu'ils

cultivent aujourd'hui, et bâtirent la maison, les étables, la grange à toit caréné, que les dernières lueurs du couchant, tandis que nous nous éloignons, magnifient. Trophée de ces deux rudes combattants de la vie qui sont là debout sur la pelouse, un peu déçus que nous ne soyons pas entrés, lui en bleu de travail, le cheveu ras, elle en sarrau de toile, le petit chignon bien tiré, tous les deux vernis, secs, durs comme des jouets de Nuremberg.

Je m'attardai plus longuement, le jour suivant, dans la ferme des Courbat. Est-ce à cause du nom à la consonance familière, venu de France avec le grand-père, il y a quelque cinquante ans ? Plutôt me retint la sympathie spontanée que m'inspira la jeune femme, si fine, svelte dans sa robe imprimée toute pimpante. Elle ne m'attendait pas. Je l'ai surprise, comme ses sœurs la veille. Et je m'étonnai une fois de plus de la nette et simple élégance des tenues de travail, sans une tache, toujours seyantes, comme si l'on jouait à la fermière dans le hameau de Marie-Antoinette.

Presque aussi tiré à quatre épingles était M. Courbat, que nous allâmes saluer dans la cour, où cependant l'absorbait une tâche fort nauséabonde. Il ramassait le fumier des porcs pour le répandre dans ses champs. Mais pas à la fourche comme un paysan de chez nous et en gros sabots pataugeant dans le purin. M. Courbat, silhouette élancée, en pantalon de toile bleu marine bien repassé et chemise bleu de ciel, de la même nuance que ses yeux bleus qui éclairent un visage intelligent, M. Courbat, assis haut sur un siège émaillé d'un bleu plus soutenu, manœuvre avec un levier la grande pelle qui devant lui, à ras du sol, s'emplit à chaque tour de roue d'un magma dont les progrès de la science n'ont pas encore supprimé la puanteur, puis le relève dégoulinant, le dépose dans un réservoir qui se videra automatiquement sur la glèbe retournée.

Il n'interrompt point sa besogne, soulève seulement son chapeau mou fort déteint, seule pièce de son vêtement qui témoigne des intempéries et des brûlants ensoleillements de sa vie de plein air.

Une heure plus tard, détendu, heureux, un sourire de fierté faisant trembler ses lèvres minces, il me guide parmi les complications d'une cavalerie de métal aux rouges flambants, aux verts acides, aux jaunes croquants de sucres d'orge, qui laboure, herse, fume, désherbe, moissonne, bat la moisson. Une écurie barbare dont il est le maître, et qu'il m'explique avec des mots précis, sans phrases. Tout est mécanisé dans ce royaume de la matière asservie où l'homme n'a plus qu'à pousser des boutons, tourner des manettes, mettre la main sur un volant. Même engranger la moisson, ce geste de joie qu'accompagnent dans nos fermes les chansons, le bouquet sur les chariots, le vin triomphant, c'est ici une technique expédiée d'un coup de baguette, sans perte de temps. La grange, où j'ai suivi mon hôte, est partagée en deux parties par un couloir central que bordent des cloisons de planches montant jusqu'au toit. Au centre du

couloir, et perpendiculairement à sa direction, un tablier métallique, qu'un simple commutateur met en mouvement. A l'extrémité du couloir, un butoir oblique, qu'un autre commutateur actionne, soulève le véhicule plein qui se vide sur le tablier, lequel montant à droite, à gauche, derrière les cloisons, range automatiquement les richesses de l'année.

Mais c'est l'heure du repas des porcs, rappelle la fermière qui fait avec nous le tour du propriétaire. Et comme je m'excuse de l'avoir peut-être retardé :

— Oh ! dit-elle. Venez ; ce sera vite fait.

Elle n'a pas tourné dans une grande bassine sur le feu, avec une cuiller de bois, la bouillie d'eau de vaisselle et d'épluchures pour ses trois cents gorets. Sans doute rirait-elle de bon cœur si j'émettais supposition aussi saugrenue. Dans la porcherie, où nous pénétrons à travers l'enclos fraîchement nettoyé, M. Courbat ouvre une trappe. La manne tombe, sous forme d'une poudre achetée toute préparée comme la nourriture des poules. Il n'est que d'y ajouter de l'eau.

De la même manière, mais en y joignant du fourrage, sont alimentées les cent bêtes à cornes, toutes destinées à la boucherie. La spécialisation est de règle. Il y a les fermes qui ne produisent que de la viande, en engraissant scientifiquement le « beef cattle » venu d'autres États où il vivait exclusivement en pâtures. Et les fermes à vaches laitières — Dairy Cattle — qui déversent dans de grands réservoirs réfrigérés le produit de la traite électrique, que des camions citernes également réfrigérés viennent pomper pour le livrer à la crèmerie.

J'écoute ces propos instructifs, tandis que nous revenons vers la blanche maison aux fenêtres encadrées d'un liseré vert, du même ton que le toit. Le living-room se prolonge par une véranda qu'un vitrage limpide et des fenêtres grandes ouvertes séparent à peine de la pelouse ombragée par deux cèdres en parasols. Les boiseries claires de la salle brillent toutes neuves dans le soleil.

— C'est mon mari qui les a faites, me dit Mme Courbat, restée seule avec moi.

Et comme je m'étonne :

— Venez dans le *basement*, je vous montrerai son atelier.

Quelques marches à descendre. Dans le soubassement à demi enterré qui tient lieu de communs à toute maison américaine, et qu'on appelle le « basement », un établi, des rabots, une varlope, une scie... toute une installation de menuisier. M. Courbat n'est pas une exception. Le programme des écoles et lycées comporte aux États-Unis des cours de travaux manuels pour les garçons. Ainsi, chacun a son « hobby », son travail de distraction ; nous dirions son « violon d'Ingres », ici très pratique, qui lui permet d'améliorer sa maison, voire même — le cas n'est pas rare — de la construire avec l'aide de son épouse.

Aux filles, l'école dispense des cours ménagers obligatoires. C'est pourquoi nous voyons en Amérique tant d'excellentes maîtresses de maison.

Les fermières méritent la palme. A vrai dire, les ressources très variées de la mécanique, là encore, facilitent bien les choses. Mme Courbat m'a fait voir dans le *basement*, à côté de l'appareil de chauffage central, la machine à laver et à essorer, la machine à repasser. Et elle possède dans sa cuisine, en plus de l'habituel frigidaire, le freezer, de plus en plus répandu chez les particuliers : une grande armoire à température très basse comme les chambres froides des bouchers, qui conserve les aliments indéfiniment. J'ai vu dans celle-ci un cochon entier coupé par morceaux il y a quelque six mois, deux ou trois pies de poulet, croustillants de pâte dorée, cuits depuis deux semaines à l'intention de convives qui peuvent arriver à l'improviste, car on est extraordinairement hospitalier dans ce pays — et du pain de huit jours resté frais, et bien d'autres mets appétissants confectionnés dans les heures de loisir, dont on ne sait quand ils serviront, mais qui servent toujours.

La longue morsure du froid fait les aliments fort insipides pour nos « becs fins » européens. Je trouve cependant délicieux, car il a le goût de l'amitié, le moka vieux de plusieurs semaines extrait à mon intention du bénéfique freezer. L'eau du thé bout, tandis que nous bavardons, sur le fourneau alimenté, comme le sont déjà quelques villes et fermes, par le gaz naturel venu du Texas à travers des milliers de kilomètres de pipelines.

Et nous voilà revenues dans le living-room que la clarté dorée d'un soleil en déclin fait plus intime, et qui semble accueillir, tant ils sont proches dans l'encadrement de la baie large ouverte, les oiseaux familiers sautillant sur la pelouse vers le bassin où se baigner : le robin qui ressemble à nos merles, avec le bec et les pattes jaunes ; le somptueux cardinal, rouge comme la pourpre de l'Église, huppé de rouge, le déluré Goldfinch, l'oiseau national, espèce de canari sauvage tout doré dans l'or du soir.

Leurs pépiements et leurs sillages de couleurs ajoutent un charme indicible à la conversation que nous poursuivons autour des tasses fumantes. J'essaie de me représenter aussi concrètement que possible la vie de cette jeune femme. Elle n'a pas d'enfants, bien que mariée depuis dix ans, et le regrette. Mais comme elle a su remplir sa vie ! Non pas seulement des travaux ménagers, qu'elle accomplit avec un soin pieux ; non pas seulement des travaux de la ferme, qui se réduisent suivant l'usage à l'élevage des cinq cents poulets dont le produit constitue sa cagnotte personnelle, fournissant à ses fantaisies, à ses toilettes, à ses charités. Il reste des heures libres à une alerte campagnarde levée tôt et très organisée. La télévision, la radio en occupent quelques-unes, utilement car elle écoute de préférence les cours donnés au collège d'Ames, le grand centre d'instruction agricole des États-Unis, qui dispense aussi par ailleurs sciences physiques, chimiques, naturelles, etc. Orgueil de l'État d'Iowa, cet institut, qui compte huit mille élèves, et n'a nulle part au monde son équivalent. Il attire de nombreux étudiants étrangers.

Comme toute Américaine qui se respecte, Mme Courbat fait partie de plusieurs clubs. Le plus actif est le Club social féminin qui réunit seize fermières, dans un rayon de six milles. Les séances ont lieu une fois par mois, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, les jeunes mères amenant leurs bébés. On y bavarde agréablement, on y échange des expériences. On apprend ainsi mille choses distrayantes et utiles, chacune des club-women faisant profiter les autres de ses propres talents : travaux de couture, confection d'objets en bois, en aluminium, soins d'urgence à donner aux blessés, aux malades. Des monitrices sont déléguées souvent par le collège d'Ames. Des conférenciers viennent de l'extérieur traiter les sujets les plus variés. Les discussions s'engagent, stimulantes pour l'esprit, sur les grands problèmes politiques, sur les questions économiques. Beaucoup de ces femmes font aussi partie d'un club politique. Le souci de la charité n'est pas absent de ces réunions. On s'inquiète de récolter de l'argent, par des quêtes, des ventes d'objets, pour aider les victimes de la poliomyélite et pourvoir aux cancer-drives, ces tournées de camions sanitaires destinées au dépistage d'une maladie qui fait en Amérique de grands ravages.

Enfin, les fermières lisent. Elles se passent des volumes choisis sur une liste fournie par le Farm Bureau, et en discutent entre elles. Le Farm Bureau joue un très grand rôle dans la vie rurale. Tous les fermiers qui acceptent de payer la modeste redevance — pratiquement, la totalité des fermiers — en font partie à l'échelon du Township, c'est-à-dire dans une circonscription qui correspond à peu près à nos cantons. Les Farm Bureaux des Townships nomment chacun un représentant, pour constituer un comité directeur des Farm Bureaux du Comté, lequel a à sa tête un président, un vice-président et un secrétaire, élus au meeting annuel de tous les membres des Farm Bureaux du Comté [1]. Ce même meeting élit tous les trois ans un délégué du Comté, pour former avec les délégués de tous les autres Comtés le Conseil d'administration de la Fédération des Farm Bureaux de l'État, laquelle occupe le sommet de la pyramide dont chaque étage épouse la forme d'une circonscription administrative.

Le Farm Bureau est une association privée, absolument libre de tout contrôle de l'État. Son but est à la fois éducatif et politique, dans le sens d'un contact des masses rurales avec le Gouvernement pour une meilleure compréhension de leurs besoins. Il organise aussi pour ses membres des services économiques.

Dans les réunions locales, que M. Courbat suit assidûment, chacun expose ses problèmes. Un effort est fait aux échelons supérieurs en liaison avec le collège d'Ames, pour améliorer toujours les méthodes de culture,

1. Le Comté, en Iowa surtout, est la circonscription la plus importante, qui collecte les impôts, veille à l'exécution des lois, secourt les pauvres et partage avec une Commission d'Etat l'entretien des routes et des ponts.

et pour obtenir du Gouvernement de l'État, ou du Gouvernement fédéral, une législation mieux adaptée aux besoins et aux difficultés des agriculteurs. A Washington, une « American Farm Bureau Organisation » centralise les vœux et doléances des Farm Bureaux de tous les États de la Confédération.

Une fois par mois, environ, l'assemblée du Township est familiale ; femmes et enfants sont conviés à un lunch dans une salle d'école.

Qui donc a dit qu'on s'ennuyait dans les campagnes et les petites villes américaines ? Maintes fois, des Européens qui n'y ont d'ailleurs jamais mis les pieds m'ont répété ce slogan : « Mais c'est mortel ! Nous ne pourrions jamais vivre comme cela. D'ailleurs, les autochtones eux-mêmes souffrent d'un spleen immense. »

S'ennuyer ? Le mot n'est pas américain. Je n'ai jamais vu personne s'ennuyer aux États-Unis, sauf quelques immigrés récents qui n'avaient pas encore coupé les liens avec l'Europe. Comment trouver longues les heures lorsqu'un hobby qu'on aime passionnément attend toutes celles que les besognes professionnelles laissent disponibles ? Non pas toutes : de multiples obligations sociales en prennent aussi leur part. Les citoyens du Nouveau Monde, par l'intermédiaire de clubs et d'associations de toutes sortes, nouent avec leurs compatriotes des liens bien plus nombreux et plus étroits que ne le font les Européens entre eux. Même les mois d'hiver, où la neige interrompt le soin des champs, sont meublés, autant que les intempéries le permettent, de réunions amicales, ou professionnelles, ou religieuses. Et puis, les fermiers sont riches ; tous ceux qui le peuvent voyagent pendant cette période creuse.

— Nos voisins vont chaque hiver en Californie, me dit M. Courbat, revenu me dire adieu dans le jardin où les ombres s'allongent, tandis que se lève une brise du nord-est assez fraîche, venue des grands lacs de la frontière canadienne. Nous-mêmes, nous ne pouvons pas nous absenter, car nous n'avons personne pour garder les bêtes. Et puis, nous sommes trop jeunes, nous n'avons pas encore assez d'argent. Mais jamais nous ne nous ennuyons, ajoute-t-il avec un sourire vers sa femme.

Je vois leurs soirées devant l'écran de la TV ; ou sous la lampe électrique, la lecture du magnifique illustré publié en Iowa, *Better Homes and Gardens*, dont la diffusion est mondiale, et qui donne mille recettes pour enjoliver la maison, fleurir le jardin, varier les menus. Des brochures aussi vulgarisent les derniers perfectionnements de l'outillage agricole. L'Iowa passe pour l'État le plus cultivé intellectuellement. Culture essentiellement pratique ; le campagnard ne cesse d'assimiler des notions utiles à son métier. Ou bien il médite des livres moraux et religieux. Sur la table du living-room, le dernier volume recommandé par le Farm Bureau était un ouvrage de spiritualité protestante.

En cette saison printanière, les instants de loisir sont rares. Le fermier, qui cultive généralement seul sa terre, profite du beau temps pour faire les labours à grande allure. Que de fois, rentrant tard d'une ran-

donnée lointaine, ai-je vu dans les champs à minuit, des tracteurs, phares allumés, tirer la charrue.

Existence austère, certes. Existence heureuse. Dans l'effort, les courageux fermiers de l'Iowa trouvent la joie, dans la conscience de la tâche accomplie qu'éclaire un idéal. Le bonheur prend pour beaucoup d'entre nous un autre visage. C'est du bonheur que j'ai rencontré là.

♣

Petites villes d'Iowa.

Il n'est point de villages en Iowa. Mais beaucoup de villes qui sont des centres pour les fermiers. Quelques grandes villes, comme la capitale de l'État, Des Moines, avec son capitole à dôme prétentieux, « un des plus grands du monde », dit la notice. Comme les villes de Waterloo, Davenport, Dubuque. Elles sont riches et banales. Larges artères, magasins à belles vitrines, grands hôtels, agents en gants blancs réglant la circulation de voitures longues comme des wagons, vernies de bleu vif, de rouge, de rose hortensia, de mauve mantille de vieille dame.

J'aime mieux les petites villes ; elles sont innombrables et se ressemblent toutes. J'ai séjourné une dizaine de jours à Shell Rock, qui compte douze cents habitants. La classique Main Street a bien cent cinquante mètres de long, bordée de bâtiments de briques à un étage : deux épiceries, dont l'une est promue au rang de super-market, un coiffeur qui tient aussi la Beauty Shop, deux cafés où l'on ne vend qu'une décoction noirâtre et des jus de fruits, car l'Iowa est le dernier État prohibitionniste, et tout au bout, l'office où se rédige, s'imprime, s'administre, le journal local, le *Shell Rock News*, dont les auteurs, un ménage qui fait seul tout ce travail avec un ouvrier, sont ici mes aimables ciceroni. Tout le reste de la ville, qui est charmante, s'égaille parmi les pelouses, sous les arbres, au bord de la rivière où l'on vient pique-niquer le dimanche dans le parc traditionnel pourvu de tables de pierre, de bancs, et d'un barbecue de briques pour griller les viandes.

Avenantes, les maisons de bois peintes en blanc, coiffées de toits bleus, vert d'eau, roses ; encadrement, et volets quand il y en a, assortis à la toiture. Les habitants sont des commerçants, les maîtres d'école, le médecin, les fonctionnaires d'une modeste cité, des fermiers en retraite. L'atmosphère est paisible. Un peu d'animation le dimanche à l'heure des offices, qui sont très fréquentés dans tous les rites. Autour des trois églises : catholique, luthérienne, méthodiste, blanches avec de petits clochers de planches, les fidèles se congratulent à la sortie, engoncés dans leurs beaux atours.

Le samedi est aussi un jour faste. Les fermiers vont faire leurs emplettes. Non pas au marché. L'Amérique ne connaît pas nos foires

colorées, les marchandes criardes, les étalages en plein vent, la cohue des acheteurs ; ni l'assemblée meuglante, beuglante, hennissante, piaillante, crottant sur place, des animaux à vendre, qui donne une telle verve à nos marchés villageois. Les bêtes ici se négocient à la ferme. Quant aux provisions familiales, elles se font une fois la semaine au super-market, appelé Giant dans les grands centres. Des magasins non sans attrait, où l'on se sert soi-même, choisissant dans les vitrines réfrigérées des paquets de cellophane qui montrent par transparence escalopes, beefsteaks, petits pois, fruits, etc., tout cela bien entendu sorti le matin de l'inévitable freezer. Le super-market de Shell Rock est bien modeste ; il ne connaît pas l'encombrement du magnifique établissement de Cedar Town, à quelque cinquante kilomètres. Cependant, il voit se ranger devant sa porte, le samedi, des files de flambantes autos bariolées. Plusieurs viennent même le vendredi soir, les boutiques dûment illuminées restant ouvertes ce jour-là jusqu'à minuit.

Chez mes hôtes, M. et Mme Vanderburg, je passe d'agréables soirées. Des amis arrivent à l'improviste, heureux de l'aubaine qu'est cet animal curieux venu d'outre-Atlantique pour rompre la monotonie des jours. M. Vanderburg s'absorbe dans un coin, avec un camarade, dans une partie d'échecs, son innocente passion. Il a gagné maints tournois au club local des joueurs d'échecs, et exhibe avec une gentille fatuité les pions en plastique, les pions en métal doré, les pions en argent qu'il a reçus en prix. Pour que nul n'en ignore, il arbore sur ses cravates une tour crénelée, un fou, une reine, brodés en soies éblouissantes.

Mme Vanderburg excelle à faire flamber une conversation. Petite, un peu tortue, un peu bossue, pour avoir subi une attaque de poliomyélite, puis un accident d'auto — disgrâces surmontées avec un héroïque courage — elle fait contraste avec le type de bon géant jovial, haut en couleur, de son mari, qu'on dirait sorti d'un tableau de Jordaens. Il est de pure lignée hollandaise. Elle est au contraire un de ces pots-pourris caractéristiques de la race américaine : parents anglais, un grand-père français, une grand-mère allemande. Tous ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération sont nés aux États-Unis. Un aïeul fut l'un des premiers gouverneurs de l'Iowa. Le résultat de cet heureux mélange est une intelligence vive, une culture très vaste qui embrasse arts et littératures d'Europe, un cœur d'or. Tout cela servi par un regard divergent et une voix de trompette du Jugement dernier. En bref, un cicerone original. J'aimais beaucoup ses toilettes fabriquées par elle-même, sa petite toque en marguerites de guipure blanche patiemment brodées, assortie à un grand col couvrant les épaules comme j'en portais au temps de mon enfance écolière.

Non, on ne s'ennuie pas en Iowa ; ni le pittoresque ni la variété ne manquent. J'ai regretté de n'y pas rencontrer les costumes régionaux qui, bien qu'en voie de disparition, égaient encore maintes campagnes d'Europe. L'uniformité du vêtement, signe du rapetissement de notre planète,

est ici presque absolue. Seulement les costumes de club, fréquents même dans la rue, attirent le regard. Blousons de satin écarlate, jaune serin, vert épinard, annonçant en lettres hautes d'un pied, écrites dans le dos comme sur les uniformes des prisonniers, la ville où sévit l'association qu'ils représentent.

L'uniformité sociale est plus complète encore que celle du vêtement. Habitants des campagnes, habitants des villes, sont exactement pareils. Du brave paysan au parler de terroir, du « cul terreux » de rustique bon sens, vous ne trouverez pas un seul exemplaire dans les domaines au donjon de planches ; pas plus que du fumier dans la cour, ni de la mare au purin. Le fermier, même tout petit propriétaire, est un monsieur très soigné, parfaitement élevé à la mode américaine, qui vous accueillera à dix pas avec des Hi ! de joie s'il vous a rencontré déjà une ou deux fois, vous appellera par votre prénom, et vous donnera de grandes bourrades d'amitié. Il est étonnamment instruit, comme nous l'avons constaté déjà chez M. Courbat. Pensez donc à tout ce qu'il doit savoir pour ne se point trouver, au milieu de sa machinerie magique, comme l'apprenti sorcier qui a oublié le maître mot. Dans ces fermes industrialisées, le patron me fait penser, bien plus qu'au paysan, à un commandant de navire devant son tableau de bord. Un commandant qui fait face aux avaries, car rarement il s'adresse à des spécialistes. Il se tire d'affaire tout seul [1].

Ce niveau élevé d'instruction est dû à la qualité des écoles techniques, spécialement du collège d'Ames, dont nous avons à plusieurs reprises souligné le rôle essentiel. Lorsqu'en 1862, à l'époque où de savants ingénieurs inventaient les machines agricoles, le Congrès vota le « Morrill Land Grant College Act », qui décidait la fondation dans chaque État d'un collège agricole et industriel, il préparait du même coup la classe de cultivateurs éclairés que nous voyons aujourd'hui à l'œuvre. Innovation géniale pour l'époque. Les gouvernants avaient compris que pour mettre en valeur un vaste patrimoine de terres, pour une part encore vierges, la nation avait besoin autant et plus que d'une élite à culture classique, d'un état-major de parfaits techniciens. Des stations expérimentales, auxquelles le Congrès accorda de larges crédits, vinrent compléter ces écoles, et contribuèrent très activement au développement rationnel de l'agriculture.

Si des catégories sociales, comme le paysannat, disparaissent dans ce monde nouveau où confluent tant d'apports de nos vieilles civilisations, la diversité des types humains suffit à corriger le morne ennui de la standardisation. Il est plaisant de coller des étiquettes sur tels et tels

1. Sans doute y a-t-il en Europe, en France, des fermes tout à fait comparables à celles de l'Iowa, et des fermiers aussi avertis des derniers perfectionnements de la technique. Mais ce qui frappe ici, c'est l'échelle de ces réalisations mécaniques et humaines. Elles ne sont pas le fait d'un petit nombre ; elles s'étendent à la totalité des exploitants.

visages qui évoquent les illustrations de vieilles Sagas, ou la trogne enluminée d'un Breughel, ou un Cranach, voire même des caricatures de Hansi. L'Iowa est peuplé en majeure partie de descendants de Scandinaves, surtout Norvégiens et Danois, de Hollandais et d'Allemands. Avec quelques apports irlandais, luxembourgeois, et de rares Français. Aucun de ces fils d'immigrants ne peut renier ses origines, inscrites dans les traits, dans la stature. Personne d'ailleurs n'en éprouve l'envie. J'ai constaté une fois de plus combien le patriotisme américain, très vif et très sincère, se mêle, s'enrichit peut-on dire, d'un attachement à travers plusieurs générations, très émouvant, à la patrie ancestrale.

Ce qu'ont en commun ces immigrés de fraîche ou d'ancienne date, c'est l'optimisme américain qui fait les physionomies joyeuses et va de pair avec le courage. Ils ont aussi presque tous, quand on les voit en ville, hors de leur lieu de travail, une allure étrangement provinciale. Que de fois je me suis cru en Basse Souabe, ou dans quelque bourg perdu au fond d'un fjord.

Je me souviens de ce repas de noces dans le restaurant de la petite ville de Waverley où nous nous étions arrêtées pour dîner. Les hommes engoncés dans leur complet du dimanche, une grosse fleur à la boutonnière. Les dames attifées de soies à ramages, chapeautées de plumes, leur vaste poitrine enrichie de ces bouquets enrubannés, sertis de papier d'argent, qu'on appelle des « corsages ». Convives solennels, comme s'ils assistaient au prêche. Ils ne commencèrent à se dérider que lorsque les mariés se levèrent et côte à côte, en couple de dessus de pendule, tranchèrent avec le même couteau dont ils tenaient ensemble le manche, la première part de l'énorme pièce montée qui ornait le centre de la table, portant à son sommet crémeux des petits mariés de carton. Un rite traditionnel, salué d'applaudissements, ce partage du gâteau de noces. Quels bons vieux, morts depuis des lustres, et qui s'étaient aimés de l'autre côté de la terre, commandaient ce soir le geste puéril et touchant qui mettait soudain une grande ombre de passé autour de ce jeune couple d'un peuple neuf ?

L'Amérique, pays des pionniers et des pin-up, avant-garde du progrès ? L'Amérique est aussi — ô ! immense continent des contrastes — le coffre aux parfums surannés, transporté comme un reliquaire à travers les océans, où se conservent avec leur goût de terroir, leur charme démodé, d'ancestrales coutumes que tant de cataclysmes ont balayées de l'ancien monde.

⁂

Industries agricoles en Iowa.

L'usine à viande. — Si l'on veut avoir une idée de l'Iowa, il faut visiter, après les fermes, les industries qui les complètent.

Nous avons vu des milliers de bêtes à cornes et de porcs engraissés

pour la boucherie [1]. C'est à l'intérieur même de l'État qu'ils vont se débiter en rôtis, en tripes et saucisses, en pâtés, en jambons, en boîtes de conserves, à un rythme proprement monstrueux. Comme si cette avalanche de victuailles, cette orgie de chair tendre, était sortie de l'imagination féroce de l'Ogre du Petit Poucet.

Il y a en Iowa plusieurs établissements qui accomplissent ces sanglants prodiges. Je me suis promenée plusieurs heures dans le plus vaste d'entre eux : le Rath Packing Company, qui s'étend sur plus de 13 hectares à l'extrémité de la ville de Waterloo, au centre même de l'État. Chaque année, 3 millions de porcs, de bœufs et d'agneaux y entrent sur leurs quatre pattes, en sortent découpés et « pimpants » dans 13 millions de jolies boîtes de bois ou de fibre [2] expédiées à travers toute l'Amérique par wagons et camions frigorifiques. Une centaine de ces véhicules quittent l'usine chaque jour. La valeur marchande des viandes ainsi débitées annuellement dépasse 250 millions de dollars.

J'avoue n'avoir pas voulu assister à la tuerie scientifique en série. J'éprouve une humiliation à considérer sur quel carnage s'appuie notre santé, combien il faut de morts pour faire vigoureuse et allègre la vie des humains. Le spectacle m'a suffi des files ininterrompues de cochons éventrés, tout chauds encore de leur vie à peine volée, qui s'avancent avec une lenteur solennelle, sans un arrêt, chacun suspendu à son croc par une patte. Sept cent vingt à neuf cents cadavres à l'heure, bien lavés, déshabillés de leur peau, blancs, pâles comme la mort, exhalant une tiède odeur écœurante. Ils vont comme le destin, inexorablement. Leur sort se règle par des gestes précis d'automates, même quand ce sont des humains qui accomplissent ces gestes. Le découpage sur un tapis roulant devant lequel font la haie des charcutiers en blouses tachées de sang, armés de couperets à lame courbe et à deux manches. Des mains prestes glissent les morceaux sous un rouleau compresseur. D'autres enlèvent d'un coup de couteau l'excès de graisse. Ailleurs, des kilomètres de boyaux sont lavés dans des bacs, séchés en festons blafards sur de gigantesques portemanteaux. Mille six cents kilomètres de saucisses sortent chaque jour de l'usine : de quoi couvrir la distance de Paris à Stockholm. Des jambons arrivent sans interruption, par seize à la fois, suspendus à des râteliers à deux étages. Ils sortent des salles de fumure, qui réussissent en quelques heures ce que les cheminées de nos vieilles fermes mettent des mois à parfaire. Quelques femmes en tablier blanc s'en emparent, les emballent en un tournemain. les marquent d'un tampon.

Je ne décrirai pas toutes les étapes des métamorphoses qui s'opèrent ici à la chaîne. Le dernier état est très appétissant : bacon en échelles

1. Il y eut en 1954 près de 1 million de bœufs à l'engrais. 1 715 740 veaux et 567 168 agneaux sont nés dans l'année. Plus de 2 millions de truies ont mis bas entre l'automne de 1954 et le printemps de 1955.

2. Ces caisses contiennent chacune un certain nombre de boîtes de conserve métalliques.

de dentelle, sous cellophane, rumsteacks vernis par transparence ; galantines en manteaux brillants, boîtes aux vignettes prometteuses. Si alléchant qu'on en oublie le premier acte de sauvage massacre.

La Rath Packing Company, artiste en son genre, a su trouver plus d'un millier de façons différentes d'accommoder et de présenter cette cascade de viande tombée dans ses rouages avec la régularité d'un phénomène naturel. A toutes les devantures, même très loin d'ici, nous en verrons des échantillons sous l'étiquette familière, rouge et bleue, d'une tête d'Indien : le Black Hawk Indian Head, le Faucon Noir, nom d'un célèbre chef de tribu, qui est la signature de la firme, et en même temps le surnom de l'Iowa, jadis habité par les Peaux-Rouges nomades.

Il est intéressant de savoir, car de telles réussites sont typiquement américaines, que les débuts, très modestes, de cette gigantesque maison remontent à soixante-trois ans à peine. C'est en avril 1891 que E. F. Rath, alors âgé d'une trentaine d'années, arriva à Waterloo avec son cousin John W. Rath, sorti récemment d'une école commerciale de Chicago. Les deux jeunes gens disposaient d'un capital de 25 000 dollars, d'un courage à la mesure de leurs ambitions, et d'un sens des affaires dont nous voyons les résultats.

Crémeries. — Nous ne nous attarderons pas au détail des crémeries. Elles sont nombreuses ; chaque ville a la sienne, qui draine le lait de toute la région pour le distribuer aux consommateurs et fabriquer du beurre. En 1954, il y avait à peu près neuf cent vingt mille vaches laitières en Iowa. La Crémerie de Mason City, qui travaille pour l'État et exporte dans toute l'Amérique, est la plus importante, avec une production annuelle de vingt-cinq millions de livres de beurre. Shell Rock en a une petite. L'outillage varie seulement de dimensions. Écrémeuse. Grands bacs maintenus à la température de la vache, où se déverse la crème. Vaste baratte de bois. Cuves bouillonnantes où se concentre le petit lait qui va se transformer en poudre, et qu'on voit tomber en nappe pâteuse le long d'un rideau vertical, plus loin s'enrouler autour de gros cylindres en immenses feuilles de papier à cigarettes, déjà pulvérulentes.

Nurseries de poussins. — J'ai trouvé un intérêt plus vif à la nursery de poussins dont Shell Rock est justement fier, car elle est une des plus renommées de l'État d'Iowa, qui en compte cinq cents [1]. C'est à la fois une réalisation remarquable et un spectacle charmant. Premier acte assez banal. Dans une grande salle, des milliers d'œufs attendent, dans des tiroirs grillagés, d'être glissés dans les couveuses, qu'on emplit deux fois la semaine. Quelques hommes en blouse blanche examinent et mirent les derniers arrivages. Les œufs qui présentent quelques imperfections sont mis à part, pour être transformés en poudre à l'usage des animaux. Près

1. En 1954, il y avait en Iowa 33 386 636 poulets.

d'un million et demi d'œufs venus de toutes les fermes de la contrée se déversent ici pendant les trois mois de la saison printanière, seule période active de cette usine à poussins.

Une autre salle, très vaste, est meublée d'une série d'armoires à rayons. Ce sont les couveuses. Chaque armoire contient vingt-six mille œufs. L'ensemble de la pièce, trois cent mille huit cents. Des thermomètres, des hygromètres, mesurent constamment la température et le degré d'humidité. Les rayons se retournent automatiquement toutes les trois heures. Au bout de dix-neuf jours d'incubation, 80 p. 100 de ces œufs donnent naissance à des poussins. Il en éclôt chaque printemps plus d'un million qui iront peupler les poulaillers des fermières, leur payer des robes du dimanche et des chapeaux à plumes. Nous arrivons devant la dernière armoire, celle qui est au seuil du miracle de l'effraction vers la lumière. Tendant l'oreille, nous percevons, si légers qu'on les dirait au fond d'un rêve, des percutements. Ce sont les nouveau-nés d'aujourd'hui qui frappent à la porte. Déjà, sur le rayon que mon guide a tiré, j'aperçois des fêlures dans les coques, de petits trous ; même, à travers une fenêtre en étoile, un peu de duvet jaune qui bouge.

Toute cette aspiration à la vie, discrète et si émouvante, devinée en frôlements, en grattements, en appels de becs tendres contre une cloison fragile, en chuchotements étouffés, la voici épanouie, doucement triomphante dans une autre salle où je pénètre enfin, une salle emplie d'un immense pépiement, quelque chose comme un chant timide et maladroit amplifié jusqu'à la rumeur d'une foule. Et c'est bien une foule en effet qui nous accueille. Vingt-deux mille poussins boulant, roulant, houlant, duveteux et jaunes, répartis sur cinq étages grillagés, en d'innombrables cages. Une odeur molle imprègne la tiède atmosphère.

— Ils ont de un jour à trois semaines, m'explique mon cicerone, me conduisant de cage en cage, dont les occupants sont de taille différente. Sous chaque étage construit à claire-voie, un réservoir à tirette reçoit les crottes.

— Nous vendons 30 cents (105 francs) un poussin de quelques jours ; 60 cents (210 francs) les plus âgés, qui en ont vingt et un. Nous n'avons ici que des hybrides de très haute qualité, obtenus par sélection scientifique, en tenant compte des lois de Mendel.

Et m'ayant fait remarquer — il y faut presque un microscope — la crête plus dentelée des poulets mâles de trois semaines :

— Les mâles sont noyés au sortir de l'œuf, à part un ou deux pour cent conservés pour la fécondation. Mais il est extrêmement difficile de reconnaître les mâles à la naissance. Un professeur japonais a découvert en 1925 une méthode de sexage mais qui exige l'adresse, le savoir-faire de ses compatriotes. Un Occidental n'y réussit pas. Aussi avons-nous un Japonais chargé de cette spécialité.

Vingt-six mille petits poussins à soigner, nourrir, surveiller. Une attention de tous les instants est nécessaire. La nourriture est dosée en calo-

ries, en vitamines. Des piqûres médicinales sont faites aux bêtes malades ou faibles. Dans la pharmacie, des tubes de pénicilline sont conservés en frigorifiques. Pour empêcher les oisillons de s'abîmer les uns les autres, j'ai même vu — comble de la mécanisation minutieuse — la machine à brûler le bec de tous les hôtes d'une cage où une dispute a éclaté.

⁂

Zigzags sur les routes d'Iowa.

Nous pourrions nous promener longtemps en souvenir dans ces plaines de l'Iowa que j'ai sillonnées pendant dix jours dans la Buick vert sapin reverdi de la patronne des Shell Rock News. Jours inoubliables ; soirées inoubliables où nous revenions en chantant à tue-tête, dans l'obscurité piquetée d'étoiles, l'hymne national dont l'air est emprunté au vieux chant populaire allemand « O Tannenbaum ».

You ask what land I love the best.
Iowa, 'tis Iowa
The fairest State of all the West
Iowa, O ! Iowa.
Vous demandez quel pays j'aime le mieux.
Iowa, c'est l'Iowa.
Le plus beau de tous les États de l'Ouest
Iowa, ô Iowa.

De quel amour, ces provinciaux de vieilles provinces d'Europe aiment leur petite patrie. Comme ils sont fiers d'appartenir à l'État d'Iowa, « The Tall Corn State », l' « État du Haut Maïs ». Presque plus fiers encore que d'être citoyens de la Confédération des États-Unis.

« Mme Vanderburg me montrait, comme si c'était son jardin cultivé avec tendresse, les vallonnements harmonieux, les collines bleues piquées de clochers, les pentes cultivées, les rivières en rubans à éclats, de cette région du Sud-Est qu'on découvre des hauts lieux de la route jusqu'à de lointains horizons, et qu'on appelle « la Petite Suisse de l'Iowa ». Si différente, — plus jolie par contraste — des immenses plaines, qui ont aussi leur beauté. Elle est proche de la ville de Décorah où nous assistâmes à un banquet du Club des Dames républicaines. Un lunch guindé comme sont tous les repas des clubs, autour d'une table décorée d'éléphants dorés, et qu'éclairent des ampoules électriques alors qu'il fait dehors un soleil merveilleux. Chaque convive épingle en entrant, sur sa poitrine, à côté du « corsage » aimablement offert, un éléphant de papier sur lequel on doit écrire son nom. Et l'ice-cream du dessert s'accompagne de galettes en forme d'éléphants. Car l'éléphant est le totem du parti. Les démocrates ont adopté l'âne.

Comment en vouloir à mon cornac guipuré de marguerites sur le chef et les épaules, de quelques heures de languissante politique iowienne, de toasts auxquels la « distinguished guest » devait répondre dans son américain rocailleux ? Comment lui en vouloir, quand elle m'avait gratifiée sur la route, au prix d'un retard presque scandaleux, d'une escale à la Little Brown Church, où viennent se marier, de partout à la ronde, des couples de toutes les confessions protestantes. Une chapelle de bois dont la couleur brune est devenue presque mauve, et qui fait partie des « antics », car elle a bien cent ans d'âge. Isolée dans un bouquet de chênes et de pins, à côté d'un pré aux tables de pierre pour pique-niques de noces, elle exhale un parfum de vieille tradition. Dans la nef meublée de bancs cirés, et qui était vide, imprégnée de soleil, l'impayable femme se mit à l'harmonium et entonna en clairon de bataille le chant nuptial « Little Brown Church in the Vale ».

Elle fit un détour aussi pour me montrer « la plus petite cathédrale du monde », qu'on appelle également » la « petite cathédrale française ». Aussi dénuée d'intérêt artistique que la Little Brown Church, mais aussi vénérable — elle est plus que centenaire — et pour qui vient de France, assez touchante. Au bord d'une rivière ombragée, une minuscule église de pierre rosée précédée d'une tour à clocher, de bois peint en blanc. Huit fidèles peuvent tout juste se tenir assis à l'intérieur. Les vitraux en images d'Epinal, sont signés « Famille Gaertner ». Les Gaertner étaient des Français. La tombe de John Gaertner, dans le pré voisin, porte une inscription qui nous le révèle soldat de Napoléon, rescapé de la retraite de Russie et de la bataille de Waterloo. Par quel caprice du sort vint-il échouer dans ce lointain Middle West, alors presque sauvage, où il construisit la « petite cathédrale française » en ex-voto pour avoir échappé à de mortels dangers ?

On ne peut oublier que l'Iowa fit partie de la Louisiane française. Quelques vestiges, aujourd'hui réduits à la phonétique, demeurent de nos ancêtres pionniers. La ville de Dubuque, à l'extrême Est, sur le Mississipi, porte le nom de l'un d'eux, qui fut le premier homme blanc à s'installer en 1788 sur le territoire de l'Iowa, où il commença d'exploiter les mines de plomb au milieu des Indiens. La petite cité de Marquet, non loin de Decorah, rappelle qu'y séjourna le célèbre Jésuite, le Père Marquette qui, au XVIIe siècle, en compagnie du trappeur Joliet, descendit le Wisconsin, puis le Mississipi. Naviguant sur des barques d'écorce, ils venaient des grands lacs du Canada où Champlain avait planté en 1608 le drapeau fleurdelysé.

Le nom de la capitale de l'Iowa, Des Moines (prononcez des Moynes), emprunté à la rivière qui la baigne, est aussi une réminiscence française. Des compatriotes du Père Marquette, explorant après lui le Middle West, baptisèrent ainsi le cours d'eau, en souvenir, dit-on, de religieux qui se seraient abrités sur ses bords dans des huttes.

Et combien de petites cités sonnent à nos oreilles leurs noms comme

l'écho lointain de nos provinces : Lyon, Fayette, Audubon, Frémont, Marion, Louisa, etc.

Rien d'autre que des vocables familiers n'évoque ces compatriotes dont nous avons le droit de nous enorgueillir, qui jetèrent les bases d'une Amérique française, la Louisiane, filleule du Roi Soleil, étalée depuis le Canada jusqu'au golfe du Mexique sur plus d'un quart des États-Unis actuels, et qui inquiéta l'Angleterre, puis le Gouvernement de Washington, jusqu'au jour où, après mille vicissitudes sous le régime monarchique, elle disparut définitivement, vendue en 1803 par Bonaparte au président Jefferson.

L'architecture du « Civic Center », le cœur de la ville de Des Moynes, s'inspire surtout de l'urbanisme allemand du siècle dernier. Le gouverneur, M. Hoegh, et sa femme, qui nous firent l'honneur de nous recevoir à déjeuner dans la Cafeteria du Capitole, ont le type nordique. Lui surtout, un pur Danois aux yeux bleus, au jeune visage énergique et souriant. Il venait d'être élu pour deux ans, comme le veut la Constitution Pour deux ans aussi, sont élus les cent huit membres de la « House of Representatives », la Chambre des Députés de l'Iowa. Le Sénat, de cinquante membres, est élu pour quatre ans, renouvelable par moitié tous les deux ans. L'une et l'autre assemblées siègent au Capitole. J'eus l'insigne faveur d'être présentée à la première qui tenait séance, à l'instigation de mon cornac. Elle ne se tenait pas d'orgueil de me voir à la tribune. Les visiteurs français sont rares en Iowa, et c'était chaque fois un plaisir nouveau d'exhiber la « distinguished guest » aux officiels, aux Club-Women, voire même aux agents de la circulation, aux vendeuses de magasins et aux garçons de restaurants.

***

J'avais désiré voir aux États-Unis « l'Américain qui ne vient pas en Europe » ; le citoyen profondément enraciné dans une terre où sa famille est établie depuis trois ou quatre générations ; l'homme, la femme de classe moyenne dont les conditions d'existence sont communes à beaucoup d'autres, et qui nous font pénétrer un peu dans la masse. L'Iowa m'a fourni cette expérience. Loin de moi la prétention d'en généraliser les enseignements. L'immense nation est multiforme ; il y a *des* Amériques. Celle que j'ai rencontrée chez les fermiers isolés dans leurs domaines, chez les habitants des petites villes et des centres régionaux, m'a paru riche de valeur humaine.

Quelques souvenirs culminent dans le tableau que j'emporte d'une société que j'ai vraiment, pour moi, découverte. Je voudrais en terminant évoquer les plus émouvants.

Le récit que me fit de sa jeunesse une dame rencontrée à l'un de ces innombrables lunchs de clubs féminins où Mme Vanderburg, impitoyable,

m'a traînée, et qui sont la grisaille de mon panorama de voyage. Ma voisine, ce jour-là, me rendit sympathiques ces assises solennelles de grand'mères très empanachées. Elle appartenait à une famille de dix enfants qui vivait dans une grande ferme. Le père mourut quand l'aîné — une fille — avait dix-sept ans. Impossible, faute de moyens pécuniaires, de prendre un ouvrier. La mère, elle-même élevée dans une ferme, fit face à toute la besogne, aidée par sa petite troupe, jusqu'au moment où les fils, ayant grandi, purent prendre la relève. Mon interlocutrice rappelait comment les petits, dont elle était, s'en allaient à l'aube, avant l'heure de la classe, livrer le lait dans leur charrette à âne, soufflant dans leurs doigts l'hiver, un peu effrayés par l'obscurité.

L'autre femme qui hante ma mémoire, et dont le sort est comparable, je l'ai vue moi-même ; je l'ai visitée dans sa ferme aux environs de Waterloo. Elle aussi est veuve ; son mari a été tué l'an dernier par une balle de foin qui lui est tombée sur la nuque, brisant la colonne vertébrale. Elle est toute jeune, ses deux enfants ont six et cinq ans. L'exploitation considérable — 800 acres, près de 300 hectares — c'est elle qui la dirige, menant de main de maître ses quelques ouvriers. Elle n'a rien d'une virago. Quand je franchis à l'improviste son seuil, accompagnée de sa sœur dont j'avais fait la connaissance dans un club — décidément les clubs ont leur intérêt ! — elle apparut sortant de sa cuisine, blonde, menue, bouclée comme une petite fille. Son tablier de nylon clair à volants, ses chaussettes blanches sur les jambes nues achevaient de lui donner un air étonnamment juvénile.

— Je faisais la lessive, dit-elle comme pour s'excuser d'un accueil très simple.

Sans plus d'embarras, elle nous introduisit dans la pièce éclatante d'émail blanc, où moussait la grande cuve de la machine à laver. Une servante en sortait des brassées de linge qu'elle posait sur la table. Notre hôtesse s'en empara, les mit prestement dans le séchoir électrique. Puis, se tournant vers nous :

— Si vous le désirez, je puis vous faire visiter la ferme.

Nous voici traversant à son côté la pelouse ombragée, tout émaillée de fleurs, qui entoure la blanche maison. La fillette de cinq ans est arrivée en courant lorsqu'elle nous a entendues sortir ; elle émergeait d'une pièce sombre, sanctuaire de l'écran magique, où toute la journée, même dans le vide, les images se succèdent. Très vive, elle sautille autour de nous, amusante dans son blue-jean, avec ses gros yeux de bébé jumeau, sa raide tignasse noire coupée à la Jeanne d'Arc, que le vent secoue comme des cordons de sonnette. Elle m'interroge sans timidité.

— Vous êtes venue sur un bateau ? Dites-moi comment c'est la mer quand on est dessus. Je l'ai vue à la T.V...

Dans les parcs clos de blanches barrières, un peuple d'animaux se prélassent au soleil de l'après-midi. Plusieurs centaines de bêtes à cornes au brillant poil brun. Les porcs, trois cents porcs noirs, énormes, vrais

« hogs » de l'Iowa qui transforment en lard succulent le beau maïs doré à haute tige. Seize truies, dont le ventre touche terre, sont en imminence de mettre bas.

— Je vais vous conduire maintenant à la maison de mon beau-père, me dit la jeune femme. Il ne l'habite plus. Il a quatre-vingt-sept ans et vit avec nous. Mais il y va tous les jours.

Nous remontons en voiture, bien que la distance ne soit que de cinq cents mètres environ. Une grande villa un peu ternie, à véranda, balcons, terrasses, sertie de buissons en fleurs, d'herbes que paissent des vaches La maisonnette dans les arbres, c'est le poulailler. Sept cents poules pondeuses. Le grand-père, chaque matin, vient ramasser les œufs. Sa contribution à la tâche commune. Il les emballe, les range dans les caisses que nous voyons empilées dans le vestibule. En ce moment il est en ville, à son club, pour la quotidienne partie de cartes.

Pourquoi cette vide maison un peu délabrée, toute meublée encore des choses désuètes qui firent un vieux nid douillet, dans des fleurs et du soleil, reste-t-elle étrangement associée dans mon souvenir avec la jeune fermière que le vent décoiffait tandis qu'elle me disait, montrant la plaine sans fin où des tracteurs à charrue noircissaient de longs rectangles, les joies austères de sa vie campagnarde :

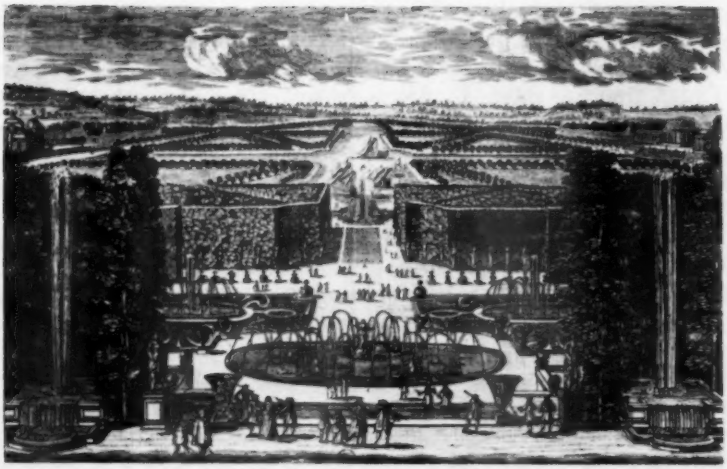
— Je ne changerais pour rien au monde mon existence, prononçait-elle tout bas, comme se parlant à soi-même.

Je savais par sa sœur, et la vibration de sa voix, cet accent intérieur, me le rendaient perceptible, de quelle spiritualité elle enrichissait l'amour qui la rivait à ce sol, amour fondu avec celui qui fit heureux son foyer dévasté. Dans le living-room que nous avions traversé tout à l'heure, un piano ouvert portait une partition sur le pupitre.

— Je prépare l'office de dimanche, répondit-elle à ma question.

Je n'ai passé qu'une heure dans le domaine solitaire, que balayait un grand vent venu du golfe du Mexique par la vallée du Mississipi. Un vent exaspéré par son bondissement de milliers de kilomètres, qui semblait niveler autour de nous la plaine à l'infini, et secouait en bondissant vers d'autres horizons les buissons de forsithias et d'églantines où la fillette aux cheveux fous cueillait des bouquets qu'elle me mettait dans les bras. Mais j'entends encore, comme s'il venait du fond de mon enfance, le chant nostalgique de ce grand vent coureur de plaines, qui me dit le secret de ces lieux attachants, dans une langue à moi-même intelligible parce qu'une âme m'en a livré la clef.

YVONNE PAGNIEZ



SITUATION DE LE NOTRE

par Pierre Grimal

Il y avait entre les deux surintendants des Finances, le vieil Abel Servien et son collègue Nicolas Fouquet [1] comme une rivalité dans la magnificence. Fouquet avait acheté, en 1641, un manoir féodal, en pleine Brie, avec son colombier, sa métairie, des prés, des bois, de belles terres à blé. Placement de financier. Le domaine de Vaux était d'un bon rapport, et il était facile au maître de le visiter sur son chemin de Fontainebleau, où résidait souvent la cour, à Vincennes, où il avait lui-même sa demeure. Mais il arriva que, douze ans plus tard, Servien se rendit acquéreur du château de Meudon et commença de l'embellir. Les travaux n'étaient pas achevés que Fouquet avait déjà réuni autour de lui l'équipe d'architectes, d'entrepreneurs, d'artistes et d'ouvriers qui allait métamorphoser la vieille gentilhommière briarde et donner, par avance, un modèle à Versailles.

L'histoire du château de Vaux a été maintes fois contée. On a dit dans quel mystère fut menée cette œuvre prodigieuse, qui transforma tout un canton, supprimant deux hameaux, rasant des collines, élargissant la vallée de l'Anqueil, derrière l'écran de hauts murs qui interdisaient à quiconque de contempler la merveille. A la vérité, ce n'était pas seule-

— Ci-dessus le Bassin de Latone et le grand canal à Versailles. (*Photo B.N.*)

1. Ou Foucquet.

ment le domaine de Fouquet, promis à la gloire fugitive d'une nuit d'apothéose, puis à un long oubli, qui naissait en ces années de fièvre et d'effort, c'était un style nouveau, un art appelé à dominer l'Europe entière et, franchissant les frontières du royaume, à imposer ses lois, pour un siècle et plus, aussi bien aux plus grands seigneurs d'Angleterre qu'aux princes des cours allemandes, voire à la lointaine Russie. Un « jardinier » de quarante ans, André Le Nôtre, allait doter l'esprit humain d'un nouveau mode d'expression.

Il est un « miracle » de Le Nôtre, semblable au « miracle » de Racine : éclosion soudaine d'une esthétique dont la perfection déconcerte et semble d'abord rebelle à l'analyse. Un « jardin à la française » se propose, dans sa simplicité savante, pur jeu, apparemment, de proportions et d'espace. Irrésistiblement, il appelle la comparaison avec d'autres « édifices du nombre », qui, comme lui, refusent le secours des beautés de détail : ce Parthénon, auquel il fut tant de fois comparé, et dont l'essence est de rendre sensible une rencontre juste des volumes et des lignes.

Mais de telles comparaisons, pour être rebattues, n'en sont pas moins trompeuses. Il est certain que Le Nôtre, en dessinant avec l'aide de son ami l'architecte Le Vau, le jardin de Fouquet, ne songeait pas aux temples grecs. Il ne faisait que suivre les règles traditionnelles, longuement élaborées dans cette véritable « école des jardiniers du Roi », formée, depuis Claude Mollet, au temps de Henri IV et de Louis XIII, pour l'entretien des maisons royales, et surtout des Tuileries. André Le Nôtre est fils de Jean, lui-même élève et successeur de ce Claude Mollet auquel on doit, en collaboration avec ses propres fils (notamment André), un important ouvrage sur la théorie des jardins, paru, pour la première fois, en 1652, quarante ans après la mort de son auteur, au moment où André Le Nôtre est sur le point de créer le parc de Vaux et où André Mollet, après avoir servi successivement le roi et la reine de Grande-Bretagne, puis le prince d'Orange, est « maître des jardins de la Sérénissime Reine de Suède ». Le Nôtre est porté par une solide tradition. L'école dont il se réclame est déjà reconnue et consacrée par la faveur des plus grands princes de l'Europe occidentale. Comme tous les « miracles » de l'histoire, celui de Le Nôtre fut longuement préparé.

Pour toutes ces raisons, une analyse seulement esthétique et interne du style français risque de fausser l'image que nous nous en formons, et surtout de nous dissimuler la genèse et le sens, pour les contemporains eux-mêmes, d'un art que l'on ne saurait séparer de son contexte historique. Les jugements de la postérité — qu'ils soient favorables ou défavorables (et le jardin à la française a suscité des controverses passionnées) — sont toujours d'une étonnante simplicité. Ils éclairent, souvent, moins ce qu'ils prétendent expliquer que le système au nom duquel ils sont formulés. Admiration ou condamnation appauvrissent également leur objet, et les louanges, en Histoire, ne font pas moins de victimes que les calomnies. Aussi voudrions-nous ici, non pas retracer une fois de

plus, quelque trois cent quarante années après sa naissance, la carrière de Le Nôtre, qui a été maintes fois présentée, et dans les colonnes mêmes de cette Revue [1], mais étudier ses œuvres en elles-mêmes, les replacer dans le milieu qui les a vues naître, surprendre les rapports, parfois imprévus, qui les unissent aux autres manifestations — lettres ou arts de la même époque — les « expliquer » dans toute la mesure du possible, et, par elles, peut-être, éclairer certains aspects oubliés du Grand Siècle.

⁂

Trois livres, surtout, et quelques souvenirs conservés par les peintres et les graveurs permettent aujourd'hui de mesurer la véritable portée des inventions de Le Nôtre, et, comme il arrive, de réduire d'abord le nombre et la variété de celles qu'on lui attribue d'ordinaire. De Le Nôtre, à la rigueur, on peut dire qu'il n'a rien inventé. Il s'est borné à tout transfigurer.

Au temps de Louis XIII, le jardin est déjà libéré de son vieil écartèlement en « carreaux » qui subdivisent l'aire totale entre diverses figures géométriques, et dont chacun présente un centre d'intérêt ou un motif qui lui est propre. Ainsi, les gravures d'Androuet du Cerceau, dans ses *Plus Excellents Bastiments de France*, nous montrent, à la fin du XVIe siècle, les jardins de Blois, de Gaillon ou de Montargis. Mais le *Théâtre des Plans et Jardinages*, de Claude Mollet, aussi bien que le *Traité du Jardinage selon les Raisons de la Nature et de l'Art*, de Jacques Boyceau de la Barauderie, paru en 1638, après la mort de son auteur, qui avait été « gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy et Intendant de ses Jardins », prouvent que ce temps est désormais révolu.

Jacques Boyceau écrit en effet : *Les formes carrées sont les plus pratiquées aux Jardins, soit du carré parfait, ou de l'oblong... Mais en eux se trouvent les lignes droites, qui rendent les allées longues et belles, et leur donnent une plaisante perspective, car, sur leur longueur, la force de la vue, déclinant, rend les choses plus petites tendantes à un point, qui les fait trouver plus agréables.* On ne peut formuler plus nettement (ni d'ailleurs avec moins d'élégance) la théorie de la perspective. Un peu plus loin, l'auteur se dit lassé grandement *de voir les jardins partis seulement en lignes droites, les uns mis en quatre carrés, les autres, en neuf, les autres en seize, et jamais ne voir autre chose !* Boyceau n'avait-il donc pas connu, ou ne voulait-il pas mentionner le dessin du parc d'Anet où l'architecte du Pérac (au dire de Claude Mollet) avait fait si bien *qu'un seul jardin n'était et ne faisait qu'un seul compartiment mi-partie par grandes voyales ?* Instruit par l'exemple de son maître du Pérac,

1. Lucien Corpechot, « André Le Nôtre ». *Revue de Paris*, 1912, p. 825-847 ; Cyrille Gabillot, « Chez Le Nôtre », *ibid.*, 1913, p. 279-304. On consultera toujours utilement Jules Guiffrey, *André Le Nostre*, Paris, s. d. (1912).

Mollet confesse « qu'il ne s'est plus arrêté à faire des compartiments dans de petits carrés, l'un d'une façon, l'autre de l'autre... », mais qu'il s'est attaché à créer « de grands volumes ».

La seconde planche du *Jardin de Plaisir*, d'André Mollet (paru à Stockholm en 1651), montre un dessin de jardin qui annonce de façon singulière la future création de Le Nôtre à Dampierre (après 1683), pour le duc de Luynes : même composition axiale du grand parterre, qui se termine en demi-lune et amorce une étoile dont les allées divergent à travers des arbres hauts, même utilisation des douves, même recours à la futaie pour délimiter le proche horizon.

Il est donc fort inexact d'assurer que Le Nôtre créa l'art des perspectives : il l'utilisera, mais cet art existait avant lui. Les contre-allées latérales, par exemple, ne sont que la reprise des nombreux « mails » qui se rencontrent obligatoirement dans tout jardin seigneurial au début du siècle. Les terrasses ne sont pas davantage alors une invention nouvelle, puisque leur utilisation systématique remonte, apparemment, au premier projet dessiné, en 1503, par Bramante pour les jardins du Belvédère, au Vatican. Depuis lors, chaque villa italienne était de la sorte partagée en une série de plans horizontaux, où la pente naturelle du terrain se trouvait rattrapée à l'aide d'escaliers ornementaux. Il suffit de rappeler ici la ville d'Este, dessinée à partir de 1550 par Pirro Ligorio à Tivoli, et où il existe également une perspective axiale fortement affirmée. Lorsque André Le Nôtre commence son travail pour le surintendant Fouquet, il y a longtemps que les leçons italiennes ont été entendues par les jardiniers comme elles l'ont été par les architectes.

Ne croyons pas, cependant, que Le Nôtre ait consciemment, volontairement, imité les Italiens. A ce moment, il n'est pas encore allé en Italie, et c'est seulement en 1679, après toutes ses créations majeures (et à l'âge de soixante-six ans) qu'il eut la possibilité de se rendre à Rome. Une lettre de Colbert, qui nous a été conservée, précise qu'il entreprend ce voyage *tant pour sa curiosité que pour rechercher avec soin s'il trouvera quelque chose d'assez beau pour mériter d'être imité dans les maisons royales, ou pour lui fournir de nouvelles pensées sur les beaux dessins qu'il invente tous les jours.* Mais Le Nôtre revenait à l'automne, ayant, à la vérité, embrassé le pape, mais vu fort peu de jardins à son goût. Une lettre de son neveu Desgots, qui l'accompagnait en ce voyage, nous rapporte un de ses mots : *Les Italiens*, disait-il, *n'ont point de jardins qui approchent des nôtres. L'art de les faire est un art qu'ils ignorent absolument.*

Paradoxe à première vue étrange, et que l'on serait tenté d'attribuer à quelque secret dépit, si l'on songe que le style français doit tant aux jardins italiens, mais réaction, cependant, naturelle, d'un artiste qui a été formé uniquement à l'école française, et pour qui les emprunts à l'Italie sont de longue date assimilés, et leur origine quasi oubliée.

André Le Nôtre demeure instinctivement fidèle à la tradition des jar-

diniers français, pour lesquels il n'est pas d'art plus beau que la création et l'entretien d'un parterre en broderie florale. Et il faut avouer que, sur ce point, l'école française demeurait sans rivale.

Voici, en son entier, le chapitre que Jacques Boyceau consacre aux parterres:

Les parterres sont les embellissements bas des jardins, qui sont de grande grâce, spécialement quand ils sont vus de lieu élevé ; ils sont faits de bordures de plusieurs arbrisseaux et sous-arbrisseaux de couleurs diverses, façonnés de manière différente, de compartiments, feuillages, parements, moresques, arabesques, grotesques, guillochis, rosettes, gloires, targes, écussons d'armes, chiffres et devises. Ou bien par planches, se rencontrant sur des formes parfaites ou semblables, dans lesquelles on emploie des plantes rares, fleurs et herbages plantés en ordre en faisant des pelouses épaisses, d'une ou plusieurs couleurs, en forme de tapis de pied. On emploie encore dans les voies ou dans le champ vide des sables de couleurs différentes qui y siéent bien, et quelquefois on peut, dans les allées mêmes, faire des compartiments et guillochis, laissant partie d'icelles parée et l'autre herbue.

Ce patient travail avait occupé la jeunesse de Le Nôtre, car son père s'était vu attribuer la charge, sous Claude Mollet, d'abord, puis en son nom propre, des deux grands parterres « à la face du principal pavillon des Tuileries », et, toujours, à ses yeux, le chef-d'œuvre du jardinier ne saurait être qu'un parterre tout à fait réussi. Il en mettra à Versailles comme à Vaux, au Trianon de Saint-Cloud (aujourd'hui disparu) comme au Salon de Sylvie, dans le jardin de Chantilly.

Comment s'étonner qu'il n'ait été que peu séduit par la négligence qui se remarque dans les grandes villas italiennes ? Il est, chez Le Nôtre, une partie d'artisan, qui ne dédaigne pas de prendre la bêche, et il convient de ne pas oublier qu'à cette époque tous les « traités des jardins » sont avant tout des ouvrages techniques, et s'occupent plus volontiers de marcotte et de greffe, de fumure et d'arrosage, que d'esthétique. Le jardin italien ne pouvait satisfaire en Le Nôtre le patient ouvrier de la terre, le paysan d'Ile-de-France, brusque, bonhomme, et quelque peu avare, que toujours il resta.

Les livres de Jacques Boyceau, de Claude et d'André Mollet abondent en dessins de parterres, qui occupent, et de beaucoup, le plus grand nombre de planches. En les traçant dans les jardins, tous avouent leur intention d'imiter les « tapis de Turquie ». A la vérité, ces prétendus tapis d'Orient sont dessinés dans l'esprit et le style de la Renaissance française. Les exemples conservés rappellent plus souvent les motifs chers aux décorateurs de Fontainebleau que les thèmes du décor persan. Pourtant, il est, dans le *Jardin de Plaisir*, d'André Mollet, une curieuse série de parterres dessinés avec un sens beaucoup plus juste de l'art oriental.

Il est d'autant plus curieux de constater ce rapprochement que, en son origine, le « tapis de Turquie » n'avait été lui-même qu'un jardin, et

continuait, consciemment, à imiter des motifs de jardin. La tradition veut que, quelques années avant la conquête arabe, vers la fin du VIe siècle de notre ère, les derniers souverains sassanides aient conçu le désir d'enfermer avec eux, pendant l'hiver, une image de leurs jardins, la faisant dessiner et tisser sur une immense tapisserie qui en reproduisait exactement la disposition et les couleurs. Cette lointaine parenté du tapis et du jardin a-t-elle été reconnue par les jardiniers occidentaux, lorsqu'ils conçurent l'idée de revêtir le sol de ces compositions aux mille couleurs ? Cela n'est pas impossible, et il est concevable que l'idée première des broderies florales ait été réellement suggérée par les tapis orientaux et que cet art ait, de la sorte, remonté à sa source.

Quoi qu'il en soit, les parterres en broderie ont bien pour but de dessiner dans le jardin un décor de fête, semblable à celui que pouvait présenter la cour d'une demeure seigneuriale ou royale lorsqu'elle était parée de tentures et de tapis sur le sol et les murs.

Peu à peu, cependant, les parterres de broderie, si nombreux au début du XVIIe siècle, dans les jardins dessinés au temps de Henri IV et de Louis XIII — les modèles en demeurent ceux des Tuileries, et surtout le « grand parterre » du Jardin de la Reine Mère au Luxembourg — passaient un peu de mode, ou du moins se faisaient plus sévères lorsque Le Nôtre commence à dessiner le jardin de Fouquet.

Les difficultés d'entretien que présente un parterre uniquement floral, la nécessité de remplacer sans cesse les plants défleuris par d'autres plus neufs, de varier les couleurs selon les saisons, de chercher toujours des harmonies nouvelles, imposent d'immenses pépinières et un nombreux personnel dont la maison royale (ainsi qu'en témoignent les livres de compte) ne supportait parfois la dépense qu'à grand'peine.

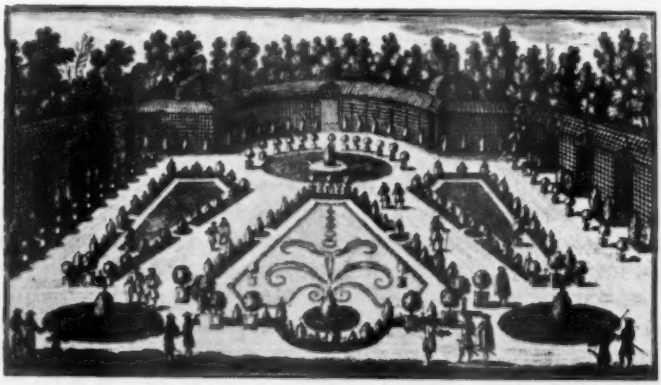
Aussi se contentait-on souvent de remplacer les broderies florales par des arabesques de buis entremêlées de gazon. L'espace fleuri se trouve de la sorte réduit ; on l'étire en bordures, le long des allées, des pelouses et des bassins. Les couleurs servent à souligner les articulations maîtresses du plan. L'emploi de sables colorés tend au même effet, et Versailles, au moment où le jansénisme commence à jeter son ombre sur le siècle, sera, pour toutes ces raisons, moins somptueux, moins riche en fleurs, moins « joli » que le Luxembourg. Le chatoiement de l'âge cornélien appartient déjà au passé. Mais ce n'est pourtant, là encore, que question de degré. A aucun moment la tradition n'est rompue.

*
**

Le Nôtre trouvait encore dans la technique traditionnelle un autre procédé dont il usera lui aussi à son tour — et qui est à l'origine de maintes critiques, fort injustes, portées contre l'art français — l'art de la charmille ou, comme l'on disait alors, des « palissades », où le feuil-

lage est façonné en un mur vivant, impénétrable au regard aussi bien qu'au passage. L'art de conduire les palissades est fort ancien, et nous le rencontrons, déjà porté à un très haut degré de perfection, dans la seconde moitié du xve siècle, par exemple sur deux tableaux de Mantegna, tous deux au musée du Louvre, la *Vierge de la Victoire* et le *Triomphe de la Vertu sur les Vices*. La scène s'y déroule devant un fond de charmille ; la palissade est percée de praticables et de fenêtres ; sur le premier tableau, elle forme même une voûte en cul-de-four d'où pendent toutes sortes de fruits.

Un curieux texte de Claude Mollet nous apprend que, jusqu'au temps du roi Henri IV, ces palissades furent établies en cyprès. Celles des Tui-



Le Jardin de Sylvie.

leries avaient été plantées par Guillaume Moisy, *lequel était le plus habile homme de ce temps-là. C'étaient bien les plus belles palissades qu'il y eût en France*, soupire Mollet, *mais les grands hivers me firent mourir toutes mes palissades de cyprès, ce qui apporta un si grand mécontentement au Roi...* Il est évident, à cause de l'essence choisie, que cette technique était originaire des bords de la Méditerranée. Nous n'osons dire plus précisément « italienne », parce qu'elle peut bien être, à la fois, provençale ou espagnole, aussi bien qu'italienne, et que les jardiniers français peuvent l'avoir empruntée à l'un ou l'autre de ces trois domaines.

Quoi qu'il en soit, les palissades de cyprès furent remplacées, en Ile-de-France, par des plantations de charmes, de hêtres, et aussi de buis. Pour ce dernier, son odeur forte empêcha longtemps son emploi de se généraliser, mais, l'habitude aidant, nous le rencontrons bientôt un peu partout, des Tuileries jusqu'à la terrasse de Saint-Germain, et même dans les jardins qu'André Mollet dessine en Suède.

Les palissades servaient ordinairement à former des berceaux, des promenoirs et à revêtir des pavillons. Il fallait pour cela construire d'abord une armature de « bois mort ». On avait recours le plus souvent à des treillis de roseaux, dont l'emploi est déjà bien attesté dans l'antiquité pour le jardin romain. Les jardins italiens l'avaient conservé — sans doute parce qu'il est spontané tout autour de la Méditerranée — et il était né de la sorte toute une architecture fragile fort aimée des jardiniers français depuis la fin du moyen âge.

Le Nôtre ne l'a pas répudiée : si, en leur état actuel, ni Vaux ni Versailles ne nous offrent aucun exemple de ces promenoirs ou de ces berceaux — au moins à l'intérieur de la perspective centrale — rappelons-nous que le grand parterre du Trianon, à Saint-Cloud, était bordé par un portique de treillis. A Chantilly même, c'est à Le Nôtre, nous l'avons dit, que l'on doit le salon et les berceaux de treillage du Jardin de Sylvie : le jardin est bien conçu, alors, comme une « salle en plein air », dont le sol est revêtu, comme d'un tapis, d'une broderie florale. Ne croyons donc pas que Le Nôtre, pour satisfaire on ne sait quel esprit d'autorité et de discipline, ait imaginé de torturer les plantes, de tailler les arbustes en formes bizarres.

N'oublions pas non plus que les « vieux petits ifs » de Versailles, les ifs du tapis vert ont été ajoutés au XIXe siècle, et qu'ils n'appartiennent nullement à Le Nôtre. La querelle que l'on fait alors à celui-ci, et dans laquelle les Romantiques prennent partie avec tant de passion, est en réalité celle d'une génération divisée contre elle-même. Elle porte sur la conception que les contemporains de Louis-Philippe pouvaient avoir du « jardin à la française », et non sur ce qu'il fut en réalité. En fait, Le Nôtre contribua beaucoup à délivrer le jardin de ses « fabriques » et de ses charmilles, mais il lui était bien impossible de laisser des arbres en liberté ailleurs que dans les parties abandonnées à la futaie : au milieu de la perspective majeure, un arbre libre serait exilé, aussi incongru que le serait un toit de chaume pour couvrir un pavillon du palais. Ces arbres en liberté, les bosquets voisins des terrasses ou du tapis vert, les contre-allées n'en offrent-ils pas assez ? Pourquoi les réclamer là où ils n'ont que faire ? Ce n'est point André Le Nôtre, mais André Mollet, qui écrit en 1651 : *à la face de ladite Maison* (le palais d'un roi), *doivent être construits les parterres en broderie près d'icelle, afin d'être regardés et considérés facilement par les fenêtres sans aucun obstacle d'arbre, palissade ou autre chose haute, qui puisse empêcher l'œil d'avoir son étendue.*

Écrite avant la création de Vaux-le-Vicomte, cette phrase énonce déjà le principe essentiel de Le Nôtre et explique que, dans la perspective maîtresse d'un parc, les plantes ne puissent être que basses ou contraintes. Sans doute cela est-il « artificiel », mais les jardiniers du roi n'ont jamais pensé qu'un jardin puisse être une création « naturelle ».

Deux éléments, enfin, achèvent d'épuiser les moyens dont dispose le jardinier, en ce milieu du XVIIe siècle : ce sont les grottes et les jeux

d'eau. Les grottes sont héritées de la tradition antique, et les artistes italiens en ont porté le goût à sa perfection. Dans les grottes, où demeurent les divinités des eaux, sourdent des fontaines. Là aussi, l'eau jaillissante meut des automates, fait jouer des instruments de musique, siffler et chanter des oiseaux dans un décor de plantes artificielles. Boyceau de la Barauderie connaît bien ces gentillesses, dans la tradition italienne, arabe et byzantine. Le Nôtre en usera avec discrétion. Il écartera les rocailles de sa principale perspective, les cantonnera dans les bosquets où l'on ne pénètre qu'à travers les charmilles latérales et, chez lui, les divinités se feront plus sérieuses. Et ce qu'il demande à l'eau, ce n'est plus seulement de courir ou d'être fraîche...

⁂

Le Nôtre, au moment d'aborder la création de Vaux, se trouvait donc armé de tout un arsenal, mais son grand mérite fut d'oublier tout cela, de ne pas chercher d'abord ce qui pourrait peupler son jardin, mais ce qui pourrait le libérer et l'ouvrir. S'il fallait, en une formule, définir le style de Le Nôtre, peut-être pourrions-nous dire qu'il est d'abord, et essentiellement, un « art du vide » : de même que Racine essarte ses sujets, de même Le Nôtre s'entoure d'espace.

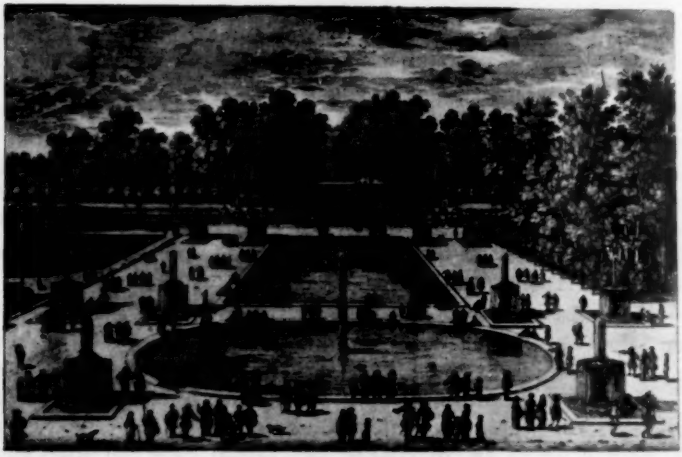
La Grande Mademoiselle, raconte Jules Guiffrey, avait pensé un instant confier à Le Nôtre le dessin de son château de Choisy. Elle y mena le jardinier, « qui dit d'abord qu'il fallait mettre bas tout ce qu'il y avait de bois ». Mademoiselle fut effrayée, et renvoya Le Nôtre, car elle tenait à ses arbres. A Versailles, aux Tuileries, à Saint-Germain, à Vaux, les plantations sont reculées au maximum, le château isolé sur une terrasse immense, comme le temple antique est porté par ses degrés et projeté sur le ciel.

A Vaux-le-Vicomte, la première impression est celle d'une clairière. Le jardin est sculpté à même la forêt, et les arbres en forment, non pas l'ornement, mais la frontière. Paradoxalement, ce jardin est un lieu où l'on essarte plus qu'on ne plante.

Trop souvent, le jardin français est qualifié d'*architectural*. Mais il n'y a rien de *construit* à Versailles ni à Vaux : en sont éliminés les innombrables tonnelles, berceaux, pavillons en treillis, fontaines monumentales, promenoirs, de l'époque précédente. Les palissades ne servent plus qu'à limiter l'aire ouverte ; elles sont étroitement maintenues dans cette fonction subalterne et ne sont pas traitées pour elles-mêmes, à la façon d'un ornement ou pour affirmer une virtuosité. Le Nôtre ne construit pas, il sculpte en pleine masse forestière.

Cette seule remarque suffit à le distinguer des architectes ses contemporains, pour qui l'art majeur est celui des façades, et qui se conten-

tent, par l'avancée ou le retrait d'un pavillon, de suggérer timidement un volume. A Vaux, comme à Versailles, la véritable profondeur, la véritable « étude de volumes » réside dans le parc qui crée autour du bâtiment un espace vide et conduit, par degrés, le regard vers un lointain où la limite devient sans importance. C'est pourquoi l'on peut dire, si l'on veut, que le jardin de Le Nôtre est, dans une certaine mesure, architectural — dans la mesure où il utilise consciemment des volumes (cela n'est-il d'ailleurs pas vrai de tout jardin ?) — mais, plus profondément, et si l'on consent à se replacer dans le système des arts tel qu'il se trouvait constitué vers le milieu du XVIIe siècle français, le principe direc-



Les Jardins de Vaux.

teur de Le Nôtre se trouve en conflit direct avec les tendances de l'architecture contemporaine. Une légende symbolise cette opposition des deux arts, la colère bourrue de Le Nôtre, critiquant le Bosquet de la Colonnade, qui aurait, dit-on, été réalisé par Mansart en son absence : « Sire, vous avez demandé un jardin à un maçon, il vous a servi un plat de sa façon. »

Une fois dégagée la grande terrasse au pied du château, Le Nôtre, fidèle aux leçons des Mollet et de Jacques Boyceau, a pour premier soin d'ouvrir une perspective centrale. Il imagine le maître de la demeure placé à la fenêtre de la grande salle, à l'étage « noble ». Le regard se pose d'abord sur le rebord de la terrasse — et celle-ci doit être assez large pour demeurer visible, même de ce point haut — puis, graduellement, remonte le long de l'avenue axiale et ne s'arrête que lorsqu'il rencontre le ciel. Ainsi, cet « art du vide » est-il avant tout le moyen de conduire

la vue jusqu'aux limites de sa portée, un moyen d'insérer chaque individu dans un univers original, en l'installant au centre d'un paysage calculé pour lui.

Qui ne comprend, du même coup, l'*humanisme* profond d'un tel art ? Humanisme qui subordonne à un point de vue individuel l'ordonnance du monde, et fait de chaque spectateur la mesure de celui-ci. Il serait aisé d'établir un parallèle entre cet univers clos — d'autant plus habilement et efficacement fermé que ses limites sont reculées à l'infini, qu'elles sont moins saisissables et se confondent avec celles que nous imposent les sens — et l'anthropocentrisme racinien.

Il est inexact de prétendre, comme on le fait parfois, que le jardin français répète et développe la façade du château devant lequel il s'étend. Le problème posé au jardinier n'est pas d'ordre architectural, mais optique : il ne consiste pas à dessiner sur le sol la projection d'une élévation, mais à conduire le regard à partir d'un seul point jusqu'à l'horizon, à poser à l'endroit juste les repères exigés par les lois toutes neuves de la propagation de la lumière, que l'on découvrait alors. L'ordonnance de l'ensemble est impérieusement commandé par un réseau de droites qui s'entrecroisent ou convergent vers le point idéal qui est la limite optique du jardin, et ne coïncide pas toujours avec sa limite matérielle. A Vaux-le-Vicomte, où le style est resté le plus pur, où les intentions de Le Nôtre sont le plus reconnaissables, à cause d'un long abandon, c'est la statue d'Hercule qui marque ainsi le sommet de la remontée, au-delà du canal, dernier repère avant que le regard n'aille se perdre dans le ciel.

Cependant, l'application la plus savante des lois optiques ne pourrait rien sans la lumière. Un réseau perspectif n'est qu'un squelette décharné si le jour n'y vient revêtir les plans et les formes. Or, dans un jardin — et, plus purement, peut-être, à cause de son dépouillement même, dans le jardin français — s'engage le dialogue entre deux éléments qui s'opposent, et qu'il faudra bien que le jardinier finisse par concilier : le ciel, d'où tombe toute la lumière, et la terre, qui est ombre. Lorsque vient le soir, c'est de la terre, de la forêt surtout, que monte la nuit. Les bois sont déjà noirs que le ciel a seulement viré de quelques nuances son azur, et, le matin, c'est l'aurore du ciel qui peu à peu s'insinue dans l'herbe des pelouses et entre les grains de sable de l'allée. Tout le jour, chaque plan du jardin appelle sa part de lumière, et la reçoit à l'heure juste : le jardinier n'est plus seulement sculpteur (mais la sculpture n'est-elle pas, elle aussi, soucieuse d'éclairer tour à tour tous les plans du sujet ?) il est véritablement peintre, s'il est vrai que la peinture est avant tout jeu de lumière et d'ombre.

On dira peut-être que le peintre qu'était Le Nôtre, et surtout les artistes dont il fut soit l'élève, comme Simon Vouet, soit le compagnon, comme Le Brun, conçoivent la peinture comme la représentation d'un *sujet*, et que le jardin, tel qu'il le dessine, n'en a pas, qu'il n'est qu'une forme

vide, un décor pur. Et, sans doute, cela est-il vrai. Mais il n'en reste pas moins peintre pour cela. Avec lui, le paysage apprend dès lors à devenir ce qu'il sera plus tard, lorsque les personnages du premier plan se feront plus petits, s'intégreront plus intimement dans un décor qui les dépasse. Peut-être, sans les jardins du peintre Le Nôtre, n'y eut-il pas eu Watteau.

Ainsi, le paysage d'un jardin français se compose-t-il, en dernière analyse, d'une étude de lumière. Ce qui n'est pas sans faire songer à telles recherches de Poussin (dont Le Nôtre, à sa mort, possédait plusieurs œuvres), à ce dialogue du ciel et de la terre, de l'ombre et de la clarté, où la couleur compte moins que la qualité, quasi palpable, de la lumière qui imprègne, matériellement, chaque objet. Des filiations s'ébauchent : Poussin, au loin Watteau, Claude Lorrain (Le Nôtre en conservait chez lui au moins deux tableaux) et, au-delà, Hubert Robert qui, par un singulier retour — plein de signification — sera lui aussi amené à façonner Versailles, à modeler en pleine pâte cette admirable matière végétale dont Le Nôtre avait planté les premiers arbres.

Le parterre de broderie, que Le Nôtre emprunte à ses prédécesseurs, n'est plus, alors, un simple revêtement ornemental, destiné à dissimuler une nudité sans cela intolérable, il devient, entre les mains du maître de Vaux, simple tache de couleur et de lumière intégrée dans le réseau perspectif fondamental. Les allées, entre les parterres et autour d'eux, se font plus larges, comme si Le Nôtre cherchait par tous les moyens à varier au maximum les surfaces offertes aux jeux de la lumière. C'est pour cela aussi qu'il aura si largement recours à l'emploi des plans d'eau. Comment réaliser de façon plus parfaite le « mariage » du ciel et de la terre qu'en sertissant des morceaux de clarté au centre d'une margelle blanche, d'une bordure fleurie, d'une allée sablée, enfin d'un gazon, savante gradation, transition insensible de la lumière à l'ombre, cependant que, dans ce ciel prisonnier, se reflètent et les fleurs et les arbres parmi les nuages ? On songe aux vers ingénus que Racine écrivait à Port-Royal-des-Champs, dépeignant les poissons étonnés de rencontrer dans le canal du moulin l'image des branches et des herbes de la rive.

⁂

L'eau, pourtant, si abondante à Vaux, à Versailles, à Marly, n'y est pas destinée seulement à refléter le ciel et tendre mille pièges à la lumière. Elle remplit une fonction plus essentielle encore qu'il importe de reconnaître et de bien comprendre si nous voulons pénétrer plus profondément dans l'intimité du jardin français.

Boyceau de la Barauderie écrivait que l'eau, *spécialement l'eau vive et courante en ruisseaux, et celle qui bouillonne ou jaillit dans les fontaines,* met une *vivacité et mouvement qui semblent être l'esprit plus vivant des*

jardins. Et il est bien certain que l'eau est chargée d'animer ce décor sans elle un peu vide qu'est le jardin français. Le Nôtre, au château de Fouquet, n'avait pas manqué de recourir au luxe de l'eau. Nous savons, par Mlle de Scudéry, que, avec l'aide du fontainier Claude Robillon, il avait aménagé, le long de l'allée médiane, deux canaux, avec, de distance en distance, des jets d'eau « si proches les uns des autres que cela semble une balustrade de cristal ». Aujourd'hui encore, il semble que Versailles ne prenne toute sa beauté, tout son sens, qu'aux soirs de « grandes eaux ».

A la vérité, ces jeux d'eau appartiennent, d'abord, à la tradition italienne. La villa d'Este, créée au milieu du siècle précédent, en demeure la preuve impérissable. Ne pensons pas, cependant, que la tradition purement française les ignore. Sans remonter au parc d'Hesdin, dessiné à la fin du XIIIe siècle, et dont Mlle Charageat a restitué avec bonheur l'ordonnance générale [1], les jardins seigneuriaux des XIVe et XVe siècles possédaient tous au moins une fontaine monumentale, souvent formée de vasques superposées d'où l'eau s'échappait en nappes brillantes. Il y avait de telles fontaines à Versailles, et en plus grand nombre peut-être qu'aujourd'hui. Tout le parterre du Nord en était orné. Et ces fontaines de Versailles ne sont pas héritières si lointaines de celles que Charles V avait fait dessiner pour son hôtel Saint-Paul. Mais, entre les mains de Le Nôtre, la fontaine se transforme ; elle s'*aplatit*, se rapproche du plan d'eau. Les motifs sculptés qu'elle présente s'harmonisent mieux aux dimensions du bassin qui l'entoure ; elle offre au regard moins de pierre et beaucoup plus d'eau.

⁂

Lorsque mourra Le Nôtre, quinze ans avant son maître, il laissera sur la tradition française du jardin l'empreinte ineffaçable de son génie. C'est seulement vers le milieu du XVIIIe siècle que le goût changera et que s'amorcera une réaction, parfois violente, contre un style déjà centenaire. Mais ne croyons pas que les « nouveautés » des jardins à l'anglaise ne lui doivent pas encore beaucoup. Le Nôtre, à Versailles, avait planté des arbres, peuplé ses bosquets de charmes, d'ormeaux, de marronniers, de tilleuls, d'épicéas dont beaucoup avaient été transplantés en pleine force. Peu à peu, ces arbres avaient grandi. Versailles s'était vraiment enfermé dans une forêt. La beauté vivante de la futaie se faisait d'année en année plus écrasante et dominatrice dans le jardin. Il est naturel que les successeurs de Le Nôtre aient été séduits par cette montée de la vie, qu'il avait préparée, et dont il ne put voir l'épanouissement. Mais c'est bien lui qui, le premier, rechercha les harmonies des feuillages dont s'enchanteront les Laborde et les Girardin. N'oublions pas non plus que

1. *Bull. Soc. d'Hist. de l'Art Français*, 1950, p. 94-106.

les jardins si romantiques de Watteau ne sont que des jardins français *qui ont grandi*. C'est à Montmorency, à l'hôtel Crozat, que Watteau découvrira sa *Perspective*. C'est dans les jardins français qu'il trouve les modèles de ces arbres au feuillage léger qui lui sont chers, et aussi les canaux où l'on s'embarque vers quelque fête galante. C'est à Versailles enfin qu'Hubert Robert, chargé par Louis XV des « jardins du Roi », dessinera les premières rocailles et les premières ruines.

PIERRE GRIMAL

CHRONIQUE DES LIVRES

GENESE DE L'ANTISEMITISME

par Jules Isaac *(Calmann-Lévy, éditeurs)*

L'historien Jules Isaac avait publié en 1948, sous le titre « Jésus et Israël », un livre important qui, situé dans la « ligne Péguy-Maritain », provoqua d'assez vifs remous dans les milieux catholiques. « Genèse de l'Antisémitisme », suite et défense du premier ouvrage, est un essai historique fortement documenté, qui porte sur l'antiquité et sur le premier millénaire de notre ère. La thèse centrale de Jules Isaac (et il cite loyalement, pour les réfuter, les textes et les opinions qui la contredisent) est que l'antisémitisme chrétien l'emporte de loin sur l'antisémitisme païen et sur l'antijudaïsme musulman par la continuité, l'esprit de système et l'ampleur : sans l'imprégnation qu'ont fait subir aux foules, pendant des siècles, l'enseignement des Pères et la doctrine des conciles, peut-être l'Europe se serait-elle libérée des préjugés qui ont favorisé l'explosion du néo-paganisme nazi au sein d'un milieu chrétien. Il se peut, comme le soutient l'auteur, que la responsabilité initiale du clergé ait été plus grande que celle du populaire. Resterait à voir si la condamnation portée par la théologie contre le « peuple déicide » n'était pas que la conséquence particulière d'un dessein général qui visait à convertir de gré ou de force tous les mécréants, infidèles, hérétiques et païens du monde entier. La faiblesse temporelle et la dispersion des communautés juives ont contribué, autant que leur caractère spécifique, à en faire des victimes de l'intolérance. Le débat reste ouvert. Et il n'a pas, hélas, perdu son actualité.

P. F.

E. MANET

par Jean-Louis Vaudoyer *(Éd. du Dimanche)*

Manet est aujourd'hui un classique de la peinture française. A ce titre il méritait bien de figurer parmi les « demi-dieux » qui composent l'empyrée esthétique conçu par Mme Anna Marsan et où ont déjà pris place Greco, Courbet et Georges de la Tour. C'est à M. Jean-Louis Vaudoyer que l'on doit, dans cette collection, l'apothéose de Manet, mission qu'il a accomplie avec beaucoup de charme et de subtilité. A son texte s'ajoutent une bibliographie et de substantielles notices dues à Mme Agathe Rouart-Valéry.

Une centaine de reproductions en héliogravure permet de se faire une très juste idée de l'œuvre du peintre. Cinquante-cinq tableaux, souvent peu connus et appartenant à des collections publiques et privées, françaises ou étrangères, figurent ici. Les détails en gros plan permettent l'examen de la technique de Manet et ajoutent du prix à ce volume. Belles planches en couleurs. On regrette pourtant qu'elles ne concernent que des œuvres telles que *le Balcon, l'Olympia* et *le Déjeuner sur l'Herbe* qui toutes appartiennent au musée du Louvre et qui ont été à maintes reprises publiées. Il eût été plus révélateur de reproduire en couleurs des tableaux moins illustres et plus difficilement accessibles au grand public.

YVAN CHRIST

LA CARABINE

par Henri d'Amfreville

« Prends garde de ne pas aller dans la foule », m'avait recommandé mon père.

Mais je me laissai entraîner par le courant, enivré par cette agitation du Quatorze Juillet qui faisait bouillonner la ville.

J'avais une douzaine d'années et je sortais souvent avec Paul, un cousin de mon âge. Nous nous étions donné ce jour-là rendez-vous sous les arbres du Mail dont les Moulinois sont si fiers. Des guirlandes se croisaient aux carrefours ; des bateleurs et des forains déguisés en personnages de la Révolution faisaient la parade sur des estrades. Je me souviens de leurs collants rayés rouge et blanc et de leurs bonnets phrygiens. Des pétards nous claquaient dans les jambes ; les filles riaient très fort et partaient dans tous les sens en se bouchant les oreilles.

En bandoulière, je portais fièrement une carabine que mes parents m'avaient achetée pour les vacances : ma récompense pour un prix de grec que je venais de remporter. Une carabine chromée à flèche, au canon scintillant. Mes camarades la considéraient avec envie et je n'acceptais pas encore qu'on y touchât. Je ne l'avais prêtée qu'à Paul quand nous l'avions étrennée la veille en faisant des cartons dans le jardin.

Je ne sais pas pourquoi la foule se portait vers l'Allier. Il y avait sans doute des régates. Nous fûmes arrêtés par des copains ; un grand du collège qui s'appelait Urbain. Il poussait un vélo et nous marchâmes un moment côte à côte. Coiffé de la casquette des Jésuites, éclatant dans son vêtement trop étroit, il était « mal gaunié » comme on dit en Charolais et je n'en pris que plus d'assurance de porter un costume neuf avec des chaussettes bien tirées. Avec mon air de petit-maître, j'expliquais à

mon camarade le maniement de ma carabine, quand je remarquai deux types qui s'étaient approchés pour suivre ma démonstration. Il devait être trois heures. La radio braillait partout dans cette fourmilière. Des portes des terrasses, des cars, dégorgeaient des « flopées » de gens aux visages ensoleillés. Urbain prit la carabine, épaula, visa un pigeon dans le ciel. « Le viseur est bon, dit-il, dommage que ce ne soit pas un vrai fusil. » Je redressai la tête, mortifié. « Avec mes flèches, m'écriai-je, je pourrais tuer un homme. » Urbain me lança un coup d'œil ironique. « Avec une pointe empoisonnée au bout de ma flèche, continuai-je. — Ça ne percerait pas une vareuse, répliqua Urbain. — Mince, alors, m'écriai-je. Moi, je prétends qu'on peut tuer un oiseau avec ça. — Un oiseau, ça, peut-être, avoua Urbain avec dégoût. »

Les deux individus s'étaient approchés de nous. L'un d'eux, carré d'épaules, le teint rouge, portait un uniforme de la police. L'autre, en civil, revêtu d'un trench-coat, n'était pas moins vigoureusement taillé. A sa boutonnière, un ruban rouge comme celui de mon père. Tous deux avaient des manières de brutes. Depuis ce jour mémorable, lorsque j'aperçois un agent en uniforme marchant auprès d'un civil, je me dis : « L'autre est un inspecteur. » L'inspecteur en question dardait sur moi des yeux de bourreau. Qu'avais-je fait ? Que me voulait-on ? L'envie me prit de détaler, mais c'était impossible et puis je ne voulais pas avoir l'air de m'inquiéter. Que pouvais-je craindre au milieu de tant de gens ?

Me regardant dans les yeux, le type en civil m'arracha d'un geste brusque la carabine des mains. Longuement, il la palpa. A son tour, le policier l'examina et la rendit à l'autre avec indifférence : « Je ne pense tout de même pas, Monsieur le Juge », dit-il.

« Quoi ? Ce grand type est un juge ? » pensai-je avec effroi.

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'elle a, ma carabine ? finis-je par dire.

— D'où tiens-tu cela ? me demanda le prétendu juge d'un air terrible.

Des gens s'étaient approchés. Paul et ses camarades faisaient cercle autour de nous.

— C'est mon père qui me l'a donnée, répliquai-je.

— Qui c'est, ton père ?

— M. de Rogude.

— Ton père... Ton père... Et où l'a-t-il trouvée, hein, cette carabine ?

— Je ne sais pas, moi.

Une voix fusa près de moi : « On en vend des pareilles aux *Magasins Réunis*. » C'est un gamin qui venait de jeter ces mots. « Alors, elle vient de là, pardi », lança un autre.

Les gens hochaient la tête. Quelqu'un dit derrière moi : « T'arrête pas. C'est un gosse qui a volé à l'étalage. »

« Quoi, dit quelqu'un, est-ce que le gosse l'a volé, ce fusil ? »

« C'est un pétard », fit un autre.

Des têtes se penchaient par-dessus des épaules ; on attendait la décision.

— Alors, dis-je faisant un dernier effort, vous ne voulez pas me la rendre, ma carabine ?

— Suis-nous. On va s'expliquer chez ton père, dit l'inspecteur d'un air de pitié.

Le public me toisait avec défiance. Ce fils de riche était une petite crapule. On lirait cela demain dans le *Paris-Centre*. Les gens me prenaient pour un voleur.

Je revois encore le troupeau que nous formions.

L'homme au chapeau mou, marchant d'un pas allongé, tenait le fusil qu'il balançait ; l'agent poussant son vélo et moi entre eux, comme un bandit, me demandant si je n'étais pas fou. Mes petits camarades ni Paul ne m'avaient lâché. Seul Urbain s'était éclipsé. Sans doute avait-il flairé une affaire louche à laquelle il ne voulait pas être mêlé. Je ne me souviens pas si beaucoup de curieux nous accompagnèrent. Je ne le crois pas. En tout cas, ils nous abandonnèrent en route, car nous parvînmes à peu près seuls devant la maison de mes parents.

Nous n'habitions pas en plein centre de la ville, mais assez en retrait dans une large avenue dont j'ai oublié le nom.

La maison était une épaisse bâtisse de deux étages et sans apparence, dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur la rue. Les pièces étaient vastes et confortables. Sur le côté, une haute porte cochère restait toujours ouverte. Sous cette voûte donnait la porte d'entrée vitrée en cintre et garnie de petits carreaux, qui s'ouvrait sur notre vestibule.

Cette habitation provinciale couverte en tuiles était belle et soignée à l'intérieur : elle remontait, paraît-il, au XVIIIe siècle. Je me souviens d'une pièce étrange, avec un œil-de-bœuf, qu'on avait surnommée le boudoir. Au-delà de la voûte, s'étendait un jardin assez restreint orné d'une grande pelouse rectangulaire. Au fond, une belle demeure se dressait. C'était l'hôtel du propriétaire qu'on appelait Le Comte. Pour moi, il ne porta jamais d'autre nom.

Ce qui caractérisait cette demeure de style, c'était son perron sur quoi courait une galerie à colonnades. Derrière, s'ouvraient les pièces de réception. Au-dessus de cette longue galerie, il y avait deux étages, le premier à hautes croisées et le second au contraire, avec de toutes petites fenêtres. Quand les pièces de réception étaient allumées, j'étais toujours frappé par l'aspect somptueux que prenait cette demeure.

Le comte était très riche et recevait souvent. Ses rapports avec mes parents étaient cordiaux, sans être intimes : « C'est mieux ainsi », disait mon père. Il n'y avait qu'un défaut à sa seigneuriale demeure : aucune personne n'y pouvait pénétrer sans que nous la voyions. Nous étions ses locataires. « Si j'étais le comte, disait parfois mon père, j'aurais carrément fait démolir notre maison ; ce serait dommage, bien sûr ; mais il ne sera jamais chez lui. »

J'ai interrompu mon récit pour décrire aussi exactement que possible le lieu des événements qui allaient se dérouler ce 14 juillet. Nous péné-

trâmes, les policiers, mes camarades et moi, dans le vestibule familial. L'agent avait posé son vélo sous la voûte.

— Je ne crois pas que papa soit là, dis-je aux deux hommes. Voulez-vous m'attendre ?

Je gagnai rapidement les appartements. La maison était vide. Seul, le valet de chambre, Antoine, était resté : il se trouvait à l'office où il repassait ses couteaux. Avec des larmes dans la voix, haletant, je lui dis ce qui venait de se passer. « Il y a quelque chose de drôle là-dessous », maugréa-t-il. Lâchant paisiblement son travail, il se lava les mains et me suivit. Les enfants s'étaient rassemblés près de l'escalier.

Devant la porte, se tenaient les deux hommes. Ma carabine était maintenant entre les mains du juge, qui la tenait par la bretelle. Mais elle avait l'air d'avoir diminué de moitié. A moi qui la trouvais si belle, elle paraissait maintenant n'être plus qu'un frêle jouet.

La présence d'un uniforme impressionna manifestement Antoine. Il se troubla.

— Cette carabine appartient bien au petit, dit-il. Monsieur la lui a achetée il n'y a pas huit jours.

— La question n'est pas là, rétorqua l'homme. M. de Rogude sait-il quelle arme il a mise entre les mains de son fils ?

— Mais c'est un outil de bazar ! s'écria Antoine. Le petit tire des flèches à la cible toute la journée. Tenez, la cible est là.

Il s'approcha de la fenêtre. Sur un arbre, ma cible, avec ses cercles concentriques, témoignait.

Le fameux juge eut un ricanement.

— C'est un peu trop simple tout cela, murmura-t-il, c'est une vilaine affaire que celle-ci...

Nous ne comprenions rien.

— J'emmène l'enfant ? interrogea le policier.

— Je vais d'abord expérimenter l'arme.

Je m'éloignai en poussant des cris. Mes camarades prirent peur à leur tour. « Je ne veux pas qu'on m'arrête », criai-je.

Antoine me rattrapa.

— N'ayez pas peur, monsieur Pierre. Vous voyez bien qu'on ne peut pas vous faire de mal. Monsieur s'expliquera devant le commissaire quand il reviendra.

L'homme au chapeau mou coula un regard vers le domestique. Il grommela : « Ça peut envoyer le gosse en maison de correction. » Et l'agent d'opiner de la tête.

— Permettez-moi, monsieur, sauf votre respect, de vous demander qui vous êtes ?

Antoine était épatant. Et il m'aimait bien.

L'agent, la face rouge, s'avança et menaçant :

— Vous ne le voyez pas, qui nous sommes, hein ?

— Monsieur est un inspecteur ?

— Monsieur est le juge du tribunal pour enfants.

Il n'y avait sans doute rien à répondre car Antoine resta capot. Le juge fit quelques pas dans le jardin. Nous le suivîmes. Il alla examiner la cible.

— Vous voulez essayer la carabine ?

— Oui, répondit-il.

Je me hâtai de lui tendre une flèche ; j'en avais plusieurs serrées sous la ceinture de ma culotte.

Je n'oublierai jamais ce grand type en trench-coat maniant ce fusil de gosse. Il mit en joue. Quand donc se déciderait-il à tirer ? Soudain, la flèche partit. Le tireur n'avait pas mal visé.

— Je ferai mieux que ça, dis-je, soudainement rasséréné.

L'autre me regarda longuement : « Tu crois que c'est fini ? dit-il. Ça ne fait que commencer », et, l'œil terrible, il ajouta : « Il faudra que tu avoues tout à l'heure, comprends-tu ? Sais-tu ce que c'est d'avouer... non ? »

Et il se mit à rire. Le policier aussi.

Je fus terrorisé. Pourquoi restais-je cloué sur place ? Il me parut impossible de fuir sans être aussitôt rejoint.

Le juge se tourna vers le perron.

Deux autos étaient rangées là. Celles de visiteurs : le comte recevait.

Derrière la colonnade, entre deux hautes portes-fenêtres, était accroché un manteau à une patère fixée au mur. A côté, on avait posé une toile peinte destinée à être prochainement placée au-dessus de la cheminée d'un salon. Le sujet de cette toile aux couleurs bleutées dont j'ai su depuis qu'elle était de l'école de Hubert Robert, est resté gravé dans ma mémoire : elle représentait une ruine avec un bouquet d'arbres ; des petits personnages se promenaient devant elle.

Le juge considéra l'hôtel avec un œil de tacticien. Il compta des pas jusqu'à l'autre extrémité de la pelouse. Antoine le suivait ahuri. On aurait dit qu'il enquêtait. « De quelle autorité l'État revêt les magistrats ! » pensais-je. Nous restions là sans paroles sous la domination de ces hommes ; comme subjugués ; même s'ils étaient des fous nous devions leur obéir, danser comme des ours s'ils l'exigeaient. Ce juge avait tous les droits. Il pouvait se saisir de moi ici-même, nous faire arrêter, exécuter, du moment qu'un agent en uniforme, auprès de lui, se portait garant de la légalité de ses actes. Nous comprîmes qu'il allait maintenant viser l'hôtel, plus exactement, le manteau ou le tableau. Je me réjouis. J'espérais que le comte deviendrait mon allié. Si l'individu brisait un de ses carreaux, cela tournerait mal. Soudain, il me sembla — mais tous le nièrent — que l'homme sortait un objet de sa poche et que, subrepticement, il l'ajustait au bout de la flèche. Combien de fois n'ai-je pas affirmé depuis qu'une balle mystérieuse avait été tirée au moment où le juge pressa sur la gâchette ? Il tira. Alors, ce fut extraordinaire. On eût dit une explosion. Une auréole noire éclaboussa le mur cependant

que la toile éclatait en lambeaux. Quant au manteau, je le vis secoué comme si soudain un corps l'animait. Une odeur de poudre monta dans l'air. Nous restions tous stupéfaits. D'une fenêtre, une voix cria : « Au feu, c'est un attentat. »

Le juge brandissait le fusil.

— Je l'avais bien dit, lança-t-il. C'est un engin redoutable.

— Je vous ai vu, criai-je. Vous avez mis quelque chose dans la carabine.

Je sautillais, je dansais en pointant le doigt sur l'homme. C'était une danse de défi. Il marcha sur moi et se penchant à ma hauteur, il me dévisagea : « Répète-le encore, polisson ? » hurla-t-il.

Je m'enfuis dans le jardin en faisant des bonds, prêt à n'importe quoi et m'apprêtant déjà à escalader le mur : « Je l'ai vu, je l'ai vu, répétais-je. Il a mis une cartouche dedans ! »

L'autre ne chercha pas à me poursuivre, mais une étrange lumière brilla dans ses yeux. Depuis, j'ai aperçu dans d'autres circonstances chez des hommes une pareille expression de convoitise. A cet instant, le comte sortit. Il avait une nombreuse compagnie chez lui. Trapu et petit, sans allure, le teint couperosé. Deux, puis trois, puis sept personnes au moins apparurent derrière lui.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-il... Oh ! les vandales !

Il venait de voir le tableau lacéré :

— Qui a fait cela ? reprit-il.

— C'est moi, monsieur, en essayant le fusil de ce gamin. Mais soyez tranquille, je viens pour le coffrer.

Le comte m'avait aperçu plusieurs fois tirant des flèches : « Fais attention, petit Chinois, me disait-il, de ne blesser personne. Mets ta cible contre cet arbre-là... voilà qui est bien... »

— Mais c'est une carabine à flèches, répliqua le châtelain incrédule.

— L'enfant use de balles explosives.

D'un geste, le juge appela le policier qui le suivit docilement sur la pelouse. Ils s'avancèrent jusqu'au perron. Le juge et le comte se mesurèrent du regard.

— Ne défendez pas cet enfant, dit mon bourreau. Voyez plutôt le dégât.

— Je ne le défends pas. Mais n'est-ce pas vous qui avez tiré sur la maison ? Il s'approcha du tableau. C'était une toile de Hubert Robert, dit-il à ses invités. Je l'avais payée très cher... C'est inconcevable, éclata-t-il. Mais enfin, c'est vous qui avez tiré ?

— C'est moi.

— Quoi, à votre âge...

— N'insultez pas un magistrat, monsieur, interrompit le policier. Monsieur est le juge du tribunal pour enfants commis pour enquêter sur cette affaire.

Le comte ne répondit rien. Il cherchait à comprendre ce qui se passait.

— Tout cela est absurde, conclut-il. Je vous prie d'entrer chez moi et de vous expliquer.

J'eus l'impression que l'on m'oubliait. J'aurais dû fuir, mais c'eût été me reconnaître coupable. Je m'approchai au contraire du perron, anxieux de connaître l'issue de ce drame dont j'étais l'enjeu.

Je me glissai dans le salon : il y avait beaucoup de monde. Antoine se plaça auprès de moi. « Ça, c'est pas ordinaire », répétait-il.

Les domestiques et les invités du comte formaient un groupe d'une dizaine de personnes.

La pièce avec ses hauts plafonds à caisson avait grand air. J'en ai vu de semblables reproduites sur des estampes. Deux tables de bridge étaient jonchées de cartes éparses.

— Je veux bien croire que vous êtes un juge, monsieur, déclara le comte avec hauteur, mais vous vous êtes comporté comme un paltoquet. Le petit Rogude n'a jamais fait de mal avec cette arme ; je ferai expertiser les dégâts dont je vous rends responsable.

— J'ai voulu expérimenter la carabine et apporter la preuve.

— Il ne fallait pas le faire à mon détriment, monsieur, éclata le comte.

— Il n'y a qu'un coupable. Cet enfant que nous allons emmener sur-le-champ.

Je compris que le juge nourrissait à mon égard une haine implacable. Plusieurs fois, il me considéra à la dérobée avec des yeux d'assassin. Je n'en pouvais plus et je me mis à pleurer : « C'est une carabine à flèches, répétais-je, des larmes dans les yeux. Elle vient des *Magasins Réunis.* »

On se passait mon fusil de main en main.

Le comte était un ancien officier de cavalerie et un chasseur fanatique : « C'est inconcevable, dit-il. Il s'agit là d'un jouet d'enfant... Rien n'explique qu'un magistrat, le jour de Quatorze Juillet, se permette de venir tirer lui-même des balles explosives sur ma maison... Vous êtes ivre, monsieur. Ce n'est pas possible. » Sa voix s'enflait. « Tout cela est absurde et d'une goujaterie... Qu'on me fasse chercher M. de Rogude. »

Je ne sais ce qui se passa exactement : les deux adversaires s'affrontaient.

« Répétez-le. Répétez-le » menaça le juge.

— Un goujat, oui, parfaitement, hurla le comte.

On tenta de les apaiser, mais ils bousculèrent ceux qui cherchaient à les séparer. Saisissant le juge par le revers de la manche, le comte le secoua et hurla soudain : « Je vous ferai re-ti-rer votre Légion d'honneur ! »

Cette phrase, je l'entends encore. Toute ma vie, elle restera dans mes oreilles. Elle retentit partout dans le jardin et jusque dans la rue où elle fit s'arrêter les passants.

Ce ruban rouge que portait mon bourreau était donc bien la Légion

d'honneur. Le comte, lui, était décoré d'une rosette et il portait d'autres rubans.

— Oui, vo-tre Lé-gion d'hon-neur, répétait mon allié. Parfaitement, je le ferai, monsieur le juge.

Ils se prirent au collet. La lutte entre eux fut sauvage. Ils roulèrent à terre, mais assez vite, je compris que le juge aurait le dessus. Il était plus fort et beaucoup plus jeune. Le plus inouï, c'est que personne ne bougea. « Quels lâches ! », pensai-je. Les amis du comte ne lui venaient pas en aide. L'agent non plus ne bronchait pas. D'un air ennuyé, il considérait les deux adversaires.

L'envie me prit de me jeter sur le juge quand je le vis accroupi sur son adversaire. Je l'aurais frappé de toutes mes forces, mais j'eus le pressentiment que l'autre me tuerait. Et pourtant souvent, depuis, j'ai eu honte de ma peur.

— Lâchez-le, lâchez-le, crièrent les assistants.

Deux d'entre eux finirent par s'interposer au moment où le comte, serré à la gorge, laissait échapper un râle. Ce que je vis fut effrayant ; la face du vaincu était violacée. De la bave coulait de la commissure de ses lèvres, mais surtout la langue lui sortait de la bouche, une grosse langue comme une troisième lèvre de chair. Les yeux n'étaient pourtant pas fermés, mais hagards, ronds comme des billes. L'homme n'était ni étranglé, ni mort ; on l'entendait haleter et il cherchait à arracher son col, sa cravate, comme s'il étouffait.

Le juge s'était redressé comme un lutteur de foire. Un filet de sang coulait le long de sa joue gauche. Sur l'assistance, il promena un regard inquisiteur. Il cherchait quelqu'un. Sûrement c'était moi, car il parut satisfait de m'avoir découvert.

On avait transporté le comte sur un fauteuil et on lui appliquait des compresses sur le visage. Cet ancien officier si fier n'était plus qu'une loque. Il hoquetait et, faisant signe au juge d'approcher, il prononça ces paroles surprenantes : « Soyons a-mis, n'est-ce pas ? » Et il lui tendit une main molle.

« Quoi, pensais-je, il s'humilie devant ce monstre, parce que sa force lui en impose ? »

Personne ne s'indigna et près de moi quelqu'un murmura : « C'est une attaque d'apoplexie. Il m'avait dit avoir vingt de tension. » Et le comte de bredouiller encore :

— Soyons a-mis, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il me faut l'enfant coupable, lança mon juge.

Cette fois-ci, je me sentis perdu, et je pris la fuite. L'autre qui avait le dos tourné ne me vit pas m'échapper à cet instant. Il cria : « Il me faut l'enfant, où est-il ? Qu'on me l'amène immédiatement ». Et le comte, ai-je su depuis, répétait comme un automate : « Qu'on lui remette immédiatement le petit Rogude. »

Je me précipitai dans la cuisine. La cuisinière, qui me connaissait bien, dut comprendre à mon visage que j'étais traqué.

« Cachez-moi, je vous en supplie, on veut me tuer. » Toutes les issues m'étaient fermées. Il y avait un grand coffre à charbon. Je m'y hissai, salissant mon beau costume et songeant déjà aux plaintes que ferait entendre ma mère. La servante rabattit le couvercle sur moi.

A peine m'y trouvais-je qu'on pénétra dans la pièce :

— Où est-il ? s'écriait-on. Il est entré chez vous.

— Il vient de partir par le corridor, dit la femme. Il doit se trouver au jardin maintenant.

Une voix éclata, celle du policier :

— Êtes-vous sûre ?

— Oui, il est reparti par là.

Son ton était si naturel qu'on la crut. Les phrases des gens qui s'étaient mis à ma recherche me parvenaient par bribes. C'était un déchaînement général.

— Il faut arrêter ce petit voyou, dit quelqu'un. En nous y mettant tous, on finira bien par le capturer. La porte d'entrée est gardée.

— Pour s'être enfui ainsi, c'est bien qu'il est coupable, dit un autre... Une cigarette ?... Avez-vous un peu de feu, madame ?... Allons-y maintenant... C'est par là le grenier ?

— Vous allez vous salir... Messieurs.

— Qu'importe... Il faut corriger ce misérable. Sans lui, rien de tout cela ne serait arrivé. Savez-vous que le comte peut en mourir ?

Sans doute à ce moment la cuisinière m'aurait-elle livré si elle n'avait craint d'être accusée de complicité.

Les messieurs montèrent au grenier. Une chasse furieuse s'organisa. On fouillait les caves, les chambres ; on regardait sous les lits, derrière les rideaux. Chacun se flattait de s'emparer de moi. Découvert, je ne serais pas sorti vivant de cette meute.

Le juge et le comte avaient fait la paix sur mon cadavre. Ah ! comme je compris depuis les angoisses de tous les enfants de la terre traqués par les grandes personnes.

Un long moment s'écoula. Mariette, à deux reprises, avait soulevé le dessus du coffre et murmuré : « Ça va, oui ? » Elle craignait que je manque d'air. Quand elle me fit sortir de ma cachette, une heure s'était peut-être écoulée :

— J'ai eu chaud, me dit-elle. Ils sont partis. Vous êtes comme un charbonnier.

— C'est sûr qu'ils sont partis ?

— Votre papa est revenu.

Le juge, las de ses recherches infructueuses, s'en était allé furieux, paraît-il, en déclarant qu'il reviendrait sous peu. Sans doute espérait-il me découvrir en ville. Mon père était rentré sur ces entrefaites, sans avoir rencontré mes assassins. Comme il était en bons termes avec le

commissaire de police, il lui avait aussitôt téléphoné de chez le comte car nous n'avions pas le téléphone à la maison.

— Il n'y a pas de juge de tribunal pour enfants ici, tranquillisez-vous, s'esclaffa le commissaire. Et puis enfin, aurait-on jamais vu un magistrat se déplacer ainsi, et un jour de fête ? Il n'avait aucun mandat. C'est un imposteur.

On fit une enquête. Personne ne connaissait le personnage. Le faux policier ne put pas être identifié. A la maison, il y eut des chuchotements, on évita de parler de l'affaire ; une chose certaine, c'est qu'on me retira ma carabine.

Je ne sortis plus qu'accompagné pendant les semaines qui suivirent et on finit par oublier cette histoire. Je me souviens seulement qu'un jour à table, mon père tenant le journal, se pencha vers ma mère et lui dit à voix basse : « Deux enfants ont été enlevés à Limoges par deux pseudo-policiers, et on ne les a pas retrouvés. » Il supposait qu'il s'agissait de mon juge qui devait opérer dans un département voisin et y chercher des victimes. J'eus un frisson. Mais ces individus n'auraient-ils pas pu m'arrêter dans la rue sans organiser toute cette mise en scène ? J'ai souvent pensé depuis lors qu'ils n'avaient cherché qu'à me faire peur et que c'était leur plaisir de jouer au croquemitaine.

Depuis ce drame, le comte était devenu méconnaissable. Chaque jour, je le voyais passer penché en avant, sa langue lui sortait de la bouche. Il ne faisait jamais attention à moi. Sa mémoire et sa volonté étaient, me disait-on, très affaiblies, et on ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il bredouillait. Il me vient à l'esprit quelquefois que cette mystérieuse affaire ne me concernait pas, qu'elle faisait partie du destin du comte, car il en fut la seule victime. Peut-être faut-il y voir seulement le sillage de quelque mauvais rêve. Quoi qu'il en soit, lorsque nous quittâmes la ville l'année suivante, le comte vivait encore.

HENRI D'AMFREVILLE

LA GRANDE RÉVOLUTION DE L'AUTOMATION

par Albert Ducrocq

D'abord rares et accueillies avec une indifférence proche du scepticisme les nouvelles de la seconde révolution industrielle nous parviennent avec une densité qui maintenant croît chaque année.

C'est par exemple la construction par la *General Mills*, pour le compte de I.B.M., d'une machine automatique destinée au montage des appareils radar de l'armée américaine. Cette machine fait en trois secondes le travail qui demandait hier vingt minutes à une chaîne classique. Entrée en service au début de 1955, cette machine a déjà *à elle seule* fabriqué *un million* de postes.

C'est également aux États-Unis la création d'une usine qui fabrique 90 p. 100 des ampoules électriques utilisées dans tout le pays et qui ne compte que quatorze ouvriers !

C'est l'automatisation de la « route du fer » : extrait à Kiruna par des robots, le minerai suédois est broyé et déversé dans des wagons spéciaux qui sont conduits à Narvik et déchargés dans des cargos, toujours de façon automatique. C'est l'installation sous les auspices de la Bethlehem Steel d'une usine-pilote qui coule l'acier de façon continue, sans main-d'œuvre : les étapes du lingot et du blooming sont supprimées. C'est en Belgique, l'adoption par un éditeur de Turnhout d'une machine électronique qui peut lui donner en quelques heures la situation actuelle de son affaire alors qu'hier ce travail demandait cinq mois au service comptable. En Angleterre, la Compagnie Lyons a construit une machine électronique qui tient la comptabilité de sa vaste chaîne de restaurants et de coopératives ; aux États-Unis la Super Valu Stores de Minneapolis possède une machine du même genre. Ailleurs, c'est une machine qui emballe quarante mille cigarettes par minute...

On pourrait multiplier les exemples à l'infini, mais ce ne serait pour le lecteur qu'autant de volcans éclairant un paysage inquiétant dont il discernerait mal l'aspect. Or, toutes ces réalisations s'inscrivent dans le cadre d'une politique qui, née en 1951, a pour nom automation et doit avoir pour effet de transformer rapidement les conditions de travail.

Ce terme d'automation est né en Amérique, mais il est parfaitement acceptable pour un Français, puisqu'il a été formé logiquement à partir

de racines grecques. Il a été forgé par Diebold et Harder à la suite des recherches faites voici cinq ans par la Harvard Business School, recherches qui devaient conclure à la possibilité de rendre complètement automatiques tous les travaux de l'usine. Cette conversion est particulièrement facile s'il s'agit de conditionner un fluide, ou encore de fabriquer et d'assembler des pièces de caractéristiques bien déterminées. L'automation s'avère, d'autre part, d'autant plus rentable que le travail porte sur de plus vastes séries. Telles sont les raisons pour lesquelles l'industrie du pétrole et la construction automobile devaient adopter d'emblée les techniques de l'automation, et cela sur une échelle dont trop peu de personnes ont conscience.

L'exemple de la nouvelle raffinerie de l'*Esso Petroleum Company* construite à Fawley est frappant : on y voit une équipe de quinze personnes seulement surveiller la distillation de vingt-cinq mille tonnes de pétrole par jour ! Le travail est dirigé par un cerveau électronique qui travaille vingt-quatre heures par jour et qui — informé des températures, pressions, débits dans les différentes parties de l'usine — calcule en permanence les corrections à apporter à la marche des appareils ; ses ordres sont transmis et exécutés automatiquement. Cette usine a coûté environ 40 milliards de francs, son exploitation peut déjà être considérée comme rentable. D'ailleurs, le prix des appareils automatiques n'est souvent que de 10 à 30 p. 100 supérieur à celui des machines ordinaires. Indépendamment de l'économie de main-d'œuvre réalisée, la qualité supérieure du travail représente à elle seule un facteur largement rémunérateur.

Plus spectaculaires encore, les applications de l'automation à la construction automobile sont déjà connues du public. Celui-ci n'ignore pas que depuis 1953 les pièces des moteurs sont assemblées de façon entièrement automatique à l'usine Ford de Cleveland — cinq personnes remplaçant cent ouvriers. Aujourd'hui, la firme Ford (qui a déjà investi plus de 1 milliard de dollars dans du matériel nouveau) construit à Lima (Ohio) sa *quatrième usine automatique*. Cette usine doit être mise en service en septembre 1957 ; elle fabriquera chaque jour trois mille moteurs qui équiperont une gamme de véhicules entièrement nouveaux. Bien entendu, le mouvement est suivi par Chrysler et la General Motors. En Angleterre, un important effort a déjà été fait par Austin, son usine de Longbridge est capable d'effectuer automatiquement (et en synchronisme parfait avec les chaînes de montage) des fabrications et ajustements comportant plusieurs centaines d'opérations. En France même, si nos constructeurs n'ont pas encore envisagé d'étendre l'automation à l'usine entière, on n'ignore pas les réalisations remarquables à inscrire à leur actif pour automatiser un certain nombre d'opérations.

L'automation est donc un fait. Quel est son sens profond ?

Sachons bien qu'il s'agit d'une révolution et non d'une évolution. Il y eut hier évolution industrielle dans la cadre du « progrès » qui

nous était familier : on organisait mieux les entreprises, on utilisait mieux les moyens de l'ouvrier, on dotait celui-ci de machines plus précises, plus rapides, plus efficaces, d'où un accroissement de la productivité. Par exemple, alors qu'au début de l'industrie automobile deux mille heures étaient nécessaires pour construire une voiture, ce temps a pu être abaissé à deux cents, voire à cent heures (telle est la raison pour laquelle des voitures de plus en plus perfectionnées ont pu être vendues à des prix de moins en moins élevés).

Or, avec l'automation, il s'agit de tout autre chose. Il n'est plus question de mieux utiliser la main-d'œuvre, mais de la remplacer partiellement : c'est ainsi une véritable discontinuité dans la courbe du progrès ; nous entrons dans la voie d'une véritable révolution industrielle, et nous pouvons affirmer que le mouvement du siècle écoulé constitua une fausse révolution.

Analysons en effet le travail d'une activité industrielle quelconque. Autrefois, l'homme asservissait la matière sur laquelle il travaillait par usages conjugués de son œil, de son cerveau et de son muscle. C'est en effet l'œil qui voyait le travail (si l'ouvrier sciait une planche, l'œil appréciait l'écart avec le trait tracé au canif). C'est ensuite le cerveau qui, recevant les informations transmises par l'œil, calculait un programme d'action, et envoyait ses ordres aux muscles. C'est enfin le muscle lui-même qui fournissait l'énergie nécessaire pour exécuter cette action.

Dans son entreprise d'asservissement du monde extérieur, l'homme n'exécute que des actes gouvernés. Cela est vrai même si nous accomplissons un geste anodin, ne serait-ce que celui de prendre notre stylo sur le bureau : nous demandons bien à l'œil de commencer par nous renseigner sur la position de cet objet, c'est-à-dire que notre organe visuel transmet au cerveau des informations grâce auxquelles celui-ci calcule, exactement, le geste que notre bras doit exécuter, puis le cerveau met en mouvement les muscles grâce auxquels le geste sera accompli. Nous retrouvons le même schéma dans toute opération industrielle.
calcule exactement le geste que notre bras doit exécuter, puis le cerveau plus muscle, la révolution industrielle du siècle écoulé ne nous apporta que le muscle artificiel. Telle est la notion fondamentale trop souvent méconnue. Et pourtant, considérez aussi bien une machine à vapeur qu'un moteur à explosions ou un moteur électrique : ce ne sont que des appareils producteurs d'énergie. Nous ne prétendons pas que leur utilité soit minime. Au contraire, il est acquis que l'homme est justement une machine de faible puissance musculaire ne fournissant guère qu'un dixième de cheval-vapeur pendant deux mille heures par an : en regard, si nous additionnons la somme des énergies produites annuellement dans le monde par l'utilisation de la houille, du pétrole, et d'électricité, le total représente aujourd'hui l'équivalent musculaire de quelque 70 milliards d'individus. Autrement dit, les 2,6 milliards

d'hommes vivant sur la Terre disposent ainsi de 70 milliards d'esclaves mécaniques. De ce point de vue la révolution industrielle fut un réel bienfait pour l'homme auquel elle fournit les immenses richesses produites par le travail des esclaves mécaniques.

Malheureusement, comme la technique ne fournissait que le muscle artificiel, il fallut attacher un homme à chaque machine. Ce système, nous le trouvons dans toutes les réalisations qui sont à porter à l'actif de la révolution industrielle. Pour le constater, il suffit de pénétrer dans une usine quelconque. Regardons par exemple le « fonctionnement » du système ouvrier plus machine-outil. C'est l'œil de l'ouvrier qui collecte les informations relatives au travail exécuté, c'est le cerveau de l'ouvrier, qui sur la foi de ces informations, calcule les mouvements à accomplir, asservissant la machine pour qu'elle applique précisément son énergie à les accomplir. Ou encore regardez une automobile pilotée par son conducteur : c'est l'œil de ce dernier qui recueille les informations donnant la position de la voiture, c'est le cerveau du conducteur qui calcule si la voiture doit être ralentie ou accélérée, c'est enfin le moteur de la voiture, opportunément réglé, qui apporte l'énergie nécessaire à l'exécution de ces ordres.

Bref, l'erreur — il faut peut-être dire le drame — de l'industrie classique était d'attacher un homme à chaque machine. Et dès lors, ce que l'on désigna sous le nom de main-d'œuvre, c'était le concours d'un œil et d'un cerveau appliqué à compléter le schéma de l'acte gouverné.

Au contraire, c'est le miracle de la cybernétique de parvenir aujourd'hui à faire la synthèse totale de cet acte gouverné, au moyen d'appareils remplaçant l'œil et le cerveau de l'homme.

Assurément, il ne saurait être question de « copier » l'homme. Abstraction faite de toute considération métaphysique, on doit savoir en effet que l'œil humain est un appareil d'une complication déconcertante, comportant des millions de cellules. Chacune d'entre elles envoie son message à destination du cerveau ; ce dernier est en mesure de trier, de défricher, de grouper les informations qui lui sont transmises grâce à un travail prodigieux auquel participent dix milliards de neurones. Cette complexité est opportune : l'homme doit être capable d'accomplir d'innombrables séries d'actes gouvernés.

Au contraire, pour faire la synthèse d'un acte gouverné déterminé, il suffit de refaire artificiellement le schéma de ce seul acte dans un robot qui comportera :

— Un pseudo-organe sensoriel, auquel les techniciens donnent généralement le nom de capteur, recueillant les informations utiles pour son travail.

— Un discriminateur qui, en fonction de ces informations, peut contrôler un ou plusieurs moteurs.

— Enfin, un système moteur (la machine classique), qui est commandé par ces signaux.

Théoriquement, le capteur pourrait recueillir les informations par divers modes de transmission. En pratique, il s'agira presque toujours d'une traduction électrique ; si le robot naît aujourd'hui sous les mille costumes que nous lui voyons, c'est essentiellement grâce aux progrès de l'électronique qui permet de traduire pratiquement n'importe quelle grandeur par un courant électrique.

Un exemple rudimentaire de robot nous est fourni par le réfrigérateur moderne : l'organe sensoriel est un petit thermostat, celui-ci ferme un contact (qui déclenche la mise en marche du moteur) dès que la température à l'intérieur de l'armoire dépasse un certain degré. Dans l'industrie, on utilise selon les cas, des capteurs de pression, de masse, de longueur, selon que le travail à accomplir réclamera la connaissance d'une pression, d'une masse, ou d'une longueur. On peut ainsi « robotiser » n'importe quel appareil ou n'importe quelle machine-outil. Par exemple, s'il s'agit de tourner ou de fraiser une pièce de caractéristiques données, une solution consistera à fournir à la machine un modèle de cette pièce, modèle dont le contour sera suivi par un palpeur, celui-ci produira un courant électrique dont l'intensité est liée à l'aspect géométrique de la pièce ; le courant est ensuite amplifié, puis employé à régler le régime des moteurs du tour ou de la fraiseuse.

Il faut donner le nom d'*automation* aussi bien à la technique qui vise à remplacer par des robots des machines hier servies par des ouvriers, qu'à celle qui se propose de rendre automatique la manipulation du produit que se passent les diverses machines. L'automation coordonne également le travail de ces machines.

La transmission d'un produit d'une machine à une autre est facile à réaliser, s'il s'agit d'un fluide, au moyen de tuyaux, mais dans le cas de solides on a mis au point des techniques qui utilisent des transporteurs à bandes et des appareils de positionnement divers. Quant à la coordination, elle est assurée par un cerveau électronique central auquel tous les robots sont reliés ; ceux-ci transmettent les informations concernant leur travail et reçoivent en retour des ordres qui tiennent compte du travail accompli par les autres robots.

Telle est la formule qui s'applique à toutes les industries, car aujourd'hui la technique peut réaliser la synthèse de n'importe quel acte gouverné. Est-ce à dire que demain toutes les industries seront gagnées par l'automation ?

Nous le pensons personnellement : obéissant à l'impulsion des industries qui sont aujourd'hui à la pointe de l'automation, le mouvement gagnera toutes les usines, quitte à faire changer les méthodes de travail ou la matière utilisée ; les programmes de fabrication devront être conçus demain de manière à se prêter le mieux possible à l'automation. Et au-delà de l'usine proprement dite, les méthodes seraient applicables à toutes activités. Par exemple, en matière de construction, signalons une étonnante réalisation russe, une usine automatique mobile qui pro-

duit vingt mille tonnes de béton par jour. C'est une tour gigantesque à quatre étages où toutes opérations de contrôle, de dosage, de malaxage sont assurées automatiquement.

Le bureau lui-même peut être largement automatisé ; plusieurs firmes délivrent déjà des chèques « perforés » où, à côté des indications dactylographiées, on voit des encoches qui correspondent au travail automatique. D'une manière générale, bien que ce ne soit pas le sujet de cet article, signalons que l'automation apporte une révolution totale dans les méthodes de classement, aspect intéressant toutes les professions intellectuelles.

Et l'agriculture ? Après l'usine et le bureau, c'est la question qui vient immédiatement sur toutes les lèvres. Or — sans développer le sujet — nous dirons que les méthodes de l'automation lui sont dans une large mesure applicables, compte tenu de récentes expériences faites au Danemark, en Suède et en Russie.

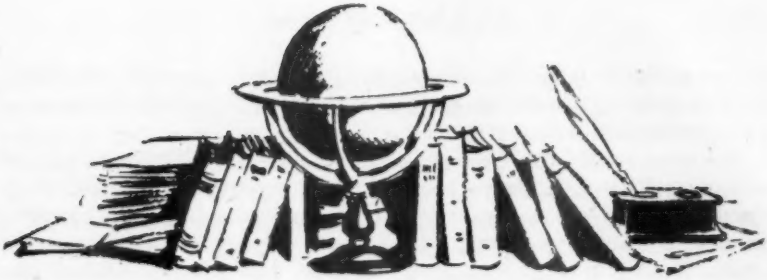
Est-ce à dire que demain l'automation supprimera tout personnel ?

Non. Il est probable qu'il y aura moins de « main-d'œuvre » employée si l'on vise par cette expression le travail accompli sans initiative intelligente. On ne peut que se réjouir de penser que demain disparaîtront les métiers où l'homme était hier en fait employé comme robot. Mais les robots réclameront obligatoirement une surveillance car, prévus pour faire seulement la synthèse d'un acte déterminé, et recevant pour cela le minimum d'informations, ils sont incapables de toute initiative, de toute réaction devant des cas imprévus, c'est-à-dire qu'au-dessus d'eux, l'œil du maître restera nécessaire pour assurer la marche du système dans toutes les éventualités. Là où il y avait cent machines servies par cent ouvriers, il est probable que demain nous verrons cent robots et cinq ou dix surveillants seulement.

Immense menace de chômage ? Je ne le pense pas personnellement. Au contraire, si le mouvement est bien dirigé, ce sera la promesse d'un ordre social stable car la production pourra être augmentée dans des proportions énormes et apporter enfin à l'humanité les biens nécessaires dans le cadre d'une évolution sociale visant à diminuer le nombre d'heures de travail annuel (augmentation des congés, réduction de la semaine, etc...) ainsi que la durée totale du travail dans la vie d'un individu (scolarité toujours plus étendue, retraite avancée).

En contrepartie, l'homme pourra se consacrer au développement de toutes ses activités intellectuelles et culturelles.

ALBERT DUCROCQ



PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

MADAME DE STAEL ET MADAME RÉCAMIER

Depuis le début du siècle, on a publié beaucoup d'inédits sur le groupe charmant et passionné qui gravita autour de Coppet. Jusqu'à 1910, il y avait eu une consigne de silence sur la vie privée de Mme de Staël et de ses amis. Plusieurs amants ont surgi depuis lors de la poussière des archives : de Prosper de Barante à O'Donnel. Pendant ce temps, le livre de Paul Gautier sur *Napoléon et Madame de Staël*, les publications d'Édouard Herriot sur Mme Récamier, maints autres ouvrages encore nous ont éclairé sur le duel de « Corinne » et de Napoléon, comme sur les mélancoliques amours de Mme Récamier. Tout récemment la publication de *Cécile*, l'extraordinaire « roman vécu » de Benjamin Constant a tiré de l'oubli quelques-unes des scènes étonnantes qu'avait suscitées son mariage avec Charlotte de Hardenberg.

S'étayant sur ces documents et quelques lettres jusqu'à ce jour inconnues, Maurice Levaillant vient d'écrire une vie du « groupe » dans un livre dont le titre révèle le fil conducteur : *Une Amitié Amoureuse : Madame de Staël et Madame Récamier* (Hachette). Depuis longtemps déjà, les amateurs de mémoires s'étaient arrêtés perplexes devant certaines scènes — rêveuses promenades dans les parcs — où Corinne s'appuyait avec trop de tendresse sur l'épaule de Juliette. Maurice Levaillant entend à la fois préciser la situation et dissiper les équivoques : il ne s'agit pas, pense-t-il, d'un chapitre d'histoire littéraire à ranger dans le même cartonnier que *La Fille aux Yeux d'Or* : mais si Mme de Staël ne fut pas une femme damnée, du moins faut-il reconnaître qu'elle éprouva pour la beauté de Mme Récamier une ferveur dont l'expression refléta la véhé-

mence insolite. « *Je vous aime plus que l'amitié ne peut aimer*, écrivait-elle à Juliette. *Je me mets à genoux pour vous embrasser de toute mon âme.* » Ou encore : « *Il est difficile d'entrer dans mon cœur. Vous qui y êtes comme souveraine, dites-moi que vous ne me ferez jamais de peine... Mon ange, dites-moi à la fin de votre lettre : je t'aime. L'émotion que j'éprouverai par ce mot me fera croire que je vous presse sur mon cœur.* »

Effusion où, d'après M. Levaillant, il ne faut voir qu'une extraordinaire tendresse suscitée non seulement par l'incomparable charme de l'amie, mais aussi par un accord d'esprit qui frappa toujours Benjamin Constant : « *Rien n'était plus attachant*, écrivait celui-ci, *que leurs entretiens. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de l'autre à les saisir et à les juger ; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout ; cet esprit délicat et fin qui comprenait tout ; ces révélations d'un génie exercé communiquées à une jeune intelligence digne de les recevoir ; tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même.* »

Frappant témoignage certes, et qui concentre la lumière sur une entente d'esprit. Mais Constant aima les deux femmes successivement. De son long attachement pour Corinne — amour qui devint une terrible servitude — il n'y a rien à révéler après *Adolphe* et *Cécile*, mais on ne doit pas oublier que Benjamin eut aussi une passion délirante pour Juliette d'où il ne réussit à se dégager que par la fuite. Deux amours véhémentes, n'y avait-il pas là, se demanderont les sceptiques, de quoi troubler la lucidité d'un homme, même exceptionnellement perspicace ?

Quoi qu'il en soit, cette « liaison » Benjamin-Juliette, qui se situe vers 1811, tempéra, on l'imagine, l'amitié des deux femmes. Mais d'autres aventures avaient déjà mis leur inclination à rude épreuve. Qu'on se reporte au beau livre de Maurice Levaillant, si l'on veut savoir comment Prosper de Barante, que Mme de Staël aimait et qu'elle voulait épouser, devint amoureux de Juliette ; et comment Auguste de Staël, fils de Mme de Staël, s'attarda pendant des mois à Lyon auprès de Juliette avec une insistance si passionnée que Corinne aux abois se demandait comment elle arracherait ce jeune homme trop inflammable à l'influence de cet « ange » trop aimé.

Quel que fût ou quel qu'ait pu être l'objet de leurs inclinations, l'attitude des deux amies fut toujours différente. Juliette se laissait adorer ; selon le mot de Sainte-Beuve, elle « *aurait voulu tout arrêter en avril* » et l'on ne réussit même pas à se persuader que l'obstacle dressé par son mari entre elle et son romantique « fiancé », le prince Auguste de Prusse l'ait vraiment désespérée [1]. L'atmosphère paisible de son ultime attachement avec Chateaubriand fut sans nul doute le vrai climat de son bonheur.

1. « *Pourquoi dans l'amour comme dans l'amitié ne vous est-on jamais nécessaire ?* » écrivait en 1806 la perspicace Corinne à sa « belle sainte ». Sur les amours de Juliette et du prince de Prusse, voir *Revue de Paris* du 1er mars 1956.

Mme de Staël au contraire conquérait ceux qui lui plaisaient à la hussarde. Elle était de nature autoritaire. Merveilleusement intelligente, mais tyrannique et explosive elle maintint Benjamin Constant dans les fers par des procédés stupéfiants. Certes Benjamin était fasciné par l'esprit de Corinne, mais la politique qu'elle observa à l'égard de Charlotte de Hardenberg pour que son mariage avec Benjamin restât secret prouve assez qu'elle ne se fiait pas à ses seuls dons : elle savait aussi se faire craindre.

Lorqu'au château de Coppet on regarde les portraits de la vigoureuse Corinne, et ceux, plus graciles, de M. de Staël, de Benjamin ou de l'aimable Rocca, on devine les rapports de dominatrice à esclaves qu'elle voulut établir entre elle et eux — et je ne sais rien de moins plaisant que l'insistance avec laquelle on la vit s'obstiner à offrir de l'argent au très jeune O'Donnell. On ne manifeste pas plus rudement, sous l'apparence du don, un instinct furieusement propriétaire [1].

Elle n'observait pas plus de mesure quand il s'agissait d'affaires d'État. Certes la rigueur de Napoléon à l'égard de Mme de Staël fut excessive, mais on comprend qu'elle l'ait exaspéré. Il n'était pas d'humeur à tolérer ces assauts, ces intrigues, cette ingéniosité à tourner ses décrets, bref cette fiévreuse politique d'investissement qu'on la voit, par exemple, pratiquer, dans une sorte de paroxysme, à la veille de la publication de *l'Allemagne*, à l'époque où l'invasion de Chaumont par les admirateurs de Corinne valait à ce château le nom de « Coppet sur Loire ».

Ces restrictions à l'égard de Mme de Staël, je ne pense pas que M. Levaillant les approuvera : il aime et admire également ses deux héroïnes et certes, si au lieu de peser sa vie, on relit l'œuvre de Mme de Staël, on ne peut que penser comme lui. Corinne fut un grand esprit et qui sut même s'élever au-dessus de son propre niveau par une étonnante assimilation des idées de Benjamin Constant, qu'elle pouvait tyranniser mais qui était devenu graduellement son professeur de pensée.

Décidément la vie du groupe de Coppet a été d'une intensité extraordinaire. Si le livre de M. Levaillant n'était étayé sur la documentation la plus ample et la plus précise, si toutes les phrases qui le composent n'étaient inspirées par des textes indiscutables, s'il n'y avait trente ans que Maurice Levaillant médite et écrit sur cette brillante pléiade, on pourrait considérer son pénétrant ouvrage comme un des plus passionnants romans d'aventures et d'analyse qu'on ait imaginé. Même averti, on se surprend souvent à le lire comme tel, en constatant une fois de plus que, s'il n'est pas indispensable que les héros de roman soient intelligents, cela ne gâte rien.

1. Voir dans la *Revue de Paris* de décembre 1925 et janvier 1926 les remarquables publications de Jean Mistler sur cet épisode.

ROGER PEYREFITTE

Roger Peyrefitte a écrit trois beaux livres : *Les Amitiés Particulières, Mort d'une Mère, Du Vésuve à l'Etna.* On l'a vu dans les autres utiliser trop ingénieusement la curiosité ou la malignité publiques et l'on constate en lisant son nouvel ouvrage *Jeunes Proies* (Flammarion) qu'il n'est pas disposé à renoncer à cette méthode.

Un jeune Belge, Philippe, lui écrivit récemment, nous dit-il, pour lui crier son admiration. *Les Amitiés* étaient devenues son évangile, il y reconnaissait un « *chef-d'œuvre d'humanité, de pureté et de poésie* ». Ces louanges et une ardente profession de foi en faveur des « *belles amours du collège* » enflammèrent Peyrefitte. « *Celui qui m'écrivait était de la race des princes* ». Et il éprouva aussitôt le désir de cultiver de si beaux dons. « *Ses avances inconscientes, c'était à moi de les rendre conscientes... Je souriais de la phrase sur les écrivains comme moi qui ne s'intéressent pas aux petits garçons comme lui*[1]. »

Ce sourire du plus pur style satanique est aussi un sourire d'espoir. Espoir de consommer bientôt cette « jeune proie ». L'auteur, dans son livre, croit devoir le doubler d'un grand mouvement de passion romantique d'où l'application ne paraît pas exclue. Mais où rejoindre ce jeune disciple, qui ne lui avait donné ni son nom, ni son adresse ? Tourmentante question, fiévreuse attente, bientôt interrompue par la lettre d'un ami de Philippe, Bernard.

Cet adolescent apprend à Roger Peyrefitte le suicide de son admirateur. Il ne demande d'ailleurs lui-même qu'à remplacer Philippe au rayon des éventuelles jeunes proies : « *Vous jugeriez-vous incapable d'être aimé de quelqu'un ?* » écrit-il audacieusement. Dont acte ; Peyrefitte se sentant absous d'avance par « *l'honorabilité de son dessein* » laisse venir Bernard dans son appartement parisien. L'adulte et l'enfant célèbrent l'un et l'autre le souvenir du beau Philippe, puis l'écrivain s'approche d'un commutateur et fait l'obscurité : « *Nous nous verrons mieux dans la pénombre*, dit-il (sur le ton de l'ogre au Petit Poucet, je pense) — *Philippe*, murmura le jeune pèlerin — *Philippe, murmurai-je puisqu'il le fallait.* »

Reconnaissons que Peyrefitte a le courage du cynisme. Le « puisqu'il le fallait », succédant à ses rêveries idéalistes sur le « jeune prince » est passablement révoltant. Mais au fait, est-il besoin d'avoir du courage aujourd'hui pour écrire un pareil dialogue ? Ce n'est qu'un panneau publicitaire : on peut le composer sans aucun risque et ces phrases de gourmand doivent appâter un certain public.

1. « *J'aurais beaucoup de choses à vous demander, monsieur*, avait écrit le jeune prince, *mais je craindrais de vous importuner : les écrivains comme vous ne s'intéressent pas aux petits garçons comme moi.* » Si le prince était enthousiaste, son intuition psychologique était faible.

La Belgique veut du bien à Peyrefitte : après les jeunes garçons, elle lui expédie une jeune fille. Celle-là aussi a un culte pour l'écrivain, mais comme son père est ambassadeur, sa Bible à elle ce sont *les Ambassades*. Une admiratrice, abstraitement, Roger Peyrefitte en accepte sans déplaisir l'existence. Physiquement, il ne s'en soucie guère : il n'aime pas les femmes, il l'a écrit souvent et vient de nous le rappeler. Mais, étonnante coïncidence, Edwige, elle, jusqu'à ce jour, n'aimait pas les hommes. Il n'en faut pas davantage pour que ces deux maudits, allumés par la curiosité, se retrouvent bientôt dans un lit. Et les voilà qui chantent soudain la beauté de l'amour normal et s'en vont, en croisière, jusqu'à Cnide pour remercier Vénus de le leur avoir révélé.

L'auteur insiste dans sa préface sur l'authenticité de ces deux aventures : *il les a vécues*. C'est possible, mais cette déclaration nous convainc plus que son récit. On dirait que ses personnages sont nés d'un défi et qu'un romancier trop adroit les manœuvre, qui calcule, phrase par phrase, ses chances d'entretenir le scandale, n'en néglige aucune et s'amuse de sa propre habileté.

JULIEN GREEN — ALBERT CAMUS

On retrouve dans *le Malfaiteur* de Julien Green (Plon) l'atmosphère de peur qui enveloppe tous les romans de cet écrivain. La vaste maison de province où vivent les Vasseur est le réceptacle d'une épouvante énorme, à laquelle tous les personnages participent. Sombres couloirs, escalier tragique ; et, lorsqu'on pousse une porte, on ne sait quelle bouffée d'angoisse métaphysique et d'horreur humaine vous saute au visage.

Mme Vasseur (Ulrique) hait son mari et le reste de l'humanité. Mme Pauque, sa sœur, est un démon doucereux. Les domestiques sont méchants. La couturière, Félicie, qui vient travailler en journée, est folle. Elle aussi vit dans la terreur, la terreur de son mannequin d'osier, Blanchonnet, avec lequel elle a des disputes démentes. De toutes les scènes morbides qui composent ce livre, la plus curieuse est la montée de l'escalier maudit par la vieille Félicie traînant Blanchonnet. Imagination ? Névrose ? Souvenir de terreurs enfantines prolongées ? Green a écrit là quelques pages d'une rare puissance.

Le sujet du livre ne nous éloigne pas des préoccupations de Peyrefitte, mais Green ne fait pas de clin d'œil au public : le thème a pour lui, comme les autres thèmes humains, sa valeur tragique. Et il faut l'accepter comme un élément du monde de damnation où il nous voit tous engagés.

Chez les Vasseur vit un cousin, Jean, 40 ans « homme d'étude », que la famille croit paisible mais qui a des aventures nocturnes avec les garçons de la ville. Des aventures et un amour, un amour violent pour

un assez ignoble jeune homme, Dolange, que Mme Vasseur, mal informée ou diabolique, prétend justement faire épouser à sa nièce, Edwige.

Comme Jean, Edwige vit chez les Vasseur, et de leurs « bontés ». C'est une grande nerveuse — sommeils de plomb, rêves délirants, exaltation, épouvantes — qui s'est prise d'une passion furieuse pour Dolange. Dans cette atmosphère et sur cette donnée, elle court au drame. Jean qui a eu décidément de dangereuses aventures, fuit la France et va se suicider en Italie. Après avoir mis 250 pages à comprendre que son Dolange n'aime pas les femmes, Edwige prend un revolver et se tue.

Cette sulfureuse histoire où rôdent la folie, la haine, la passion et les vices, a le rythme et les résonances du cauchemar plutôt que de la vie. Non que la réalité ne puisse enfanter de pareils monstres, mais elle admettrait aussi quelques éclaircies, quelques rayons de soleil. Il semble ici que l'auteur soit le seul maître de ses visions et que, pratiquant l'obsession dirigée, il goûte un sombre plaisir à leur dramatique superposition. *Il faut* qu'Edwige soit perdue et, pour hâter sa fin, il tire du néant, au moment opportun, la plus poisseuse des maquerelles de sous-préfecture pour accabler davantage encore la jeune fille déjà délirante. Ses personnages sont à la fois chair et fantôme, gratuité extérieure et nécessité intérieure, sans épaisseur et obsédants. Pourtant, le livre fermé, ils nous fuient, comme font les rêves, mais nous admirons encore l'art avec lequel Green a su dresser cette prison, ce huis-clos où se complaît son imagination à la fois puissante et apeurée, nourrie d'émotions d'enfance et d'intuitions du réel, tout entière inspirée par le goût de la souffrance et le sentiment d'une universelle malédiction.

— Le roman de Camus, *la Chute* (Gallimard), ne peut être considéré que comme une allégorie philosophique, le dernier « mystère » d'un écrivain qui pense en athée les problèmes religieux. Pour Camus, l'homme est né coupable. Il le redit ici : « *Nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons affirmer à coup sûr la culpabilité de tous* (cet « *à coup sûr* » est malgré tout surprenant). *Chaque homme témoigne du crime de tous les autres.* »

Dans la *Peste*, le sentiment de la solidarité humaine se levait comme une aube au-dessus d'un univers de moribonds. Dans *la Chute*, point de recours ; le héros de ce « récit », Clamence, est poussé par une froide logique vers une situation de Tartufe universel. Nous faisons la connaissance de Clamence dans une boîte à marins d'Amsterdam. Jadis avocat à Paris, avocat estimé, défenseur du pauvre et patenté homme charitable, Clamence s'est convaincu graduellement de son ignominie profonde. Il était fier, d'abord, de n'être pas juge, car, dans le privé, le juge commet le mal mais, dans sa fonction, il prétend connaître des fautes d'autrui et les punir. Par malheur, après examen, Clamence a constaté que sa situation d'avocat n'était pas meilleure car il défend les accusés comme s'il n'était pas lui-même coupable. Or, il se juge tel car il est souvent

hypocrite et prodigue, à l'égard de ses maîtresses et de ses amis, de menues tromperies.

En dépit de sa sévérité à l'égard de lui-même, Clamence ne supporte pas que d'autres aient discerné en lui son pharisaïsme. L'enfer, c'est le jugement des autres. Il veut avant tout y échapper et, renonçant subitement à toute velléité de vertu, cherche à organiser une situation qui préserve son orgueil. C'est pourquoi, abandonnant Paris et son métier, il s'est installé dans un bouge d'Amsterdam. Là, il confesse à qui veut l'entendre ses propres fautes, mais en insistant sur ce point : je n'ai jamais eu que de bonnes intentions. Sur ce plan là, ses interlocuteurs ne tardent pas à avouer qu'ils ne valent pas mieux que lui. C'est ce qu'attendait Clamence. Ayant démasqué les autres, il s'attribue le droit de les juger. Il se libère ainsi de son obsession et peut dès lors s'adonner à tous les vices. Par ce stratagème, il a retrouvé une sorte de paix acide.

Quel est le sens de cet apologue ? Celui-ci, peut-être : l'Etat et la Justice fondent leur autorité sur des mots creux qui n'ont pas de valeur pour ceux qui les emploient. Tout le monde vit dans l'hypocrisie et l'on ne peut même pas concevoir qu'il en soit autrement : la société se vautre dans le mensonge. Un froid logicien ne saurait tirer de ces constatations que des règles d'immoralité.

Cette explication d'ailleurs ne couvrirait pas tout. On retrouve dans ce livre les lignes essentielles des problèmes qu'a déjà posés Camus. Il réclame la pureté absolue avec une intransigeance de janséniste mais n'admet pas le recours à la religion. Pour lui, non seulement Dieu n'existe pas, mais il n'est peut-être même pas très loin de penser, comme son Clamence, que le Christ n'était pas innocent. Cette philosophie suscite toujours les mêmes remarques. Un lecteur chrétien juge illogique de s'appuyer implicitement sur la religion pour formuler certaines exigences morales, et en même temps de la repousser. Pour les esprits de la lignée Montaigne un Clamence déraisonne. Ils savent que l'homme n'est pas parfait et, admettant le relatif, ne trouvent pas scandaleux qu'un juge, qui a parfois des pensées regrettables mais ne commet pas d'actes répréhensibles, fasse appliquer les lois, ni qu'un avocat, dans la même situation morale, exerce son métier.

La valeur de ces objections, il faut croire que Camus ne les méconnaît pas puisque, à la recherche d'une troisième voie, son personnage se voit poussé vers l'extravagance et le défi. Clamence en arrive en effet à insulter les pauvres, à voler pour le plaisir et à jouer les Caligula.

Plutôt qu'une chute, ce qu'on trouve en somme ici, c'est une impasse. Au nom de l'absurde, Clamence prodigue les sacrilèges laïques, devient un raisonneur de grand luxe, en même temps qu'un des Esseintes du vingtième siècle. De la constatation d'un désarroi moral, Camus est monté vers la création d'un nouveau Satan littéraire et civil, insultant un monde pourri. L'exercice paraît un peu gratuit. Satan lutte contre Dieu. Clamence ne lutte que contre ses paradoxes. On s'interroge sur la portée d'un livre

où l'on retrouve certes la netteté de traits et de style qui fait toujours le prix des œuvres de Camus, mais dont le dessin est trop compliqué et qui s'appuie sans cesse sur de trop subtils postulats. Pour donner une voix au désespoir contemporain, Camus a suscité un personnage que l'on étudie avec curiosité, mais dont on finit par ne plus saisir très bien la valeur démonstrative et qui n'apparaît que comme un rêve ou comme un « cas ».

PAUL GUTH — LUCIEN PSICHARI — CELIA BERTIN

Paul Guth vient de compléter sa série du « Naïf » par un nouveau roman, *Le Naïf Locataire* (Albin Michel) d'une fantaisie délirante et d'un comique souvent irrésistible. Nommé professeur à Paris, Paul Guth occupe un petit appartement que lui a cédé un collègue rappelé en province. Tel est le point de départ d'aventures burlesques dont ses colocataires sont avec lui les héros. Aux premiers jours, désireux d'apaiser le chien de ses voisins qui le menace, le « naïf » P.G. lui offre à l'heure du thé une pâtée supplémentaire ; gavé Whisky tombe malade. Suit un échange de lettres majestueuses avec les propriétaires du chien qui auraient fait les délices d'Henry Monnier. Le pauvre P.G. n'a plus qu'à rembourser les frais de vétérinaire et à espérer la paix. En fait, ses tribulations commencent, dont ses curiosités d'interviewer professionnel sont la cause tout autant que l'absurdité des hommes.

« *Les locataires, ils sont tous cinoques* », lui a dit Gilberte, la secrétaire du gérant, qui est devenue sa maîtresse. P.G. veut aussitôt s'en assurer et invente des prétextes extravagants pour entrer en relation avec eux. Cinoque en effet, la tragédienne qui répète *Bérénice* toute la nuit au-dessus de sa tête, si bien que P.G. ne pouvant dormir, s'est résolu, avant de lui rendre visite, à prendre, la nuit, installé au haut d'une échelle, des leçons de tragédie. Cinoques, l'Espagnol qui se croit endémiquement intoxiqué par le gaz, l'auteur de scénarios laborieusement penché sur sa dernière œuvre « *la goualeuse a du gluck* », les enfants qui organisent des batailles navales dans l'ascenseur, le dessinateur d'affiches qui travaille pour les « cubes Bonbœuf », la concierge qui organise des concerts de poubelles, et j'en passe.

Nommé à titre d'intellectuel, *président des locataires*, P.G. devenu « *l'oint de l'immeuble* », entreprend une grande campagne de dératisation, de restaurations et de réparations, qui se termine mal et le contraint, honni de tous, à s'installer à l'hôtel, dégoûté de la situation de locataire, las de la méchanceté citadine et désespéré d'avoir été abandonné par la fantasque Gilberte qu'il n'entendra plus lui glisser doucement sur l'oreiller « *mon petit plumeau formaliste* », « *mon petit gardénia prématuré* », et autres mots d'amour attestant son génie inventif. Le pittoresque des portraits, l'usage adroit des citations bibliques ou classiques glissées dans la trame des quotidiennes folies ménagères ajoutent à la drôlerie de ce vaudeville romancé.

— Lucien Psichari, dans *Le Chien et la Pierre* (Calmann-Lévy), a tracé le curieux portrait d'un jeune bourgeois, à la fois tendre et indifférent, travailleur indolent et amateur passionné de lectures historiques. Que l'histoire puisse être parfois le refuge de ceux qui ne se soucient guère de lutter, on s'en doutait depuis longtemps, mais Psichari le démontre *in vivo*.

Son héros tout laqué d'érudition, Philippe Després, se marie par erreur : une jeune fille lui plaisait, qu'il avait aperçue un soir ; il a voulu la revoir, mais il y a eu confusion de nom et on lui a présenté une autre personne. Engagé par faiblesse, il est passé devant le maire par politesse. Un divorce a suivi qui ne l'a pas trop affligé. Il se console avec des mémoires historiques. D'autres amours suivront qui n'auront pas un sort plus heureux. « *L'Amour avec un grand A n'existe pas* » a déclaré Psichari dans une interview. Pas pour Philippe Després à coup sûr qui est surtout soucieux de sa liberté. Au régiment, ce jeune soldat avait un prodigieux génie pour disparaître. Ses chefs ne le retrouvaient jamais. Il semblait s'être résorbé dans la muraille.

Il y a un curieux décalage entre les intentions de l'auteur et l'œuvre qu'il a écrite. Il a voulu évoquer un pessimiste, nous apercevons plutôt un flâneur. On ne s'en plaint pas trop : Philippe a du charme, un charme francien, ce qui ne saurait surprendre : Psichari est le petits-fils d'Anatole France. On retrouve d'ailleurs, épars dans ce livre, des souvenirs de la Béchellerie et de la villa Saïd — et jusqu'à l'écho des lointaines discussions qui agitèrent, au temps de l'Affaire Dreyfus, les familles France, Psichari et Renan.

— La romancière Célia Bertin a vécu plus d'un an dans les maisons de couture parisiennes pour pouvoir écrire *Haute Couture, Terre Inconnue* (Hachette). La couture est en effet un monde qui a son rythme de vie, ses règles, ses constitutions et même ses révolutions, qui s'appellent, non pas les Trois Glorieuses, ou la Commune, mais le *new look* ou la *ligne haricot*. Révolutions, qui, comme les autres, ne surprennent jamais tout à fait, puisque l'art des créateurs est d'extraire de l'ambiance d'une saison les tendances qui légitimeront leurs audaces et feront reconnaître instantanément comme belles des lignes qui, deux ans plus tôt, auraient semblé monstrueuses.

Toute maison de couture a l'esprit d'équipe, comme un laboratoire ou un sous-marin. On y vit sous les lois d'une discipline secrète mais dans une atmosphère de haute tension nerveuse. Célia Bertin nous fait assister à la naissance d'un modèle. C'est la maison tout entière qui semble le mettre au monde. Dès que la pensée du modéliste est en voie de réalisation et qu'on essaie les premières toiles sur un mannequin, la ruche Dior ou la ruche Balmain est tout entière fascinée par cet accouchement. Le mannequin donne son avis, et la première vendeuse et les secondes, et chacun suit avec ferveur les retouches sans cesse apportées à la nouvelle robe, jusqu'au jour de sa naissance officielle, où après avoir affronté les

acheteurs et les clientes, elle devient, si elle plaît, une gloire locale et un article d'exportation.

Après nous avoir promené dans les ateliers, les cabines, les salons, Célia Bertin nous initie aux grandes aventures diplomatiques, policières ou conquérantes, de la corporation qui traque les auteurs de copies et tente de gagner la faveur des marchés étrangers. Cent traits sont notés au passage qui nous font connaître les diverses classes de ce monde « inconnu », du patron à la petite main en passant par les acheteurs, les chroniqueurs et les clientes. Ainsi le livre se compose, non comme un reportage, mais comme un roman d'analyse.

Participent à ce perpétuel championnat du goût et de l'invention, outre les vingt mille personnes qui travaillent dans la couture, les coadjuteurs, les satellites, chez qui Célia Bertin nous mène en visite : bottiers, paruriers, brodeurs, créateurs de sacs et de fleurs artificielles (une seule maison crée six mille modèles de fleurs par an).

Quand on a terminé l'ouvrage de Célia Bertin qui, associant haute psychologie et haute couture, nous fait rougir d'avoir pu, avant de la lire, confondre les réactions d'un mannequin de couture et celles d'un mannequin pour photographes (qui peut gagner jusqu'à six mille francs l'heure et en tire une gloire non secrète) il ne reste plus qu'à rêver sur sa galerie de portraits, celle des capitaines du royaume couturier. Portraits-interviews qui nous apprennent comment un Dior a pu passer des usines de produits chimiques à l'empire de l'Avenue Montaigne, ou nous révèle le culte qu'une grande créatrice, telle Madeleine Vionnet, peut porter encore au souvenir de celle qui lui révéla, il y a cinquante ans, son propre génie, Mme Gerber, à laquelle la destructrice du corset[1] songe aujourd'hui avec autant de piété que Montherlant à Maurice Barrès.

EMMANUEL BERL

Entré dans une clinique pour y subir une grave opération, Berl pense à la mort et constate : « *Je ne sais pas du tout ce qu'elle signifie : quelqu'un va disparaître, mais je ne sais pas qui, quelque chose va cesser d'être, mais je ne sais pas quoi.* » Il regarde sa vie et ne peut pas la saisir. Des visages défilent dans son esprit, des villes, des maisons : flux ingouvernable, auquel il ne trouve pas de sens : « *Le tourbillon absurde de rêvasseries colloïdales, c'est donc cela ma vie* ». On a rarement traduit en termes plus simples et plus troublants cette impossibilité de répondre à la question « *Qui suis-je ?* » que ne l'a fait Emmanuel Berl dans les premières pages de son nouveau livre : *Présence des Morts* (Gallimard).

Après avoir été opéré, Berl, pendant de longues heures de solitude, a songé non plus à la mort mais à ses morts et à ces rapports singuliers

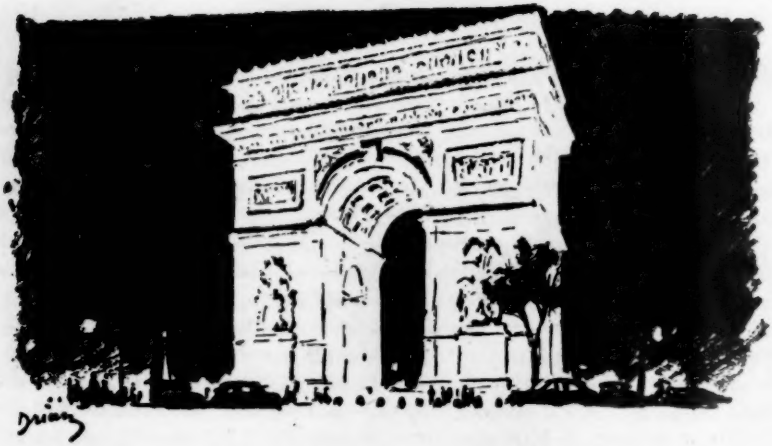
1. « *C'est moi qui ai enlevé les corsets*, dit Madeleine Vionnet. *En 1907, pour la première fois, chez Doucet, j'ai présenté les mannequins « en peau » comme on dit* »... On ne peut pas oublier pourtant la « croisade » de Poiret.

qui s'établissent entre nous et ceux qui nous ont quittés. Parfois un mort oublié surgit au hasard d'une conversation entre ceux qui l'ont connu et impose sa présence avec une netteté surprenante, comme si la rencontre des survivants avait déclenché une force d'évocation magique. Se livrant à de patientes explorations dans le domaine de la mémoire, Berl développe maints cas curieux : chaque fois que la constatation d'une ressemblance entre elle et une personne vivante faisait surgir dans son esprit une jeune fille, Marguerite, depuis longtemps disparue, l'image de la morte perdait précisément le trait qui avait provoqué son évocation. Elle s'usait en apparaissant — et cela au point d'acquérir une fluidité, une disponibilité qui lui permit bientôt de ne plus venir... qu'en remplaçante. Tel spectacle, telle sensation aurait dû appeler le souvenir de la mère de Berl, mais comme cela eût été trop douloureux pour lui, l'inconscient de l'écrivain interdisait cette résurrection, et c'était Marguerite qui venait occuper sa place, à la fois comme infirmière et comme passe-volant.

Le souvenir des morts s'altère en nous d'une manière si étrange qu'on se demande parfois s'ils ne nous imposent pas eux-mêmes ces métamorphoses. Un des chapitres les plus curieux de ce livre, où les apports de la mémoire sont analysés avec une précision proustienne, est consacré à Drieu la Rochelle. Amis, Berl et Drieu s'étaient brouillés bien avant la guerre et les manifestations d'antisémitisme délirant auxquelles s'était livré ensuite Drieu avaient achevé d'exaspérer Berl. La conduite de Drieu pendant l'occupation n'avait pas amélioré la situation, et même après le suicide de son ami, Berl le jugeait très sévèrement. Comment, par transitions insensibles, la condamnation fut levée, comment par illuminations successives, poussé par le hasard, par une force étrangère, ou par la ressurrection de scènes oubliées, Berl comprit mieux l'itinéraire intellectuel de Drieu, comment de l'indulgence il revint à l'amitié, et, déplaçant les valeurs, fut conduit à remplacer l'image d'un égoïste doctrinaire par le souvenir et presque la présence d'un compagnon généreux, c'est ce qu'on verra dans ces pages rêveuses et lucides qui font songer souvent par leur finesse et leur sensibilité au beau roman de Berl, *Sylvia*.

Les problèmes traités dans *Présence des Morts* sont de ceux qui tourmentent chacun de nous. Il n'est personne qui n'ait été surpris de constater la vie autonome de certains morts : ils nous imposent des jugements ou des idées dont nous ne parvenons pas à retrouver en nous-mêmes l'origine. Les analyses de Berl retiendront l'attention . Qu'elles reflètent une rare intelligence, on ne s'en étonnera pas, mais dans l'humilité de l'écrivain en face de ses souvenirs si mystérieusement vivants, dans la fraîcheur affectueuse et presque juvénile de ses réactions il y a un charme de tendresse et de douceur. Ce livre que la fixité de l'attention, la rigueur du raisonnement risquaient de condamner à une abstraite sécheresse, on lui découvre de longues résonances poétiques.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

André Marchand (à la galerie Charpentier). La Biennale de Venise. — Hommages à Monet et à Pissarro. — Qu'un peintre, à cinquante ans, et des plus anxieux, ait pu remplir à lui seul le vaste espace de la galerie Charpentier et « tenir le coup », malgré les influences entre lesquelles il a dû se débattre, voilà qui vaut d'être admiré. A peine avons-nous pénétré dans la salle d'entrée couverte de toiles de grandes dimensions — *La Crucifixion, Astarté, Les Parques, Le Rêve, Le Déjeuner de midi, Jeux de l'Eté, L'Arlésienne à l'Ombre, L'Arlésienne au Soleil, Arles au Taureau noir*, peintes entre 1942 et 1954 — nous subissons l'emprise de rouges, d'orangés, de bleus, de noirs, de verts capiteux admirablement accordés et de grands partis synthétiques qui témoignent d'une véhémence sensuelle alliée aux plus hautes ambitions. Sous la double attirance de Matisse et de Picasso, Marchand a répudié la palette froide dont il usait, au temps des *Forces Nouvelles*, quand, sur des fonds traités avec une rigueur et des égards de primitif, il insérait dans le silence un groupe ou une figure isolée (*La Jeune Fille et le Paralytique, Les Inconnus, Le Repas*). Qui sait s'il n'était pas plus près de son secret dans ces toiles monochromes, d'un format modeste, que dans les vastes compositions d'après-guerre, d'une sonorité parfois emphatique et d'un goût qui mène au décoratif ? Le meilleur de cet Aixois grave, cherchons-le dans ses paysages de Bourgogne, de Provence ou d'Italie, et dans ses natures mortes dont le merveilleux est fait d'un feu intérieur continu, et où il apparaît le plus fidèle au credo sur lequel il s'est à maintes reprises expliqué, à savoir que les objets doivent leur vie à leur propre irradiation, la lumière venant moins d'une source éclairante que de la terre même, d'un corps de femme, d'un arbre ou d'un mur.

Il était à peu près certain qu'à Venise la suprême récompense irait, et l'on s'en félicite, à Jacques Villon qui, dans le pavillon français, ouvert aux aînés comme aux jeunes, et sans exclusivité de tendance, unit Segonzac, Tal Coat, Bernard Buffet, et des sculptures de Yencesse, Giacometti, Etienne Martin et Baldaccini. A mi-chemin de l'abstraction, sans rompre cependant avec les apparences, l'art de Villon, d'une irradiation concertée, répond au besoin de rajeunissement dont, en réaction contre les Biennales d'autrefois, témoignent les Biennales de Rodolfo Palluchini. Le fait que les voix des commissaires se sont portées sur Jacques Villon et sur Afro — un des abstraits les plus doués de cette Italie où le non-figuratif sévit déjà comme une nouvelle forme de *fa presto* — et sur le sculpteur anglais Chadwick, montre où vont aujourd'hui les préférences d'un goût international, en lutte avec des traditions séculaires et avide à tout prix de « nouveau ». La Suisse, la Hollande n'ont guère rassemblé que des objets peints ou sculptés de l'école du Carrelage. De grandes rétrospectives, consacrées à Juan Gris, Torrès-Garcia, Mondrian, issus tous trois du cubisme, éclipseront-elles jusqu'à l'admirable ensemble de Delacroix, présenté dans l'aile Napoléon des Procuraties, ensemble malheureusement trahi par un éclairage déficient ? Comme l'auteur des *Variations du Beau*, « de ce beau qui, dit-il, change tous les vingt ans », eût souri à Venise (qu'il n'a pas visitée de son vivant, lui le plus vénitien des peintres français) de tout ce que « l'originalité volontaire » cache aujourd'hui d'impuissance !

Les périls où l'on tombe en cédant à la dictature d'un *nouvel art officiel* n'ont point échappé, pourtant, aux organisateurs de la section italienne. Trois rétrospectives honorent des peintres de tradition post-impressionniste récemment disparus — Pisis, Tosi, Vagnetti — dont l'élégance et les finesses sont plus rassurantes que l'évolution d'un Chirico qui, parti d'un surréalisme qu'il désavoue, parodie atrocement Rubens et ne fait que tomber d'un pompiérisme à l'autre. Comme aux précédentes biennales, c'est surtout par sa sculpture que brille l'Italie.

La Belgique, avec la puissante rétrospective de Rik Wouters, le Luxembourg avec celle de Kütter, les États-Unis qui, sous le titre *L'Artiste américain dans la Cité*, ont fait appel à des artistes de tous bords, le Japon avec les grands bois de Mimakata (bénéficiaire comme Arp, du prix de gravure), l'Inde avec Raza (auquel vient d'échoir à Paris le Prix de la Critique) rompent avec la torpeur créée par un esperanto aussi indifférent à l'individuel qu'aux singularités ethniques, qu'il s'agisse de l'esperanto Artistes Français, qui sévit en Russie, même dans des scènes révolutionnaires, ou de l'esperanto « suprématiste ».

Sous la dictature cubiste, Claude Monet fit longtemps figure de réprouvé : on le considérait comme la négation de Cézanne. Combien étions-nous, en 1930, à « défendre » les *Nymphéas ?* Vingt-huit grands « paysages d'eau », mesurant deux mètres de haut sur un mètre ou un

mètre et demi de large, et consacrés aux mêmes prodiges que les huit « miroirs » de l'Orangerie, viennent d'être révélés chez Katia Granoff. Admirons, ici, un génie transfigurateur qui n'abandonne rien à la facilité ni aux hasards. Et que soit à jamais détruite la légende d'un peintre peignant comme l'oiseau chante : les toiles de Monet étaient presque toutes reprises à l'atelier et pas une n'en sortait que deux années ou trois ne se fussent écoulées. Pour se juger lui-même, tout créateur a besoin du temps.

Toutes les amertumes, toutes les tristesses je les ignore dans la joie de travailler, écrivait Pissarro, auquel la gloire vint si lentement. Fidèle à celui qu'elle fut la première à soutenir, la galerie Durand-Ruel a organisé au profit des Amis du Louvre la plus importante exposition qu'on ait pu voir depuis celle du Centenaire à l'Orangerie (1930). Porté aux théories, Pissarro — sans qui peut-être Cézanne n'eût pas été lui-même — a su vaincre son inquiétude. Malgré des indécisions passagères et quelques inégalités, l'œuvre apparaît admirablement *une*, loyale, généreuse, forte, et riche de gris qui ne sont qu'à lui seul.

Memento : A la Maison de la Pensée française : Les *Tapisseries* de Lurçat. Chez Louis Carré : *Paris*, par Gromaire.

CLAUDE ROGER-MARX

Julien Benda. — C'est vers 1920 que j'ai connu Julien Benda. Je le rencontrai chez un ami commun qui logeait quai Henri-IV. Pendant tout le dîner, j'avais écouté avec éblouissement et un peu d'agacement sa conversation un peu trop brillante et narquoise. Nous étions partis ensemble. Je le revois, sur le quai du métropolitain, entre l'ombre du souterrain et la lumière trop forte du wagon — tout petit, un peu sorcier, un peu gnome, décisif et susceptible — comme il était.

Il possédait une splendide machinerie intellectuelle, puissante, précise, faite des meilleurs aciers. Il avait beaucoup lu, réfléchi, retenu. Son esprit donnait ainsi l'idée d'un échiquier immense, dont il manœuvrait les innombrables pièces avec une promptitude et une astuce joyeuses. Il appartenait à une génération où l'Université formait encore de vrais rhétoriciens. Il avait le sens du discours et de l'ordre dans le discours. Je pense qu'il n'écrivait pas de livre sans en avoir bien établi le plan et qu'avant de commencer à l'écrire il prévoyait le nombre de pages que chacune de ses parties devait comporter.

Personne n'était mieux armé que lui pour disputer, exposer, torquer et rétorquer. Personne n'illustrait mieux la phrase d'Alain : « On prouve tout ce qu'on veut, le difficile est de savoir ce qu'on veut prouver. » C'était un admirable sophiste qui, parfois, aurait voulu être un sage.

Il n'y parvint pas, à mon estime. C'est, je pense, qu'il ne put accorder ses ambitions à ses moyens. J'ai parlé de lui maintes fois avec des personnes qui l'avaient connu tout jeune. Il aimait trop le monde, l'éclat, il admira et envia trop Anatole France (chez lui l'admiration et l'envie étaient inséparables) pour devenir comme il aurait pu, comme il aurait dû, un excellent historien de la philosophie ou de la civilisation, un équivalent français de Spengler, peut-être. Il eût préféré les succès, plus plaisants, des romanciers qui intéressent les dames. Sa petite taille y était pour quelque chose, sans doute. Il fit de son mieux, écrivit laborieusement *Les Amorandes*, *La Guirlande de Roses*.

Ses romans n'étaient pas, ne pouvaient pas être dépourvus de mérite, mais ils réussirent mal, moi-même je ne me les rappelle pas très bien, certains en ont sans doute un souvenir plus net : ils doivent être assez rares. Il souffrit beaucoup de ces échecs ou de ces demi-échecs, trop conscient de son mérite pour les estimer justes et trop intelligent aussi pour les croire tout à fait injustes — et provisoires, comme ceux de Stendhal, de Baudelaire ou de Nerval. Car, dans notre littérature, les places de maudits sont les plus recherchées, mais elles sont aussi les plus rares et il est moins difficile de devenir académicien que de rester méconnu. Il s'aigrit.

L'affaire Dreyfus avait donné à cette aigreur de vastes soubassements et des justifications inépuisables. Ne pouvant gravir le Parnasse, il s'installa devant et le bombarda de brûlots. Il trouva donc, un peu tardivement, sa voie véritable en écrivant *La Trahison des Clercs* ; il connut le succès en dénombrant tous les motifs qu'il avait de le mépriser. Au monde, et principalement au monde littéraire qui l'avait déçu, il opposa, inlassablement, désormais, la logique implacable de Parménide, prêchant l'Un, l'Éternel, la Pure raison — à la fois sophiste grec, prophète d'Israël et disciple hautain de Spinoza.

Mais peu de personnes, sans doute, ressemblaient moins que lui au type que son idéologie prônait. Nul n'était plus passionné, plus susceptible, plus rancunier que cet apologiste de la sérénité ; personne n'était plus divers et contradictoire que ce fidèle de l'Un. Plus il doctrinait la Raison, plus il devenait partisan et véhément et sectaire. Quelle que fût son habileté dialectique, elle ne réussissait pas, pleinement, à cacher ce qu'il y avait de stupéfiant dans ce combisme spinoziste — puis dans ce marxisme étayé sur les doctrines mêmes que Marx avait le plus contredites.

Il donnait le spectacle étrange d'un philosophe bourgeois et même grand-bourgeois qui pouvait bien applaudir Staline, mais non pas acquiescer à Hegel. De là cette gravité farfelue qui le rendait toujours amusant — fût-ce quand il devenait irritant. Il était l'un et l'autre par l'effet de la même rouerie naïve avec laquelle il tentait d'assouvir ses passions, sous le couvert de la Raison. Sans doute eût-il répondu, non sans justesse d'ailleurs, que ses passions importaient peu et qu'il conve-

nait de discuter ses propos en cherchant s'ils étaient justes et non pas quels motifs les lui faisaient tenir. Mais le moyen d'applaudir à ses réquisitoires terroristes sans déplorer qu'il dédaignât si peu ce qu'il dénonçait ?

Aux moments où il accablait Bergson, Barrès, j'étais persuadé qu'il eût échangé avec joie son sort contre le leur. Je ne pense pas que j'aie eu tort. Mais je me reproche de n'avoir pas vu tout de suite ce que comportait, en fin de compte, de noblesse, le mélange d'orgueil et d'humilité, de respect et d'envie qui se décantait en « discours cohérents ».

Il a beaucoup aimé l'Esprit et les régions les plus hautes de l'Esprit. Les moyens qu'il employait pour y atteindre n'étaient pas toujours dignes des fins très nobles qu'il se proposait. Il n'était rien moins que Spinoza mais il a souhaité, passionnément, de l'être et eût probablement, pour le devenir, abdiqué ses défauts les plus chers. Il s'y adonnait avec une sorte de rage qui devenait moins risible quand le monde devenait plus tragique ; mais je crois que cette rage exprimait chez lui le manque d'une certaine grâce, manque dont il avait sans doute conscience et dont il ne se consolait pas.

Par là même il reprend ce « pathétique » dont il se défendait si fort, dont il a tant dit qu'il avait horreur, et qui seul néanmoins lui restitue sa noblesse de faux prophète, perpétuellement avide du Dieu qu'il n'osait pas nommer. Ses défauts m'ont été, plus qu'à un autre, sensibles, parce que j'étais sans doute moi-même plus qu'un autre enclin à ceux que je lui reprochais.

J'aimerais que cette irritation se transmue en justice. Il a eu un grand zèle pour la pensée. Je pense qu'à tous les moments il lui eût tout sacrifié, même ses rancunes. Sa politique a été inspirée par la haine de la bourgeoisie, plus que par l'amour du peuple. Mais il n'est venu à la politique que dans la mesure où il n'a pu tenir dans les régions plus hautes qu'il avait préférées. Il a eu constamment la nostalgie du charbon ardent qui n'avait pas brûlé ses lèvres. Il n'était pas Ézéchiel — ni Spinoza — ni Bergson même, ni Jaurès. Mais il ne s'y est pas résigné. Et il rejoint par là la justice qu'il avait tant invoquée — et parfois trahie.

EMMANUEL BERL

Marie Laurencin sans ses pinceaux. — C'était avec un gazouillis qu'elle accueillait ses amis. On eût dit la gaieté d'une fillette qui, après les heures d'études, commençait sa récréation. L'appartement paraissait banal au cinquième étage de cette maison neuve, rue Savorgnan-de-Brazza, d'où l'on voyait la Tour Eiffel. Sur les rayons de bois clair, ses livres préférés alignaient des reliures luisantes : pour la plupart, des traductions de romans anglais, peu

connus, de la fin du XIXe siècle. Un singulier petit harmonium de l'Armée du Salut surprenait d'autant plus que, sur le pupitre, voisinaient la dernière java et le *Dies irae*.

« Les Laurencin, se plaisait à dire Marie, étaient des gens curieux. Originaires de la Savoie, ils se montraient à la fois raffinés et brutaux, aucunement sociables mais toujours très soigneux. La douceur de ma mère venait de ma grand'mère — une Normande, fille de pêcheurs — fine et croyante. »

Entre ces murs presque ripolinés, au milieu de ces meubles vernis, on devinait l'ordre et la minutie d'une myope. Il régnait une sorte de fraîcheur. Marcel Jouhandeau, sensible à cette légèreté d'atmosphère, s'écria, un jour, qu'il se croyait transporté dans un couvent de porcelaine...

Première constatation : il n'y avait pas de « Laurencins » chez elle. Pudeur ? Insatisfaction et doute de l'artiste ? Sa seule explication : « Je n'aime pas rencontrer mes tableaux, ils me gênent. Les quelques figures que j'ai gardées, c'est à cause des cadres... » ajoutait-elle.

Mais l'œil du peintre veillait sur la demeure : le fauteuil capitonné s'offrait avec la fragilité d'un tissu exquisement rose. Rose comme une princesse de féerie ! La teinte devenait aussi immatérielle qu'un courant d'air. On pensait indistinctement au pétale d'une pivoine, à des mousselines, à certaines aurores vénitiennes de Tiepolo. Ce rose, indissolublement lié au nom de Marie Laurencin, la couture, la décoration lui ont apporté la consécration populaire ; il devenait la touche lumineuse du pinceau, le leitmotiv de la virtuose, la note musicale qui faisait chanter les coloris dans la maison. « C'est bien simple, j'aime le rose à cause d'une belle histoire d'amour, disait-elle. Quand Mme de Pompadour se promenait dans la forêt de Sénart, elle nouait aux branches des rubans roses. C'étaient autant de galants repères afin que le Bien-Aimé vînt la retrouver plus aisément et surtout plus vite... »

Les contes de Mme Leprince de Beaumont et de la comtesse de Ségur avaient développé son goût du merveilleux : c'est un peu le souvenir des enchantements imaginés par ces bonnes dames qui se retrouve sur les toiles où s'immobilisent les rondes de ces petites filles jouant du luth dans les clairières ou caressant de grands chiens irréels. Leurs jolis visages, d'ailleurs sans nez, font penser, en se rapprochant, aux fleurs troublantes d'une guirlande magique. Les propos de Marie constituent un journal à bâtons rompus ; mieux, une fantaisiste exégèse de ses œuvres.

« Je crois, a-t-elle dit plaisamment pour expliquer sa vocation, que l'idée de peindre m'est venue sur l'impériale de l'omnibus Auteuil-Saint-Sulpice. On passait tout près des maisons, les hôtels meublés montraient à leurs fenêtres des femmes dévêtues, des hommes, dans l'ombre, qui jouaient du banjo. Cette vie était si loin de la mienne que je voulus en fixer l'image... Et voilà comment tout a commencé ! »

Sa peinture, malgré les conseils que voulait lui donner J.-P. Laurens [1], demeura instinctive et subtile. Avant tout féminine, elle dédaigne les lois usuelles de la perspective, le jeu des ombres et de la lumière. Elle n'a pas la fadeur mondaine que l'on reproche à Rosalba Carriera, mais elle n'a pas acquis la précision de trait d'une Mary Cassatt.

« Non, non, je ne veux pas m'occuper des détails, affirmait-elle. Quand je commence, je pense à l'architecture ; j'ai toujours eu peur du fond et des coins... »

Le jugement d'un critique d'art qui s'était diverti à faire un rapprochement entre le talent de Marie Laurencin et le chiffonnage d'une modiste, ne l'avait pas mécontentée — bien au contraire. « Comme toutes les bonnes ouvrières, lui répondit-elle, je me sens près de tout ce qui s'exécute avec les mains. »

De sa qualité de femme, elle trouvait motifs à fierté, à humilité aussi. « Il me fallait trop d'efforts pour devenir peintre cubiste ; j'aurais bien voulu mais c'est impossible au « sexe faible ». Les recherches de Picasso et de Braque, et surtout leurs tableaux, sont seuls à me plaire, même si je ne les comprends pas. » Prenait-elle un de ses *livres familiers*, elle choisissait *Jane Eyre*, fragile et pitoyable, plutôt que *Les Hauts de Hurle-Vent*, qu'elle trouvait rudes et trop noirs.

Il lui arrivait de peindre en fredonnant quelque romance de cousette.

Si tu veux te faire embrasser,
Monte dans la chambre (2 fois)
Si tu veux te faire embrasser,
Monte dans la chambre,
... Y a un canapé.

Cette rengaine, Guillaume Apollinaire la lui avait apprise. De lui, Marie parlait rarement, comme si elle eût laissé ce soin à des disciples

1. Marie Laurencin, née à Paris en 1885, fut d'abord l'élève de J.-P. Laurens. L'un de ses premiers tableaux fut un portrait d'elle-même, dans la pure tradition du Salon des Beaux-Arts. Sa vraie personnalité ne devait s'affirmer qu'à la suite de sa rencontre avec Braque, Guillaume Apollinaire, Picasso et Max Jacob. Ses premiers succès sont antérieurs, de peu, à 1914. Elle connut une telle vogue que, vers 1925, elle peignit, dit-on, jusqu'à plusieurs centaines de toiles par an. Nombre d'entre elles ont trouvé place dans des collections particulières, dans des musées d'art moderne : notamment en Amérique.

Elle a illustré, entre autres, des nouvelles de Katherine Mansfield, *Brigitte ou la Belle au Bois Dormant* de Marcel Jouhandeau. Signalons ses lithographies en couleurs pour le conte de Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon : *L'Adroite Princesse ou les Aventures de Finette.* (Editions Trémois.) On n'a pas oublié ses ravissants décors et costumes pour *Les Biches* de Francis Poulenc (ballet de Diaghilew) ; *A quoi rêvent les jeunes filles* (mise en scène de Charles Grandval, Comédie-Française) ; *L'Eventail de Jeanne* (Opéra). Son œuvre littéraire n'est pas non plus à dédaigner : au contraire. On appréciera la fraîcheur, presque naïve de certains poèmes aux rythmes évocateurs de nos rondes chantées. D'autres font preuve de subtilité, de drôlerie, d'émotion aussi. Ils ont été réunis sous les titres de *Petit Bestiaire* (Editions Bernouard) ; *Le Carnet des Nuits*, suivi de *Conférence-Souvenir* (Editions Nouvelle Revue de Belgique, Bruxelles).

ne l'ayant pas connu, à d'autres poètes, à la N.R.F. Elle se taisait, peut-être aussi, parce qu'il l'avait découverte. Le douanier Rousseau, avec son fameux tableau *Le Poète et sa Muse*, l'avait pour toujours associée à la gloire de l'écrivain.

Les lettres d'Apollinaire ? Elles composent un gros paquet bien ficelé : elle le destinait à la Bibliothèque Nationale. Dans la conversation, le nom de l'ami célèbre surgissait à l'improviste, au hasard d'une mystérieuse association d'idées. A un match de football, par exemple, elle dit tout d'un coup : « Guillaume courait très bien ; moi je faisais l'arbitre... » En vérité, la présence du disparu se prolongeait en secret malgré les apparences oublieuses de la survivante. Certes, elle aimait évoquer sa vie passée loin de lui. Il y avait eu ce baron rhénan qui faisait de la peinture et qu'elle avait épousé, par plaisanterie, peut-être aussi par snobisme, un soir de printemps 1914. Elle lui devait des mois d'un exil qui avait tenu lieu de voyage de noces : l'Espagne les avait accueillis. La tristesse de cette époque s'est manifestée tout au long de ses toiles où des infantes trop pâles dardent des regards fixes et rusés qui traversent le réseau des mantilles. Elle déclarait que Goya lui avait révélé « un monde de ruses, de mensonge, de danses dans la rue... Avec la méfiance du génie, Goya, ajoutait-elle, n'était pas dupe de la comédie : l'inconstant ne s'est pas laissé enchaîner, il a eu, d'après la légende, quatre-vingts enfants naturels... »

Mais la fantaisie de Laurencin ne se serait pas accommodée que des visites au Prado ou dans les autres musées : « Que je te raconte, mon garçon... commença-t-elle, un matin, au téléphone : à Malaga, l'allée des Galants était plantée d'eucalyptus, il y avait des villas... et une villa. Chez nous, habitait un type de la Légion étrangère, un forçat échappé. Il avait traversé le désert et mangé de l'âne crevé ! Aimez-vous les oiseaux qui chantent ? me disait-il. Il allait m'en attraper et faisait des cages. Le matin, c'était un homme de peine, le soir, il devenait un poète... »

On eût dit qu'en parlant, elle décrivait l'esquisse d'un tableau qui ne serait jamais terminé où, avec une ravissante afféterie, elle eût cependant exprimé son goût pour une certaine rudesse. Elle aspirait parfois à ce naturel, même voulu, qui la reposait par contraste des feintes, des déguisements de pensée, coutumiers à trop d'écrivains. C'est à la recherche de cette sincérité qu'elle se risquait à sortir de Paris. « Songe donc, qu'il y a une petite guinguette dans la forêt de Marly. On y trouve encore, disait-elle comme s'il s'agissait du nec plus ultra, de vrais musiciens, et pas des pianos mécaniques, de vraies grosses dames avec des bottines neuves, des hommes qui parlent pour le plaisir. Tout le monde y est gai... Il pleut : on rit aux éclats !... J'y vais passer mes dimanches... »

Mais, de retour chez elle, le bruit la rendait d'une nervosité pathologique. La radio l'exaspérait, l'annihilait : en tuant le silence, la T.S.F. supprime le luxe de la vie intérieure, a-t-elle prétendu. Ce recueillement, elle en goûtait encore le prix, à l'aube, devant son écritoire. Car

elle recherchait les plaisirs si délaissés de la correspondance. « Une lettre à écrire le matin, c'est l'acheminement vers le travail, un pas vers les pinceaux. Comme je ne peux plus chanter, ajoutait-elle les derniers temps, c'est ma façon de siffler un petit air en me réveillant... »

Sans doute peut-on trouver qu'elle se livrait assez peu dans ses missives ; elle les ornait de dessins à la plume, de banderoles avec colombes et fleurettes. Ces encadrements dans la marge, ces culs-de-lampe sous le nom de Marie, augmentaient encore la saveur des phrases trop brèves ou trop longues de ces chansonnettes — sans musique — de ces versiculets avec rejets, enjambements, mots détachés, chutes imprévues. L'un de ces petits poèmes prend, il me semble, l'accent révélateur d'une inquiétude qui, aujourd'hui, s'exprimerait outre-tombe. Il y a vingt ans, elle inscrivit sur une page blanche, ce titre énigmatique : « Le calmant ». Puis elle écrivit ces quelques lignes désespérées. Les voici :

Plus qu'ennuyée... triste,
Plus que triste... malheureuse,
Plus que souffrante... abandonnée,
Plus qu'exilée... morte.
Plus que morte... oubliée...

Faut-il en conclure que, malgré ses rires et derrière les vitres brillantes de ses lunettes, Marie ramenait toute joie, toute satisfaction que lui méritait sa valeur, à la commune mesure, c'est-à-dire au néant, à la disparition dans une trappe, à l'effacement total ? A-t-elle eu la hantise de ces plongeons sans remontée à la surface ?

Quoi qu'il en soit, Marie Laurencin vivra : telle est notre réponse à cette litanie suprême.

ANDRÉ RIVOLLET

1940. La guerre des occasions perdues. — Dans la recherche des responsabilités de notre défaite de 1940, on a surtout souligné en France jusqu'à ce jour les fautes des gouvernements français et alliés d'avant-guerre devant la menace hitlérienne grandissante et le rôle néfaste joué par ceux qui ont contribué à affaiblir le potentiel de notre nation. Mais notre défaite a eu aussi des causes militaires et si nos opérations avaient été mieux conduites, les événements de mai-juin 1940 auraient pu prendre un autre cours.

Telle est la thèse que soutient le colonel Goutard, dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître sur *1940. La Guerre des Occasions perdues* [1] et dont la *Revue* a donné récemment de larges extraits [2].

1. Hachette.
2. Numéros de février, mars, avril 1956 : *Pourquoi* 1940 ?

On ne peut que se rallier entièrement au principe même de la thèse de A. Goutard sur la part de responsabilité de notre Haut-Commandement militaire. Les preuves qu'il en donne sont péremptoires. La plus importante de toutes — il l'expose de façon magistrale et avec juste raison comme préambule de son travail, car elle entraîna toutes les autres fautes et erreurs — fut le conservatisme intellectuel dans lequel étaient tombés nos grands chefs dans l'entre-deux-guerres, conservatisme né d'une interprétation partiale des enseignements de la guerre de 1914-1918 et qui, s'étant traduit par une doctrine basée sur la prépondérance du feu statique et l'inviolabilité des fronts continus, rejeta l'offensive dans un avenir lointain, supprima la notion de manœuvre, provoqua la dispersion des forces, détermina une stratégie passive, engendra la timidité et la lenteur dans l'exécution, anémia les cerveaux et paralysa jusqu'aux hommes d'action les plus ardents.

A ce conservatisme, dit A. Goutard, s'ajouta la hantise de la soi-disant supériorité de puissance de l'adversaire, qui eut pour effet de renforcer la doctrine de l'immobilisme.

Les effets néfastes de cette doctrine, l'auteur les relève à chaque pas au cours du déroulement des événements — période d'inaction de l'automne et de l'hiver 1939-1940, rupture du front français sur la Meuse, course des blindés allemands vers Dunkerque, batailles « sans espoir » de la Somme et de l'Aisne, enfin « retraite sans but » vers le midi de la France — et les jugements qu'il porte sur « le commandant en chef qui ne commanda pas la bataille », sur le « commandant inefficace » du front du nord-est et sur bien des généraux sont sévères.

Beaucoup de lecteurs seront d'accord sur les points que nous venons de citer, mais le seront-ils autant sur le thème des « occasions perdues » : en 1936 occasion perdue de donner un coup d'arrêt brutal au militarisme nazi encore impuissant — en septembre 1939 occasion magnifique offerte sur la ligne Siegfried — en mai 1940 occasion de remporter une victoire tactique sur la Meuse en liquidant les têtes de pont ennemies — occasion de faire échouer la manœuvre allemande vers Dunkerque en coupant le couloir des Panzer aventurés — occasion enfin d'exécuter une manœuvre de la Marne à l'échelon du conflit mondial par un repli derrière la Méditerranée.

Il est à prévoir que les discussions seront nombreuses sur les chances de succès desdites occasions qui présupposaient, les unes un accord complet du politique et du militaire, les autres une doctrine stratégique et tactique plus saine, toutes une volonté ardente de vaincre au sein du Gouvernement, du commandement et de la nation.

D'autres discussions s'ouvriront aussi probablement sur bien d'autres points secondaires. Il n'en restera pas moins que l'ouvrage de A. Goutard, fruit de plusieurs années d'études, est un ouvrage de valeur, passionné sans doute mais foncièrement objectif, dont la lecture s'impose car bien qu'il se rapporte à une guerre de forme périmée, il comporte des

enseignements élevés pour l'avenir de la nation et dont nous devons tirer profit dès maintenant si nous ne voulons pas retomber dans les erreurs passées et revivre des heures douloureuses et humiliantes.

LOUIS KOELTZ

Cézanne à La Haye. — La Hollande a tenu à célébrer dignement le cinquantième anniversaire de la mort de Paul Cézanne, et c'est au musée municipal des Beaux-Arts de La Haye qu'un bel hommage, a été rendu au maître d'Aix-en-Provence. Par un après-midi quelque peu triste j'ai visité l'exposition qui y a été organisée, et il était émouvant de voir la qualité de la lumière qui se dégageait de beaucoup de tableaux inspirés par la nature et les horizons de Provence.

Ceux qui ont réuni un ensemble aussi vivant l'ont fait dans l'esprit des dirigeants du Rijksmuseum, lorsqu'ils ont mis Rembrandt à l'honneur à Amsterdam. Leur but a été de montrer l'évolution du talent de celui qui, sans le savoir, a façonné, plus que tout autre, la peinture de ces cinquante dernières années. Les œuvres, peu nombreuses, et parfaitement choisies, nous permettent de suivre le cheminement d'une pensée qui a d'abord été attirée par un certain baroquisme. Nous retrouvons à La Haye les copies de *La Liberté* et de *La Médée* de Delacroix et nous nous souvenons de celle qu'il fit de *La Barque de Dante*.

Quelques peintures de Cézanne se ressentent de l'influence du grand romantique, puis on voit l'artiste, curieux de formes originales, s'intéresser à Greco et aux études de mouvements telles que les aimaient les Vénitiens. Le voici enfin qui se laisse séduire par l'enchantement de la lumière impressionniste.

Mais bientôt — et c'est la leçon de l'Exposition de La Haye — il réfléchit sur l'essence même de son métier ; et c'est par des recherches passionnées qu'il revit le rêve des grands maîtres. On a souvent l'habitude, lorsque l'on réunit des tableaux de Cézanne, de s'intéresser aux ébauches qui, pour l'artiste, n'avaient qu'une valeur passagère. Les organisateurs de La Haye ont eu l'intelligence de ne pas les mettre au premier plan ; ils ont insisté surtout sur les œuvres brossées avec soin : natures mortes, portraits, paysages, dont le plus beau est peut-être celui qui vient de Minneapolis : les arbres y sont pleins de légèreté, et le ciel y est infiniment délicat.

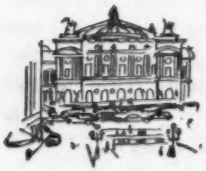
Tout est destiné, à La Haye, à donner l'idée la meilleure des robustes convictions picturales d'un artiste qui a été, on peut bien l'affirmer, unique en son temps. En considérant avec attention l'image inachevée de Joachim Gasquet, que conserve le musée de Prague, on ne peut qu'admirer l'obstination avec laquelle il met en place les tons dont l'harmo-

nisation finira par donner à la figure la densité chromatique qui caractérise ses portraits.

Aquarelles et dessins complètent le cycle des peintures exposées. Les aquarelles surtout ; l'artiste y applique les mêmes principes que dans la technique à l'huile. La vigueur des tons reste au centre de ses préoccupations, ainsi que l'expression des physionomies. C'est pourquoi il devient bientôt le plus puissant des portraitistes. Telle aquarelle où il représente ses propres traits a presque la force de l'admirable effigie de Chocquet, venue d'un lointain musée américain. Le modèle n'est pas tel que l'a imaginé Renoir, sensible et élégant de dessin. Mais quelle vigueur colorée, et quelle force évocatrice !

Il faut donc remercier les Hollandais de l'hommage qu'ils rendent ainsi au peintre dont Henri Perruchot a si excellement étudié la vie. J'ai rarement vu une exposition de l'œuvre de Cézanne qui ait une telle unité et une aussi grande portée. L'artiste est là, à nu, avec toutes ses hésitations, tous ses enthousiasmes, toutes ses certitudes, et cette volonté de fer qui faisait que jamais il ne mollissait. Il avait découvert à nouveau quelques-unes des règles essentielles de la peinture. C'est pourquoi son inspiration a eu tant de richesse et son art, tant d'austère grandeur.

JEAN ALAZARD



A l'Opéra. — Sachant la tâche écrasante que doit représenter pour M. Hirsch la réorganisation de nos théâtres lyriques, nous aurions parfaitement compris qu'il assurât simplement les affaires courantes pendant l'été et qu'il remît à la rentrée d'octobre les initiatives. Courageusement, il a préféré jouer la difficulté et, pendant le mois de juin, il a remis à la scène trois œuvres de Wagner, ce compositeur que, pour des raisons sans doute assez différentes, les deux derniers administrateurs de l'Opéra avaient pratiquement supprimé du répertoire. On ne saurait juger équitablement les représentations qu'a données ainsi M. Hirsch sans un bref rappel de circonstances : il a fallu travailler vite après avoir reconstitué en hâte une troupe lyrique dont les meilleurs éléments avaient repris leur liberté devant la disparition du répertoire.

On ne doit donc pas s'étonner si *Tannhaüser*, monté en quelques semaines, n'a trouvé qu'un accueil réservé. Nous ne relèverons pas en détail les faiblesses de cette soirée : un ténor à la voix blanche et au jeu provincial ; un metteur en scène qui, s'il a jamais vu une représentation à Bayreuth ou à Vienne, n'en a tiré aucune leçon, des décors surannés, un ballet déplorablement 1900, des chœurs insuffisamment rodés. Mieux vaut prendre cette représentation comme un test, afin de mesurer à quel niveau est tombée une scène qui fut longtemps la première du monde.

Je crois que M. Hirsch a assez de volonté et de ténacité pour remonter la pente : il veut travailler, ce qui n'est pas si commun à l'heure présente. C'est la condition préalable pour faire travailler les autres.

Après la reprise également assez faible du *Vaisseau fantôme*, la *Walkyrie*, qui a suivi, a permis de constater un début de redressement. M. Hirsch a réengagé M. Vailland, dont je n'aime pas beaucoup l'émission, trop explosive, mais qui a du moins le format vocal et la prestance de Wotan. Il a surtout su attacher à l'Opéra Mlle Crespin, qui a une des plus belles voix de soprano d'Europe et qui, en peu de temps, rivalisera dans les rôles de Sieglinde et d'Elsa avec les Nilsonn et les Rysanek. Mlle Lucazeau, qui interprétait Brünnhilde, est elle aussi une très bonne recrue. Souhaitons que l'administrateur ait la main aussi heureuse pour trouver les ténors et les basses profondes qui lui manquent. Du reste, pour le ténor, je crois qu'il l'a dans sa troupe et que M. Massard, qui chante actuellement les barytons, peut faire une très belle carrière de ténor wagnérien.

Mais M. Hirsch rencontrera bien des difficultés sur sa route : il y a les gens qui préfèrent le ballet à la musique ; il y a ceux qui préfèrent *Thaïs* aux *Maîtres Chanteurs*. Il y aura, s'il monte *Wozzeck*, comme il l'a annoncé, ceux que la musique nouvelle hérisse, s'il reprend *Armide*, ceux que la musique classique endort ! Il se heurtera aussi aux conditions impraticables de travail que les règlements et l'usage ont introduites à l'Opéra. Qu'il se méfie de tout cela, et qu'il réagisse surtout contre la tendance, hélas si française, à se contenter au théâtre de l'improvisation. Une soirée d'opéra est une machine de précision terriblement compliquée, il faut, pour la régler et la maintenir au point, autant de minutie que d'autorité.

JEAN MISTLER

Politique intérieure. — En principe, au jour où cette chronique paraîtra, M. Guy Mollet, dégagé des soucis parlementaires, devrait connaître des jours heureux.

A vrai dire, en six mois d'exercice du pouvoir, le président du Conseil n'a jamais été ni harcelé, ni gravement menacé au Palais Bourbon. Et c'est lui, tout compte fait, qui, de semaine en semaine, a marqué des points. Sa politique algérienne, particulièrement difficile en elle-même, a dans une très large mesure facilité quantité de votes, assortis ou non de la question de confiance. Mais l'opération réalisée avec le plus de succès est sans conteste celle de l'Euratom.

Il était à craindre que ne se ranimât quelque relent de passion laissé par la querelle de la C.E.D., vieille déjà de deux ans. S'il n'en fut rien, c'est que dès le début de la discussion — dont l'objet était, faut-il le

rappeler, d'obtenir l'assentiment de l'Assemblée Nationale pour que la France continue à négocier une communauté européenne de l'énergie atomique — M. Guy Mollet fit appel aux deux éminents techniciens que sont le professeur Francis Perrin et M. Louis Armand pour défendre l'économie du projet.

Avec cette double caution, l'Euratom se présentait comme une nécessité sur le plan énergétique. Restaient les aspects diplomatique, militaire et politique du problème.

Côté diplomatique, les adversaires de l'idée européenne se méfiaient. N'allait-on pas profiter de l'Euratom pour « relancer » la construction de la petite Europe, avec quelque organisme pourvu de prérogatives supra-nationales ?

Côté militaire, le danger du projet d'Euratom était d'engager la France à n'utiliser l'énergie atomique qu'à des fins strictement civiles.

Côté politique, il s'agissait d'éviter que lorsque viendrait l'heure de la ratification, des défections ne se produisent sous prétexte de pression exercée par le Gouvernement au moment du vote sur le principe.

Le ton de grande sincérité du président du Conseil a fait impression. Sans rien renier de sa foi européenne, et même tout en la réaffirmant, M. Guy Mollet a ramené à lui ceux qui redoutaient de voir aliéner l'indépendance nationale. Sans renoncer à son espoir de voir un jour prendre corps l'idée d'un désarmement général, il a admis que les recherches pourraient se poursuivre en vue de préparer une explosion nucléaire à des fins militaires.

Enfin, tout en avouant qu'il avait eu l'intention de se démettre si l'Assemblée ne l'autorisait pas à continuer la négociation en vue de réaliser la communauté européenne atomique, M. Guy Mollet a tenu à laisser une liberté totale à l'Assemblée, acceptant d'appliquer la décision, quelle qu'elle fût, de celle-ci.

Il est intéressant de décomposer la majorité — 342 voix contre 183. Et d'abord, les communistes se sont mis, de leur plein gré, dans l'opposition. Avec eux, M. Pierre Mendès-France et son faible contingent : 27 radicaux. M. Mendès-France, il est bon de le souligner, souscrivit à la déclaration d'investiture, favorable à l'Euratom. On pensait qu'il aurait pu donner la raison de son revirement. Il n'en a rien fait.

Ont voté pour l'Euratom : outre les socialistes, l'U.D.S.R., le R.G.R., les républicains populaires, la moitié des radicaux, les paysans, les indépendants d'outre-mer, plus des deux tiers des indépendants.

Enfin, les poujadistes, sauf trois qui ont voté pour le Gouvernement, se sont abstenus.

Bref, une majorité allant des socialistes à la droite, avec les communistes isolés en compagnie de M. Mendès-France. Et dans l'abstention, les poujadistes, dont un plus grand nombre étaient prêts à voter pour. Nous voilà loin des majorités de février.

MARCEL GABILLY

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris Paul Bret et R. Caillaux.)

DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Juillet 1956

Bonn à la recherche d'idées nouvelles pour provoquer la réunification

par François COURTET

Les partis montent en ligne

par A. WISS-VERDIER

★

Évolution du catholicisme allemand

par Mgr GROSCHE

★

LE DIALOGUE DE VEZELAY :

Le réalisme dans la littérature, par Karl KORN. **Nouveaux problèmes du réalisme**, par Roland BARTHES. **Dialogue entre écrivains**, par Walter HOELLERER. **Le retour**, par Ilse AICHINGER. **La confession**, nouvelle de Walter SCHLORHAUFER.

★

Et les chroniques politiques, économiques, littéraires, artistiques, et bibliographiques habituelles

Le numéro : 150 francs

Abonnement de 3 mois à l'essai : 300 francs

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-9e

C. C. P. Paris 13 253-54

LES ANNALES

Sommaire d'août

DUC DE LÉVIS MIREPOIX

de l'Académie française

Si le poignard de Ravaillac avait glissé...

PAUL ABRAM

De l'Odéon au Conservatoire

MARCEL BRION

Un siècle romantique :

III. La grande flambée romantique

RENÉ LALOU

Témoins de notre époque

78, bd St-Germain - PARIS-VIe

Le numéro : 85 francs

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

J U L L I A R D

JOHN BAINBRIDGE

GRETA GARBO

traduit de l'anglais par Janine MICHEL

Sous le masque de la vedette le vrai visage de la « Divine »

Un vol. illustré de 23 photos **900** fr.

Déjà paru :

Aniouta Pitoëff : **LUDMILLA MA MÈRE**

Un vol. **780** fr.

J U L L I A R D

COLLECTION « CAPRICORNE »
dirigée par PIERRE JAVET

ANTHONY POWELL

LA MUSIQUE DU TEMPS

★ ★ ★

L'ACCEPTATION

Roman traduit de l'anglais par Renée VILLOTEAU

Poursuivant sa quête proustienne à la recherche de « la musique du temps » Powell nous découvre dans ce troisième roman le difficile passage de l'adolescence à l'âge mûr. Peignant par petites touches, il assemble patiemment les éléments d'un puzzle dont nous déchiffrons pas à pas le subtil et ferme dessin.

690 fr.

Du même auteur :

Question d'éducation ..... 720 fr.
Les Mouvements du Coeur ..... 750 fr.

J U L L I A R D

JEAN D'ORMESSON

L'AMOUR est un plaisir

Roman

D'une sensualité adorable et brûlante... Nous l'avons lu avec plaisir et amitié.

KLEBER HAEDENS - Paris-Presse

C'est tout de même bon de pouvoir lire, en ce 1956 de robots et de nuages atomiques, un livre qui nous ramène à la radieuse solennité de ces mythes méditerranéens !

FRANCIS DE MIOMANDRE - Nouvelles Littéraires

On lit d'une traite ce livre... On peut beaucoup attendre de ce jeune romancier déjà si brillant.

PIERRE DE BOISDEFFRE - Combat

Un vol. 540 fr.

RENÉ DE OBALDIA

FUGUE A WATERLOO

Récits

René de Obaldia est un écrivain que l'on apprendra vite à connaître et qui est autant plus fort qu'il se tient plus près de la réalité.

KLEBER HAEDENS - Paris-Presse

Singulier dans ses premiers livres, l'esprit de René de Obaldia l'est resté dans FUGUE A WATERLOO. De quoi est-il fait ? D'imprévu de rêve, empreint de surréalisme et aussi d'humour, le tout donnant un tour poétique à ce style par ailleurs très simple, classique.

ROBERT GOFFAUX - La Dernière Heure

Il nous surprend toujours, car une gravité sourde, un désespoir authentique chemine sous ce surréalisme renouvelé par la « Science-fiction ».

L'Express

Jamais René de Obaldia ne semble faire des efforts, tout paraît lui venir « impromptu ». Et c'est une marque de son grand talent.

ALBERT OLLIVIER - Le Temps de Paris

Son livre est étrangement riche de qualités... cette richesse qui va dans tous les sens, envahit tout, rend possibles les variations les plus drôles et les situations les plus inattendues.

HUBERT JUIN - Combat

Un vol. 600 fr.

RJ

Nouveautés historiques

Jean de LA VARENDE
Le Mariage de Mademoiselle et ses suites
Un volume 375 »

Maurice LEVAILLANT
Une Amitié amoureuse : Madame de Staël et Madame de Récamier
Un volume 990 »

Maurice BAUMONT
Gloires et Tragédies de la IIIe République
Un volume 1100 »

Françoise de BERNARDY
Le dernier amour de Talleyrand, la Duchesse de Dino
Un volume 875 »

Roger LANGERON
Royer-Collard. Un Conseiller secret de Louis XVIII
Un volume 870 »

Georges MONGREDIEN
L'Affaire Foucquet
Un volume 600 »

Jean SAVANT
Les Amours de Napoléon
Un volume 625 »

Henri PERRUCHOT
La Vie de Cézanne
Un volume 900 »

A. GOUTARD
1940 - La guerre des occasions manquées
Un volume 990 »

Librairie Hachette

OLIVEIRA SALAZAR

PRINCIPES D'ACTION

avec

une préface de Pierre Gaxotte, de l'Académie française
un portrait du Président Salazar par Gustave Thibon.

UNE RÉVOLUTION DANS LA PAIX

Un volume : 550 fr.

RAYMOND ESCHOLIER

MATISSE, CE VIVANT

l'artiste - l'homme - l'écrivain

60 dessins de Matisse

Un volume : 1.200 fr.

GEORGES BLOND

LES PRINCES DU CIEL

Les épisodes les plus sensationnels vécus par les grands as de l'aviation de tous les pays, pendant la guerre 1939-1945.

Un volume : 600 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

IMP. CHAIX, PARIS 20, RUE BERGÈRE. — J 43-2240-756.

LA SAISON DES PRIX 1955 1956

Prix Goncourt **ROGER IKOR**

LES EAUX MÊLÉES **185E MILLE**

Prix Guillaume Apollinaire **ROBERT SABATIER**

pour LES FÊTES SOLAIRES

Prix Fénéon **GEORGES CONCHON**

pour LES HONNEURS DE LA GUERRE

Grand Prix de la Société des Gens de Lettres **HENRY MALHERBE**

Pour l'ensemble de son œuvre

Grand Prix Rainier III de Monaco **MARCEL BRION**

Pour l'ensemble de son œuvre

Grand Prix National des Lettres **ALEXANDRE ARNOUX**

Pour l'ensemble de son œuvre

Grand Prix de Littérature de l'Académie Française **HENRI CLOUARD**

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE du Symbolisme à nos jours **30E MILLE**
et ALEXANDRE DUMAS

Grand Prix du Roman de l'Académie Française **PAUL GUTH**

LE NAIF SOUS LES DRAPEAUX
LE NAIF AUX QUARANTE ENFANTS
LE NAIF LOCATAIRE **170E MILLE**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

STOCK
publie :

ALAIN BOSQUET

ANTHOLOGIE
DE LA
POÉSIE AMÉRICAINE
DES ORIGINES A NOS JOURS

Édition Bilingue

« Ouvrage indispensable... cette anthologie, comme autrefois celle de Léautaud pour la nouvelle poésie française, révélera aux lettrés français des poètes dont ils ne pourront plus désormais se passer. »

Claude MAURIAC. (Le Figaro.)

« Un livre désormais indispensable. Ouvrage qui témoigne d'un travail et d'une érudition rares. Nous devons cette anthologie à un critique et à un poète. Bref, voici une réussite. »

Max-Pol FOUCHET. (Le Temps de Paris.)

« Il fallait que le connaisseur fût également un poète. Alain Bosquet remplissait les conditions. Son anthologie est un ouvrage de « fond ».

Robert MALLET. (Le Figaro Littéraire.)

« Alain Bosquet révèle au grand public la richesse d'une poésie... que voici magnifiquement ouverte au domaine français. »

Claude ROY. (Libération.)

« Remercions Alain Bosquet pour l'admirable travail que représente sa traduction, la révélation qu'un tel ouvrage apporte. »

Francis DE MIOMANDRE. (Nouvelles Littéraires.)

« Admirable travail de fidélité au texte et d'interprétation. Nous lui devons des joies bien rares. »

Paul GUTH. (La Voix du Nord.)